AMY ENGEL

NÉE POUR TRAHIR ET FAITE POUR TUER...

SERA-T-ELLE À LA HAUTEUR ?

THE BOOK OF M

LUMEN

Amy Engel

THE BOOK OF IVY

Traduit de l'anglais (Etats-Unis)
par Anaïs Goacolou

LUMEN

L’auteur

Née au Kansas, **Amy Engel** a passé son enfance dans divers pays du monde (Iran, Taïwan) et vécu un peu partout aux États-Unis, de la Californie à Washington D.C. Avant de se consacrer à plein temps à l'écriture, elle a exercé le métier d'avocate — qui s'est avéré moins trépidant au final que dans les séries télévisées. Dès qu'elle a un moment de libre, elle se plonge dans un bon bouquin, ou se livre à son péché mignon : l'achat compulsif de chaussures. *The Book of Ivy* est son premier roman. N'hésitez pas à lui rendre une petite visite sur Internet sur amyengel.net ou @aengelwrites.

Titre original : *The Book of lvy*
Copyright © 2014 by Amy Engel
© 2015 Lumen pour la traduction française
© 2015 Lumen pour la présente édition
Édition originale : Entangled Publishing

Pour mon père, qui a toujours eu foi en moi

Chapitre 1

De nos jours, plus personne ne porte de robe blanche à son mariage. Trop difficile de trouver du tissu de cette couleur, trop coûteux et compliqué de s'en procurer assez pour fabriquer des robes par dizaines. Y compris pour la cérémonie d'aujourd'hui — à laquelle participe pourtant le fils de notre leader, puisqu'il est l'un des futurs mariés. Mais même lui ne sort pas assez du lot pour se permettre d'épouser une fille vêtue de blanc.

— Tiens-toi tranquille ! râle ma sœur derrière moi.

De ses mains glacées, elle tente de boucler le laçage récalcitrant au dos de ma robe bleu pâle. Confectionné pour le mariage auquel elle n'a jamais eu droit, le vêtement est un peu serré pour moi.

— Voilà ! conclut-elle lorsqu'elle parvient enfin à le fermer jusqu'en haut. Retourne-toi.

Je m'exécute à contrecœur en tapotant du bout des doigts le tissu soyeux. Je n'ai pas l'habitude de porter des robes. J'ai l'impression d'être presque nue en dessous et, déjà, je n'ai plus qu'une envie : remettre un pantalon et me débarrasser du corsage trop étroit qui m'empêche de respirer normalement. Comme si elle lisait dans mes pensées, ma soeur baisse les yeux sur le corset.

— Tu as des formes plus généreuses que les miennes, constate-t-elle avec une moue amusée. Mais ça m'étonnerait qu'il s'en plaigne...

— C'est bon, Callie... Tes remarques, tu peux te les garder.

Ma réponse manque cruellement de conviction. Je n'aurais jamais cru être aussi nerveuse. Ce n'est pas comme si cette journée était inattendue, en plus ! J'ai su toute ma vie qu'elle s'annonçait à l'horizon — j'ai même passé chaque minute des deux dernières années à m'y préparer. Et à présent que le grand jour est arrivé, je ne parviens ni à maîtriser le tremblement de mes mains, ni à dompter mon estomac révulsé. Serai-je capable d'accomplir mon devoir ? Je n'ai pas le choix, je le sais.

Callie rabat une mèche de cheveux rebelle derrière mon oreille.

— Tout va bien se passer, me promet-elle d'un ton ferme. D'accord ? Tu sais quoi faire.

Je relève la tête et je réponds simplement :

— Je sais, oui.

Ses paroles me font me sentir plus forte : elle a raison, je n'ai pas besoin d'être traitée comme une enfant.

Elle me regarde un long moment, les lèvres pincées. Est-elle mécontente que je prenne la place qui lui revenait de droit, ou se sent-elle au contraire libérée de son fardeau ? Soulagée de ne plus être celle sur qui reposent tant d'espoirs ?

— Les filles ! appelle mon père depuis le rez-de-chaussée. C'est l'heure !

— Vas-y, dis-je à ma sœur. Je te suis...

J'ai besoin d'un dernier instant de calme, d'une dernière occasion de contempler la chambre qui ne sera plus jamais la mienne. Callie sort, mais laisse la porte entrouverte. J'entends mon père qui s'impatiente en bas, elle qui le rassure à voix basse.

Sur mon lit se trouve une valise usée aux roulettes cassées depuis longtemps — je vais devoir la porter. Je la soulève et je fais lentement un tour sur moi-même. Je sais que je ne dormirai plus jamais dans ce lit étroit, ne me brosserai plus jamais les cheveux devant la coiffeuse, ne m'endormirai plus jamais au son de la pluie contre cette vitre. Je respire un grand coup et je ferme les yeux pour retenir les larmes que je sens monter. Quand je les rouvre, ils sont secs. Je sors de la pièce sans un regard en arrière.

Les mariages sont célébrés le deuxième samedi de mai. Certaines années, lorsqu'il pleut, une légère odeur de brûlé nous parvient, même après tout ce temps. Mais aujourd'hui, le ciel d'un bleu éclatant est dégagé depuis l'aube, et seuls quelques nuages vaporeux flottent dans la brise légère. Une belle journée pour se marier... Pourtant, tout au long de notre trajet à pied vers la mairie, je ne parviens à me concentrer que sur les battements irréguliers de mon cœur et la sueur qui ruisselle entre mes omoplates.

Mon père et Callie m'encadrent, un peu comme si j'étais un cheval prêt à s'emballer. Je ne compte pas m'enfuir, mais à quoi bon le leur dire ? Mon père m'effleure la main, puis la prend dans la sienne. Il ne me l'a pas tenue depuis que je suis toute petite et son geste me cause un tel choc que je trébuche toute seule — c'est même lui qui me rattrape avant que je ne tombe. Mais malgré la surprise, je suis profondément émue : un tel comportement n'est pas habituel chez lui. Offrir du réconfort, ce n'est pas son genre. Lorsqu'on a un destin tout tracé, comme le mien, on n'a pas besoin d'être dorlotée. Son rôle, c'est de me rendre forte. J'aime à croire qu'il y a réussi, mais je prends peut-être mes désirs pour des réalités.

— Nous sommes fiers de toi, dit-il. (Il étreint ma main, une fois, presque à me faire mal, puis la relâche.) Tu vas y arriver.

Les yeux braqués droit devant moi, je réponds :

— Je sais.

La façade en pierre calcaire de l'hôtel de ville est à présent toute proche. D'autres jeunes filles, accompagnées de leurs parents, gravissent les marches du perron. Elles doivent être nerveuses, impatientes de savoir si, à la fin de la journée, elles seront mariées ou devront rentrer chez elles retrouver leur lit d'adolescente. Mon anxiété n'a rien à voir avec la leur. Je sais où je vais coucher ce soir, et ce ne sera pas dans les draps que j'ai quittés ce matin. La peur me serre la gorge.

Lorsque nous parvenons sur le trottoir devant la mairie, certains commencent à se retourner, à faire signe à mon père, à venir lui serrer la main ou lui taper sur l'épaule. De temps à autre, quelqu'un m'adresse un sourire rassurant, me complimente sur ma tenue.

— Souris ! me souffle Callie à l'oreille. Tu as une grimace collée sur le visage.

Je souffle, irritée :

— Si c'est si facile, tu n'as qu'à essayer !

Pourtant, malgré mes protestations, j'obéis.

— J'aurais bien voulu, souviens-toi ! rétorque-t-elle. Mais je n'ai pas eu cette chance. Maintenant, tu dois le faire à ma place.

Voilà, j'ai ma réponse : elle est jalouse de moi, dépitée d'avoir été spoliée de son droit d'aînesse. Je m'attends à croiser un regard glacial mais, quand je tourne la tête vers elle, ses prunelles sont empreintes d'une douceur que je leur ai rarement vue. Callie, c'est la version féminine de notre père, avec ses yeux chocolat et ses cheveux bruns. J'ai toujours voulu leur ressembler plutôt que d'être celle qui détonne : mes iris bleu-gris et mes cheveux ni vraiment blonds, ni vraiment bruns, je les ai hérités de notre mère, morte depuis longtemps. Même si nous nous ressemblons très peu, lorsque je regarde ma sœur, j'ai l'impression de me voir moi, mais en plus féroce et plus disciplinée : elle incarne la personne que je suis censée devenir.

Nous suivons la longue file de jeunes filles à marier à l'intérieur de la mairie. Je suis entourée d'adolescentes en robes de couleur claire — certaines tiennent un bouquet, d'autres, comme moi, arrivent les mains vides. On nous mène jusqu'à la rotonde principale. À une des extrémités de la salle a été dressée une scène. Un rideau sombre est tiré, derrière lequel, en cet instant même, les garçons s'alignent en attendant qu'on leur révèle qui sera leur épouse.

Les candidates au mariage prennent place sur les premières rangées de chaises, leurs familles et celles des futurs époux s'asseyent derrière elles. Le président Lattimer et sa femme, eux, sont installés sur

l'estrade, comme chaque année. Même avec leur fils derrière le rideau en ce jour très particulier, leur rôle demeure immuable. Mon père fait un pas vers moi, me presse une dernière fois la main puis la laisse retomber avant de s'éloigner. Callie dépose un rapide baiser sur ma joue, sans conviction.

— Bonne chance, me dit-elle.

Si ma mère était toujours en vie, peut-être m'étreindrait-elle, me quitterait-elle sur un dernier conseil utile plutôt qu'une telle platitude.

Une fois installée sur un siège vide au premier rang, je m'applique à éviter le regard du président et des filles autour de moi. Je me concentre sur une petite déchirure dans le rideau sombre, jusqu'à ce que la future mariée assise à côté de moi me glisse quelque chose dans la main.

— Tiens, prends-en un et fais passer.

Je m'exécute avant de tendre la liasse de programmes à ma voisine de gauche. C'est le même tous les ans. Seuls la couleur du papier et les noms à l'intérieur changent. À quoi bon, d'ailleurs : tout le monde le connaît sans doute par cœur, depuis le temps. Cette année, il est imprimé sur du papier rose clair et les mots « Cérémonie de mariage » sont inscrits sur la couverture en lettres cursives. L'encre a légèrement bavé. Les deux premières pages relatent l'histoire de notre « nation ». À titre personnel, je trouve ridicule de parler d'une ville de moins de dix mille habitants comme d'une nation, mais personne n'est venu me demander mon avis.

Il est question de la guerre qui a provoqué la fin du monde, des inondations et des sécheresses qui ont suivi, des maladies qui ont bien failli avoir raison de nous. Mais bien sûr, notre peuple de rescapés en haillons, las des affrontements, a resurgi de ses cendres : les uns comme les autres, nous avons sillonné un vaste territoire stérile pour finir par nous retrouver et nous installer dans le coin le plus propice afin de tout recommencer à zéro. Bla, bla, bla... Notre résurrection, pourtant, n'a pas été exempte de conflits et de morts supplémentaires, car deux camps se sont affrontés pour déterminer comment grandirait notre minuscule nation. Le parti qui l'a emporté était mené par le père du président Lattimer. Magnanime, il a accueilli le vaincu, mon grand-père, Samuel Westfall, et ses partisans dans son giron, leur a promis le pardon et accordé l'absolution de leurs péchés. Au fil de ma lecture, le dégoût monte, j'ai envie de vomir.

Et voilà pourquoi nous organisons cette journée de mariage. Les familles issues du camp des perdants offrent leurs filles de seize ans aux fils des vainqueurs. Il y a un deuxième round en novembre : cette fois, ce sont les fils du parti des vaincus qui épousent les filles des gagnants. Mais cette journée-là a une tonalité plus sombre puisqu'elle voit les descendantes des familles les plus prestigieuses de la nation contraintes de s'unir à leurs inférieurs sous un ciel blafard...

La théorie derrière la pratique de ces mariages arrangés est double. Premier objectif : comme on ne vit plus aussi longtemps qu'avant-guerre, donner naissance à une progéniture en bonne santé est bien plus aléatoire que par le passé. Il est donc important de procréer, et le plus tôt le mieux. Le second objectif est encore plus pragmatique. Le père du président Lattimer était assez intelligent pour le savoir : la paix ne dure que tant que le camp des mécontents a encore quelque chose à perdre en cas de révolte. En mariant nos filles aux fils de ses partisans, et inversement, il s'est assuré que nous y réfléchirions à deux fois avant de prendre les armes. Tuer son ennemi, c'est une chose, mais s'il a le visage de votre enfant, et s'il vous faut abattre ensuite votre propre petit-fils, alors c'est une tout autre histoire. Et jusqu'ici, cette stratégie a rempli son office : depuis deux générations maintenant, nous sommes en paix.

Il fait chaud dans la salle, même avec les portes grandes ouvertes et la fraîcheur relative que garantissent les épais murs de pierre de l'édifice. J'étouffe : j'essuie la goutte de sueur qui glisse le long de ma nuque et j'en profite pour soulever un peu la masse de mes cheveux. Callie a fait de son mieux pour dompter mes boucles, mais vu son épaisseur naturelle, je ne pense pas que ma crinière ait coopéré comme ma soeur l'espérait. Ma voisine de droite me sourit.

— C'est très joli, me dit-elle. Ça te va bien.

— Merci...

Ses cheveux roux sont surmontés d'une couronne de roses jaunes dont les pétales fanent déjà à cause de la chaleur.

— C'est ma deuxième année, chuchote-t-elle. Ma dernière chance.

Si on ne vous attribue pas de partenaire à l'âge de seize ans, votre nom est remis en jeu l'année suivante. Notamment lorsque les garçons ne sont pas en nombre suffisant pour être unis à toutes les filles disponibles, et vice-versa. Si, après deux essais, on n'a toujours pas de conjoint, alors on est libre d'épouser la personne de son choix parmi celles qui n'ont pas non plus été jugées dignes d'une union avec l'élite de la nation. Si on est une femme, on peut aussi chercher à devenir infirmière ou institutrice. Les hommes, mariés ou non, travaillent. Les épouses, elles, doivent devenir mères au foyer et élever leurs enfants... Aussi les postes traditionnellement réservés aux femmes sont-ils en général occupés par les laissées-pour-compte du système des mariages arrangés.

— Bonne chance ! dis-je à ma voisine.

À mon sens, ce ne serait pas un destin si terrible de rester célibataire mais, en ce qui me concerne, la question est réglée. Mon nom a été glissé dans une enveloppe le jour où celui de Callie en a été retiré. Pour moi, pas de suspense. Les autres filles présentes dans la salle ont pu bénéficier de tests de personnalité et d'interminables entretiens afin qu'elles puissent au moins avoir une petite chance d'être compatibles avec leur futur mari. Dans mon cas, le seul élément retenu, c'est mon nom de famille.

— Merci ! me répond-elle. Je sais qui tu es. Mon père m'a montré le tien tout à l'heure.

Je ne réponds pas. Je regarde droit devant moi les planches et le rideau noir qui commence à s'agiter. J'inspire profondément par le nez avant d'expirer lentement par la bouche.

Un homme approche de la petite estrade placée sur le côté de la scène. Visiblement nerveux, il couve du regard les spectateurs, puis le président.

— Mesdames et messieurs ! commence-t-il.

Sa voix s'étrangle sur la dernière syllabe et quelques rires fusent dans la salle. Il se racle la gorge avant de se jeter à l'eau pour de bon :

— Mesdames et messieurs, nous sommes réunis aujourd'hui pour célébrer le mariage des jeunes gens d'Eastglen avec les représentantes de Westside. Leur union incarne ce que notre petite nation a de mieux à offrir à ses membres et symbolise la paix pour laquelle nous avons lutté ensemble.

Ce n'est pas toujours le même orateur, mais le discours, lui, est à chaque fois identique, si triste et ridicule que j'hésite entre le rire et les larmes.

À côté de moi, ma voisine aux cheveux roux serre tellement fort les poings que les jointures de ses doigts en deviennent blanches. Au comble de la nervosité, elle a même commencé à taper du pied. L'homme sur l'estrade fait un petit signe à un complice invisible et, lentement, le rideau s'écarte. Le frottement des anneaux sur la tringle de métal me fait grincer des dents. Les premiers garçons dévoilés sont de véritables boules de nerfs : ils sortent les mains de leurs poches, les y rentrent aussitôt, ou dansent d'un pied sur l'autre pour certains. Un tout petit brun, qui a l'air d'avoir douze ans plutôt que seize, est secoué d'un fou rire, le dos courbé et les épaules agitées de soubresauts. Je suis contente, au moins, que celui-là ne soit pas mon futur mari.

Le jeune homme qui m'est destiné a été placé au centre de la rangée. Il dépasse d'une tête tous les autres garçons, à tel point qu'ils semblent l'entourer comme une cour de jeunes enfants. Il paraît aussi plus vieux que tous ses camarades — logique, puisqu'il a deux ans de plus que tout le monde. Cependant, je doute que, de toute sa vie, il ait jamais eu l'air d'un adolescent gauche. Une gravité qu'aucun des autres ne possède se dégage de lui. Il ne s'agite pas inutilement et j'ai du mal à l'imaginer pris d'un fou rire puéril. Son regard impassible, presque amusé, semble rivé sur un point au fond de la salle. Il ne m'accorde même pas un coup d'œil.

Il aurait dû se trouver sur cette scène il y a deux ans déjà. Depuis le début, il était prévu qu'il épouse Callie, qui a le même âge que lui. Mais la veille de la cérémonie, nous avons été avertis qu'il ne

s'y présenterait pas : il préférait ne pas se marier avant l'âge de dix-huit ans, et ce serait moi qui me trouverais à ses côtés le jour venu, plutôt que ma sœur. De tels caprices sont possibles, je suppose, lorsqu'on est le fils du président. En lot de consolation, Callie a été autorisée à ôter son nom de la liste des épouses potentielles. Ce qu'elle s'est empressée de faire. Une option dont j'aimerais bien disposer aujourd'hui.

— Oh, mon Dieu... souffle la rouquine. Quelle chance tu as !

Je sais que son commentaire est sincère, et je tente de lui sourire, mais mes lèvres refusent de coopérer. L'homme juché sur l'estrade passe la parole à l'épouse du président, M^me^ Erin Lattimer. Les cheveux auburn, le port altier, elle est dotée d'une silhouette aux courbes généreuses qui attire les regards masculins. Mais sa voix est acerbe, froide. Elle me rappelle la première bouchée qu'on croque dans une pomme verte trop acide.

— Comme vous le savez tous, déclare-t-elle, je vais lire le nom de chaque garçon, qui s'avancera alors sur le devant de la scène. Puis j'ouvrirai l'enveloppe qui contient l'identité de la jeune fille destinée à devenir sa femme. (Elle étudie le premier rang un court instant.) Mesdemoiselles, veuillez monter sur scène dès que je prononce votre nom. Si, à la fin de la cérémonie, vous n'avez pas été appelée, le comité aura tout simplement statué que vous ne conveniez à aucun des garçons présents cette année, voilà tout. (Elle nous gratifie d'un sourire glacial.) Dans ce cas, il n'y a aucune honte à avoir, bien entendu.

Pourtant, c'est une humiliation de ne pas être retenue, tout le monde le sait. Personne ne le dit à voix haute, mais si une fille ne trouve pas chaussure à son pied, c'est toujours de sa faute à elle. C'est elle qui ne mérite pas de se voir attribuer un partenaire, et jamais l'inverse.

Le premier nom appelé sonne comme un coup de canon dans la salle silencieuse : Luke Allen. C'est un blond au nez criblé de taches de son, comme saupoudré de sucre roux. Au moment où M^me^ Lattimer déchire l'enveloppe qui porte son patronyme et en tire un bristol couleur crème, les yeux bleus du prétendant s'écarquillent une fraction de seconde.

— Émily Thorne ! proclame l'oratrice.

J'entends derrière moi des remous et des murmures excités. Une jeune fille de petite taille aux cheveux couleur caramel remonte la rangée derrière moi jusqu'à rejoindre l'allée centrale. Elle fait un faux pas en gravissant les quelques marches qui mènent à la scène : Luke se précipite sans perdre un instant pour la retenir par la main. Plusieurs candidates au mariage, autour de moi, poussent un grand soupir, comme si c'était le geste le plus romantique qu'elles aient jamais vu. Je dois faire un effort pour ne pas lever les yeux au ciel. Luke et Émily restent cloués sur place, un peu maladroits, en se lançant des œillades gênées, jusqu'au moment où on leur demande de rejoindre le côté du décor pour pouvoir annoncer le couple suivant.

J'ai l'impression que des heures interminables passent avant que la femme du président ne vienne à bout de l'épaisse liasse de bristols. Même alors, il reste encore beaucoup de filles assises, y compris ma voisine. M^me^ Lattimer élève la dernière enveloppe et les joues de la rouquine se couvrent de larmes. J'ai une envie furieuse de lui souffler qu'elle devrait se sentir soulagée et profiter de sa chance au contraire : elle va pouvoir rentrer chez elle, ce soir. Et imaginer ce qu'elle fera librement de sa vie à partir de ce jour, plutôt que de devoir se plier à un rôle obligatoire d'épouse et de mère au foyer. Mais je sais que mes paroles ne lui seront d'aucun réconfort. Parce que tout ce qu'on retiendra d'elle, c'est qu'elle est rentrée seule chez elle à la fin de cette journée. Elle a été répudiée par le système.

Par-dessus son épaule, M^me^ Lattimer jette un regard à son mari. Le président se lève pour s'approcher de la petite estrade. C'est un homme de haute taille : inutile de se demander d'où le fils Lattimer tient sa stature. Les cheveux sombres du président sont parsemés de gris aux tempes et son menton, volontaire, creusé d'une fossette. Il scrute la foule, puis pose sur moi des yeux bleu pâle. Je frissonne, mais je soutiens son regard scrutateur.

— Aujourd'hui, plus que jamais, n'est pas une journée comme les autres, dit-il. Il y a longtemps, après la guerre, des visions divergentes se sont manifestées sur la manière de reconstruire notre nation. Heureusement, les deux camps ont fini par parvenir à un accord.

Je trouve intéressant qu'il transforme des affrontements armés en « visions divergentes », et un diktat en « accord ». Lattimer a toujours été maître dans l'art de manipuler les concepts pour les faire cadrer avec les histoires qu'il nous raconte.

— Comme vous le savez, mon père, Alexander Lattimer, était à la tête du groupe qui s'est finalement imposé. Samuel Westfall, qui s'était opposé à lui, a fini avec le temps par se rallier à la vision qu'avait mon père de notre avenir.

C'est un mensonge. Mon grand-père n'a jamais approuvé ce qu'envisageait Lattimer pour notre petite communauté. Il souhaitait rebâtir une démocratie où, tous, nous aurions le droit de vote et notre mot à dire sur la conduite de notre propre vie. Il a passé des années à guider et garder en vie un groupe de survivants de plus en plus nombreux, qui a subi une longue transhumance avant de trouver un endroit convenable où s'installer. Ensuite, Alexander Lattimer, qui voulait créer une dynastie, s'est approprié ce que mon grand-père avait accompli.

Je n'ose pas tourner la tête pour chercher du regard mon propre père ou Callie dans la foule. Après toutes ces années, ils sont doués pour masquer leurs émotions, mais je saurai lire la rage dans leurs yeux, je le sais. Ce qui serait au moins un soulagement, car je n'ai pas le droit de montrer la mienne.

— Et aujourd'hui, pour la première fois, une union va avoir lieu entre un Lattimer et une Westfall, continue le président.

Son sourire ne me paraît pas forcé, et peut-être ne l'est-il pas. En tout cas, je sais ce que signifie ce mariage pour lui. C'est encore une victoire, encore une façon de consolider son pouvoir — voilà la vraie raison de sa jubilation. À la mort de mon père, il n'y aura plus de Westfall. Ce n'est pas assez pour notre ennemi que notre lignée se termine, il faut aussi que mes enfants deviennent des Lattimer.

— Jusqu'ici, nos deux familles ne se sont pas montrées très douées pour produire des filles, poursuit l'homme.

Des éclats de rire se font entendre dans la foule, mais je n'arrive pas à me joindre aux autres, même si je sais que je le devrais. Lorsque le silence revient, l'orateur lève bien haut l'enveloppe afin que tout le monde la voie.

— Le fils du président et la fille du fondateur ! clame-t-il.

Bien entendu, mon père n'était pas le fondateur. C'est mon grand-père qui a fondé notre ville, où le pouvoir a ensuite été usurpé par Alexander Lattimer et ses partisans. Mais il a été établi dès l'origine que le descendant du bâtisseur de la cité serait à son tour baptisé fondateur, de même que le fils du vainqueur serait appelé président. C'est une fonction purement honorifique, bien sûr. Le prétendu fondateur n'a pas son mot à dire dans la façon dont est gouvernée notre nation. Il fait de la figuration lors des cérémonies, afin de prouver que nous sommes bien une société pacifique. Notre gouvernement sait vraiment y faire ! Octroyer ce titre creux, c'est comme offrir à mon père un magnifique emballage sans cadeau à l'intérieur. Ils espèrent que nous serons tellement distraits par un peu de papier chatoyant, par les apparences, que nous ne remarquerons pas que la boîte est vide.

Bishop Lattimer, appelle le président d'une voix claire et forte.

Quand l'enveloppe se déchire, j'ai l'impression qu'on n'entend que ça dans toute la salle. Des centaines de paires d'yeux sont rivées sur moi, alors je garde la tête haute. L'homme tire la carte de son étui dans un grand geste et m'adresse un large sourire. Je vois sa bouche former le nom « Ivy Westfall », mais je ne l'entends pas : mes oreilles bourdonnent, mon cœur tambourine trop fort.

Je prends une dernière grande inspiration — en espérant qu'une bouffée de courage se mêle à l'air qui pénètre dans mes poumons. Je m'efforce de faire taire la colère qui bat dans mes veines comme un poison pernicieux. Je me lève, les jambes plus solides et la démarche plus assurée que je ne l'aurais cru.

Lorsque je me dirige vers les marches, mes talons claquent sur le carrelage. Derrière moi, la foule applaudit, pousse des cris de joie. Quelques sifflements irrévérencieux viennent ponctuer le chaos. Je commence à peine à gravir le petit escalier quand le président me rejoint pour me prendre par le bras.

— Ivy... me dit-il. Nous sommes très heureux de t'accueillir dans notre famille.

Ses yeux reflètent une chaleur qui semble sincère. Je me sens trahie. Je les voudrais au contraire glacés et indifférents, pour mieux s'accorder à ce que je sais par ailleurs de cet homme.

— Merci, dis-je d'une voix ferme qui ne sonne pas comme la mienne. Moi aussi, je suis vraiment ravie.

Une fois que je me trouve sur scène, les autres couples font tous un pas de côté pour ouvrir un espace au centre du groupe, où m'attend Bishop Lattimer. Je soutiens son regard, qui ne dévie pas. Il est encore plus grand que je ne le croyais mais, moi aussi, je suis plutôt grande et, pour une fois, je vois ma taille comme un avantage. Je ne voudrais pas me sentir encore plus impuissante que je ne le suis vraiment.

Il a les cheveux bruns, comme son père. De plus près, je discerne des mèches plus claires dans sa chevelure couleur café, comme s'il avait beaucoup pris le soleil. Rien d'étonnant car, d'après les rumeurs, il préfère passer ses journées dehors plutôt qu'enfermé. Si j'ai bien suivi, son père doit l'obliger à participer au conseil municipal, car on le trouve plus souvent à la rivière, en train de faire du rafting, qu'à la mairie. Ses yeux vert clair sont d'un calme olympien et m'étudient avec une intensité qui me colle aussitôt une espèce de boule au ventre. Ni hostile ni accueillant, son regard semble me jauger, comme une énigme, un problème à résoudre. Il ne se donne pas la peine de venir à ma rencontre, mais quand j'approche assez pour tendre une main tremblante, comme on me l'a appris, il la prend dans la sienne. Une paume chaude aux doigts vigoureux se referme sur la mienne. À ma grande surprise, il y applique une brève pression. Cherche-t-il à se montrer prévenant ? À me rassurer ? Impossible à dire : son regard est déjà posé sur le prêtre qui attend en coulisses.

— C'est le moment de commencer, lance le président Lattimer.

Tout le monde sur scène prend place, chacun à côté de son futur conjoint, Bishop et moi au centre afin que tous les spectateurs puissent bien nous voir. Mon futur compagnon prend mon autre main dans la sienne, quelques centimètres à peine nous séparent. J'ai envie de hurler que ce n'est pas normal. Que je ne connais pas le garçon qui est en face de moi. Que je n'ai pas échangé un seul mot avec lui de toute ma vie. Il ignore que ma couleur préférée est le violet, que la mère dont je n'ai aucun souvenir me manque pourtant toujours autant et qu'en cet instant, je suis absolument terrifiée. Je lance un coup d'œil paniqué aux spectateurs pour ne trouver que des visages souriants levés vers moi. L'enthousiasme avec lequel tout le monde se plie à cette mascarade ne fait qu'empirer les choses. Personne, jamais, ne s'interpose ni ne tente d'empêcher le mariage de son enfant avec un inconnu. Dans l'arsenal du président Lattimer, notre obéissance aveugle est l'arme la plus efficace de toutes.

Et en fin de compte, je ne vaux pas mieux que les autres. J'ouvre la bouche au même moment que tous les participants, je répète des mots que je n'entends même pas, couverts par des dizaines de voix plus fortes que la mienne. J'essaie de me persuader que rien de tout ça n'a la moindre importance. Il faut absolument que j'en passe par là, c'est inévitable, donc je m'exécute sans protester. Je passe au doigt de Bishop l'anneau d'or tout simple qui appartenait à mon père et il m'imite à son tour. Sur ma peau, l'alliance est comme un corps étranger qui me serre trop fort, qui emmure ma chair. Elle est pourtant à ma taille, je le sais bien.

Une fois que le prêtre nous a déclarés mari et femme, Bishop n'essaie pas de m'embrasser, pas même sur la joue, et je lui en suis reconnaissante. Je ne crois pas que je l'aurais supporté. Ce type est un parfait inconnu. Si quelqu'un dans la rue m'attrapait pour poser ses lèvres sur les miennes, ce serait pareil : une agression, pas une démonstration d'affection. Pourtant, autour de nous, des couples s'étreignent, applaudissent, et la plupart d'entre eux n'hésitent pas à s'embrasser comme s'ils n'étaient pas des inconnus

l'un pour l'autre à peine une heure plus tôt. Ces filles seront-elles aussi heureuses d'ici quelques mois, quand leur ventre sera arrondi, quand elles comprendront qu'elles sont condamnées pour la vie à dormir à côté d'un garçon dont elles ne savent rien ?

Pour elles, pour tous les autres, cette cérémonie est un moyen de maintenir la paix et la cohésion de notre nation. Ils honorent une tradition qui permet de consolider, depuis plus de deux générations, une société menacée de disparition. Mais contrairement à eux, je sais que cette harmonie est fragile, qu'elle ne tient que par quelques minces liens en lambeaux qui tombent en poussière en cet instant même. Car je ne suis en rien comme ces adolescentes qui m'entourent. Épouser Bishop Lattimer, ce n'est pas accomplir mon destin. Ma mission n'est pas de le rendre heureux, de porter ses enfants et d'être sa femme. Ma mission, c'est de l'assassiner.

Chapitre 2

Après la cérémonie, tout le monde descend au sous-sol de la mairie. De longues tables poussées contre les murs offrent des verres de punch rose vif disposés à côté d'un seul et unique grand gâteau de mariage. Chaque époux n'aura droit qu'à une ou deux bouchées, mais de toute façon, la simple pensée du glaçage douceâtre qui colle aux dents me soulève l'estomac.

Les parents de Bishop nous saluent dès notre entrée dans la salle. Son père me prend dans ses bras et m'embrasse sur la joue. J'essaie de ne pas esquisser de mouvement de recul, mais mon sourire reste crispé. M^me^ Lattimer ne se montre pas aussi affectueuse. Elle pose un instant sa main sur mon bras puis la détache aussitôt — c'est plus le fantôme d'un contact qu'un véritable salut, pour être honnête.

— Tu as intérêt à bien prendre soin de mon fils.

Pas besoin de faire d'efforts pour entendre l'avertissement dans sa voix.

— Maman... dit Bishop.

Il lui lance un regard agacé que je fais semblant de ne pas voir. D'une main posée sur le bas de mon dos, il m'entraîne un peu plus loin.

— Où est ta famille ? demande-t-il.

Il s'incline vers moi pour que je puisse l'entendre dans le brouhaha des joyeuses félicitations qui s'élèvent tout autour de nous. Ce sont les premières paroles qu'il m'adresse en dehors des vœux que nous avons prononcés, qui de toute façon ne comptent pas vraiment. Ces mêmes mots qui, dans un monde différent, auraient pourtant importé plus que tous les autres.

Je pointe le doigt vers un coin éloigné de la salle où se tient mon père, très raide, Callie appuyée contre la paroi à côté de lui.

— Allons les saluer, propose Bishop.

Surprise, je le dévisage. Nos familles font mine de s'entendre, nous échangeons des sourires forcés et nous nous serrons la main mais, sous la surface, nous bouillons de colère. Pourtant, sa voix n'est pas contrainte et son regard paraît sincère. Il doit être très bon acteur. Je vais devoir me montrer extrêmement prudente avec lui, encore plus que je ne le croyais. Lorsque nous approchons, Callie se détache de son pan de mur et rejoint mon père, l'air très réjoui. Il sourit aussi, mais de façon beaucoup plus réservée, ses yeux sombres ne brillent pas. Je me racle la gorge :

— Papa... Vous vous connaissez déjà, je crois. (Je ne peux pas me résoudre à présenter formellement Bishop, à l'appeler mon mari.) Voici mon père, Justin Westfall.

Ils se serrent la main.

— Enchanté de vous revoir, monsieur. Ça fait un bail...

Il soutient le regard de mon père sans ciller. Il ne semble pas le moins du monde intimidé par M. Westfall, comme le sont pourtant la plupart de nos concitoyens.

— Moi aussi, Bishop, répond mon géniteur en lui posant une main sur l'épaule. Je te présente ma fille aînée, Callie.

— Voyons, papa, il sait qui je suis, quand même ! intervient-elle dans un rire. (Elle regarde le jeune homme par-dessous la frange sombre de ses longs cils.) Celle que tu as failli épouser il y a deux ans.

J'ignore ce qu'elle tente de faire, si elle flirte avec lui ou si elle cherche simplement à lui rappeler à qui il devait cette obligation au départ. Tout ce que je vois, c'est qu'elle souhaitait être celle qui mettrait fin aux jours de Bishop et que maintenant, cette chance lui a filé entre les doigts. Encore une chose qu'elle ne lui pardonnera jamais. Je baisse les yeux et j'espère qu'il ne devine pas la tension qui nous agite, si

forte que je la sens presque frémir sur ma langue.

— Je m'en souviens, se contente-t-il de répondre. (Il étire les lèvres pour révéler des dents blanches et régulières. Un sourire de futur président.) Mais je suis heureux qu'on soit désormais présentés officiellement !

Nous effectuons un tour de la pièce et acceptons les félicitations d'amis comme d'inconnus. J'observe les autres mariés, dont la plupart ont les yeux brillants et affichent un grand sourire. Les jeunes épousées ne restent jamais loin de leur nouveau compagnon, fières de les montrer et d'être montrées en retour. S'inquiètent-elles de ce qui va se passer plus tard ? Ce soir et tous les soirs qui suivront ? De toutes les heures qu'elles devront passer en compagnie de ces garçons qu'elles ne connaissent pas ? Les enfants des partisans de mon grand-père fréquentent des écoles regroupées de l'autre côté de la ville, à Westside. Il n'est pas interdit de se mélanger, mais c'est plutôt déconseillé. Les adultes surveillent sans cesse les moins de seize ans afin d'éviter qu'ils ne tombent sous le charme d'un adolescent du camp adverse et ne développent des sentiments qui ne rendront que plus difficile leur mariage arrangé. La majorité de ces filles n'avait jamais rencontré leur promis avant aujourd'hui. Comment peuvent-elles sourire ainsi de toutes leurs dents ? Être aussi convaincues de leur futur bonheur ?

— Tu es prête à partir ? me demande Bishop. Je crois que je ne supporterai pas de serrer une seule main de plus.

Je suis aussi prête qu'il m'est possible de l'être. Une partie de moi aimerait pouvoir le tuer ici et maintenant. Saisir le couteau posé près du gâteau et sauter toutes les étapes intermédiaires pour accomplir sans plus tergiverser mon objectif final. Mais je me contente de répondre :

— Oui. Je dois juste dire au revoir à ma famille.

Bishop acquiesce et je pousse un soupir de soulagement : il ne me suit pas. J'ai envie de faire mes adieux sans témoins.

— Bon, dis-je une fois que j'ai rejoint mon père et Callie. Ça y est, nous y voilà...

— Tu peux le faire, affirme ma sœur. (Elle m'attrape la main et la serre à me broyer les os.) Il est beau. Il a l'air plutôt sympa. (Son ton railleur dément ses propos.) Je te demande de tenir. Tiens le coup et, demain, ce sera plus facile. Je te le promets.

Mais comment peut-elle me faire une telle promesse ? Ce n'est pas elle qui doit rentrer avec un inconnu dans une maison étrangère et le laisser...

Mon père surprend mon regard et son visage se brouille derrière les larmes qui me montent aux yeux.

— Souviens-toi du plan, dit-il d'une voix qu'on entend à peine. Et souviens-toi que je t'aime.

Je peux compter sur les doigts d'une main le nombre de fois où il a prononcé ces mots. Je ne doute pas de son affection, mais une petite voix amère, presque rageuse, en moi, remet en question les conditions préalables à cet amour : mon obéissance aveugle ? Mon allégeance absolue ? La réussite de ma mission ? M'aimera-t-il toujours si j'échoue ? Je tente vainement de réduire mes doutes au silence.

Je hoche la tête, les dents serrées, car je ne suis pas sûre de ce qui s'échapperait si j'ouvrais la bouche.

Bishop et moi sommes parmi les premiers couples à prendre congé et nous remontons l'escalier du sous-sol sous les sifflets de plusieurs jeunes gens dans l'assistance.

— Alors, on part déjà ?

— Tu n'en peux plus d'attendre, pas vrai, Bishop ?

— Il y en a un qui est pressé de voir ce qu'il y a sous cette robe...

Mes joues s'enflamment aussitôt. J'ai envie de redescendre sur-le-champ pour aller leur donner à tous les claques qu'ils méritent. Et tant que j'y suis, je giflerai Bishop aussi, juste parce qu'il est partie

prenante dans cette histoire. Je trébuche sur une marche et il me rattrape par le bras.

— Ne fais pas attention à eux, me souffle-t-il d'un ton irrité. Ce sont des imbéciles.

Ils sont peut-être idiots, mais moi, je ne suis pas naïve : ils n'ont pas tort pour autant. Bishop est un jeune homme de dix-huit ans, et c'est sa nuit de noces. Je ne pense pas qu'il me ramène chez lui pour jouer aux échecs toute la soirée. Mon cœur bat à tout rompre dans ma poitrine, comme s'il allait jaillir de ma cage thoracique. Une fois de plus, j'aimerais que Callie soit à ma place.

Bishop prend ma valise, que je lui ai désignée parmi la rangée de bagages alignés devant les portes de la mairie.

— C'est tout ? demande-t-il. Tu n'as que ça ?

— Oui. De mon côté de la ville, nous n'avons pas beaucoup de possessions personnelles.

Je n'ai pas pu m'empêcher d'ajouter cette petite pique, même si Callie me l'a seriné d'innombrables fois : je dois faire tout mon possible pour ne jamais braver Bishop. Je dois lutter contre ma tendance naturelle à la provocation. Pourtant, il ne paraît ni fâché ni surpris par mes propos et se contente de me suivre, la mallette à la main comme si elle ne pesait rien.

— C'est ton grand-père qui a insisté pour garder les deux parties de la cité bien distinctes l'une de l'autre. Mais ça, tu le savais, non ? demande-t-il d'un ton tranquille.

Callie m'a prévenue : inutile de feindre le grand amour entre nos familles, il verrait tout de suite que je joue la comédie. En revanche, je dois dissimuler la profondeur réelle de notre haine pour les Lattimer. C'est comme de marcher sur une corde raide, et sans filet... Chaque pas représente un danger incommensurable.

— Oui, c'était vrai au début, finis-je par répondre. Mais c'était censé n'être que temporaire. Un simple moyen de calmer le jeu entre les deux camps. Il n'avait pas du tout l'intention que la situation s'éternise.

Tous les ans, mon père approche le président pour lui suggérer de mettre fin aux mariages arrangés et de fusionner les deux parties de la ville. Il est temps, dit-il à chaque fois. Il prend garde à ne soumettre que des idées modérées, à ne surtout jamais réclamer de gouvernement démocratique — qui ne lui serait de toute façon jamais accordé. Et tous les ans, Lattimer sourit, s'incline d'un air bienveillant et ne fait absolument rien.

— Quelle différence, après tout ? demande Bishop. C'est la même ville... et ce n'est pas comme si vous étiez en prison.

Facile à dire pour lui, qui a grandi une cuillère en argent dans la bouche, élu parmi les élus depuis sa naissance. Ce mariage lui-même est un événement orchestré pour son bon plaisir : il a échangé ma sœur contre moi, avec autant de facilité qu'il aurait changé de tenue.

— On n'a pas toujours l'impression que c'est notre ville.

C'est la seule réponse qui ne me mette pas en danger. Il n'y a pas de différences criantes entre son côté de la cité et celui où j'ai grandi. Sur ce point, il a raison. Les disparités entre les deux zones sont subtiles : des arbres un peu plus nombreux, des maisons sensiblement plus grandes et un peu plus éloignées des trottoirs, des rues plus larges d'un mètre ou deux. Le genre de différences qui ne sont pas assez flagrantes pour provoquer un ressentiment trop marqué, mais dont la simple existence nous rappelle de manière bien commode la place qui est la nôtre.

Une fois sur le trottoir, nous tournons à droite pour nous engager dans son quartier. Tout autour de nous se dresse la preuve évidente de ce que je viens de dire, même si Bishop n'en est sans doute pas conscient. La mairie marque la frontière informelle qui sépare Westside d'Eastglen. Il m'est déjà arrivé, avant ce jour, de la franchir, mais rarement. Et contrairement à mon père, je ne suis jamais entrée dans la grande maison des Lattimer.

Avant la guerre, Westfall a eu droit à une vie antérieure : c'était une petite bourgade du sud du Missouri, une région qu'on appelait à l'époque les Ozarks. Cette ville était la capitale du comté, et

possède toujours une petite place bordée d'une mairie, au sud, et d'un palais de justice, au nord. C'est en partie pour cette raison que mon grand-père a choisi de s'y installer. Lui qui vivait à Chicago au début de la guerre a survécu à la première vague de bombardements nucléaires et de pilonnage à impulsion électromagnétique. Il s'est dirigé ensuite vers l'intérieur des terres. Sur son chemin, il a croisé d'autres survivants et en 2025, trois ans après la fin du conflit, il a fondé Westfall, avec une population initiale à peine inférieure à celle d'aujourd'hui : à peu près huit mille habitants. Cette partie du pays a été durement touchée par la famine, ainsi que par des épidémies successives, mais seules quelques bombes y ont été larguées, ce qui a laissé assez d'infrastructures pour permettre aux survivants de ne pas être contraints de tout recommencer à zéro.

Nous continuons de cheminer, Bishop et moi. Le soleil sur les feuilles des arbres marque notre visage d'une kyrielle de taches d'ombre. Nous évitons avec soin les fentes du trottoir, là où les racines des grands chênes débordent du béton. Il nous serait bien utile de pouvoir bénéficier d'un quelconque moyen de transport, surtout aujourd'hui que je suis en talons hauts, mais nous n'avons plus d'automobiles. Les bombes à impulsion électromagnétique les ont toutes rendues hors d'usage, et puis nous n'avons plus aucune réserve d'essence. Cinquante ans après la tragédie, l'asphalte est de toute façon trop craquelé, envahi de mauvaises herbes qui le percent çà et là, pour que des voitures puissent nous rendre le moindre service. Désormais, tout le monde circule à pied, à vélo ou parfois à cheval, même si les chevaux sont trop peu nombreux pour que ce mode de transport se développe vraiment.

La lanière de ma chaussure frotte le dessus de mon pied. Je marche avec de plus en plus de peine, même sans m'appuyer sur l'endroit le plus douloureux. Bishop, qui change la valise de main, me regarde :

— Et si tu les enlevais ? Elles ont l'air de te faire sacrément mal.

— Assez, oui.

J'écoute son conseil et j'ôte non sans soulagement mes deux instruments de torture, dont je passe les lanières à mon index. Sous mes pieds nus, le trottoir rugueux est tout chaud. Je ne parviens pas à retenir un tout petit soupir de contentement.

— Mieux ? me demande-t-il avec un sourire en coin.

— Beaucoup mieux.

Lorsque nous parvenons à l'angle de la rue principale et d'Elm Street, je prends à gauche. Au loin se dresse la maison du président, dont la façade de briques est un peu assombrie par une grille en fer forgé.

— Où vas-tu ? s'étonne Bishop derrière moi.

Je jette un coup d'oeil par-dessus mon épaule. Il a déjà remonté la moitié d'une petite allée qui mène à un minuscule pavillon. Je m'arrête, interloquée.

— Eh bien... Chez tes parents.

Il secoue la tête.

— Nous n'allons pas habiter avec eux, dit-il, un doigt pointé vers l'étroite bâtisse. Voilà notre maison.

— Mais je croyais...

Je m'interromps. D'après Callie et mon père, je devais vivre dans une aile de la maison du président. Ils n'ont jamais envisagé qu'il en soit autrement. La semaine dernière, un contact de ma sœur, de ce côté-ci de la ville, lui a annoncé que de nouveaux meubles avaient été livrés, qu'on y changeait les rideaux et qu'on en repeignait certaines pièces.

La panique m'envahit peu à peu, pernicieuse et insistante. Si mon père s'est trompé sur un tel paramètre — et c'est loin d'être un détail —, qu'ignore-t-il d'autre ? Sur quelle pente glissante ses erreurs vont-elles m'entraîner ? Je n'ai qu'une envie : m'enfuir, retourner à la mairie, puis chez moi, n'importe où mais pas ici. Impossible pour moi d'accomplir ma mission si je dois improviser ! Je ne suis pas Bishop, je ne suis pas Callie, je ne suis pas une actrice assez douée. Je reste clouée sur place et le garçon que je

viens d'épouser me regarde d'un air perplexe.

— Tu viens ?

— Oui. (Ma voix est trop faible, effrayée.) Oui, répété-je, plus fort cette fois.

Il me tient la porte d'entrée, puis me suit à l'intérieur. Le bruit du battant qui se referme retentit dans le silence de la maison déserte. Bishop est planté juste derrière moi alors j'avance pour le laisser passer. L'entrée donne directement sur un petit salon où il pose ma valise juste à côté d'un canapé beige. Derrière, c'est la cuisine, meublée d'une table ronde placée sous une rangée de fenêtres. À droite de la salle de séjour, une autre porte, qui mène sans doute aux chambres. Je m'empresse de détourner les yeux.

Que dois-je faire ? Je n'en ai pas la moindre idée. Callie ne m'a donné instructions et conseils que pour les moments importants, pas pour chaque heure et chaque minute que je vais passer en tête à tête avec Bishop. Je laisse tomber mes chaussures au sol, où elles atterrissent avec fracas.

Alors, je croise les bras et je lance :

— Bon... Et maintenant ?

J'ai parlé bien plus fort que je n'en avais l'intention. Dans ma tête, je vois Callie grimacer à ces mots.

Bishop m'interroge du regard.

— Tu as faim ? demande-t-il. Tu n'as pas mangé de gâteau.

Il déboutonne un poignet de sa chemise et retrousse l'une de ses manches bleu pâle sur un avant-bras bronzé. Il est doté du genre de muscles qu'on obtient en les faisant vraiment travailler : déliés et robustes. Dans l'attente de ma réponse, il entreprend de relever son autre manchette.

Je n'ai aucune envie de manger. Mâcher, avaler, tout ça, c'est au-dessus de mes forces. Mais cuisiner signifierait au moins un répit, quelques minutes sans avoir à m'inquiéter de ce qui va arriver ensuite. Je finis par répondre :

— Peut-être. Qu'est-ce qu'il y a, comme provisions ? Bishop hausse les épaules.

— Aucune idée, mais je suis sûr que ma mère a fait remplir la glacière.

Je le suis dans la cuisine, plus lumineuse. Il y fait aussi plus chaud. Bishop se dirige vers les fenêtres pour en ouvrir une, ce qui fait entrer une brise qui soulève les rideaux de dentelle pendus devant les vitres. La glacière est plus sophistiquée que la simple boîte en bois que nous avons chez moi. Celle-ci ressemble à un vrai meuble, avec des arabesques gravées sur la porte. Les réfrigérateurs font partie des appareils qui n'ont pas survécu à la guerre. Même si nous produisions assez d'électricité pour les faire fonctionner en continu, nous n'avons plus de gaz réfrigérant depuis longtemps. Nous utilisons donc des garde-manger fabriqués par des artisans, et des blocs de glace nous sont livrés tous les deux ou trois jours. Ils sont récoltés en hiver et conservés en chambre froide toute l'année.

Rien que pour avoir quelque chose à faire de mes dix doigts, j'ouvre la glacière. J'y trouve un gros morceau de fromage, de la viande emballée dans du papier blanc, un pichet de lait et un autre d'eau. En dessous, il y a une douzaine d'œufs, de la salade et des carottes rangées dans une boîte. Et même une coupe remplie de baies. Chez moi, nous n'avons jamais eu faim, mais je n'ai jamais vu autant de provisions. Juste ce qu'il faut, jamais plus.

— Il y a d'autres fruits ici, dit Bishop, qui se tient à côté du comptoir. Et du pain.

Il tourne un bouton du fourneau.

— Bon... Aujourd'hui, pas de courant, donc on ne pourra pas manger chaud.

L'électricité a été l'un des premiers services que mon grand-père et les autres survivants ont travaillé à rétablir. Cependant, elle fonctionne toujours par intermittence. Les coupures sont fréquentes, parfois courtes, parfois de plusieurs jours. Seuls les bâtiments officiels, la mairie et le palais de justice, ont une couverture garantie en électricité. Nous sommes tous encouragés à utiliser avec parcimonie nos divers appareils : pas d'éclairage à moins que ce ne soit absolument nécessaire, et les ventilateurs en marche uniquement quand la chaleur est intenable. Je me tourne vers Bishop pour lui proposer :

— On fait des sandwiches ?

— Ça marche.

Je sors la viande — c'est de la dinde — et le fromage, que je pose sur le comptoir à côté de lui. Il me passe un couteau et j'entreprends de découper le pain pendant qu'il fait de même avec une tomate. Il a de longs doigts déliés et manie l'instrument avec aisance, presque avec agilité.

En silence, nous assemblons nos sandwiches, dont l'un, malheureusement, ne sera pas mangé.

— Tu aimes faire la cuisine ? demande Bishop.

Il sort deux assiettes en verre jaune du placard.

— Il n'y a pas de bonne réponse, précise-t-il d'un air amusé quand je ne réponds rien. Ce n'est pas un test, tu sais.

Pourtant, il a tort. C'est un test, bien sûr, et de bout en bout. Chaque seconde, chaque réplique risque bien de m'exploser à la figure. Je me souviens de ce que m'a dit mon père : être moi-même autant que possible. La vérité, quand je peux y recourir, sera toujours plus efficace qu'un mensonge. Je finis par déclarer :

— Je n'ai rien contre. Pourquoi ?

Bishop est sûrement en train de m'imaginer vêtue d'un tablier, occupée à lui cuisiner de bons petits plats toute la journée. Il me dévisage, le regard toujours aussi scrutateur.

— Je faisais juste la conversation, Ivy. Pour essayer de te connaître.

C'est la première fois qu'il prononce mon prénom. Pour être honnête, je n'étais pas tout à fait sûre qu'il le connaissait.

Nous mangeons sans échanger un mot. Enfin, lui, il mange. Moi, je détache la croûte de mon pain et je fais des petites boules de mie entre mes doigts. La plupart du temps, je maintiens le regard fixé sur mon assiette, mais quand j'ai le malheur de relever les yeux, je trouve les siens braqués sur moi, ce qui accentue à chaque fois un peu plus l'espèce de creux douloureux qui me vrille le ventre. J'attends qu'il prenne la parole, qu'il exige quelque chose de moi, mais le silence n'a pas l'air de le déranger.

J'ignore pendant combien de temps nous restons à table, mais quand il se lève enfin pour placer nos assiettes dans l'évier, nos ombres respectives commencent à descendre sur les murs. Par la fenêtre ouverte, j'entends une voix crier à un enfant qu'il est l'heure de rentrer, le couvercle d'une poubelle claquer, quelques accords de guitare étouffés.

Ces bruits si familiers ravivent chez moi un sentiment aigu, presque insupportable, de solitude. Mais je vais m'habituer. Je vais m'habituer.

— Tu veux défaire tes bagages ? me demande Bishop.

— Oui, bonne idée.

Je tapote ma robe au moment de me mettre debout. T'aimerais pouvoir la scotcher à mon corps. Mes jambes sont comme raides et froides, trop exposées aux regards, même dans la douceur du soir. Dans ma tête, j'entends Callie me souffler : «Je te demande de tenir. Tiens le coup ce soir et, demain, ce sera plus facile. »

Bishop emprunte un petit couloir pour porter la valise dans la chambre. Je le suis, quelques pas en arrière. Je fais courir mes doigts le long du mur, comme si j'allais pouvoir me raccrocher à quelque chose qui puisse me sauver. Sur la gauche se trouve une salle de bains, à droite, une seule chambre. La lumière déclinante du soleil couchant révèle un grand lit flanqué de deux tables de nuit identiques et, en face, un simple chiffonnier.

— Il y a des cintres dans le placard, me dit-il. Et la moitié de la commode est vide.

J'acquiesce et je reste dans l'encadrement de la porte, les poings serrés. Il se tient devant le lit, les mains dans les poches, et me dévisage de ses yeux attentifs. Je sais comment Callie agirait à ma place. Elle flirterait, elle rirait aux éclats. Elle ferait le premier pas. Elle prendrait les rênes d'une situation complètement hors de son contrôle pour la plier sans hésitation à sa volonté. Heureuse de son sacrifice

pour notre cause, même si elle devait pour ça payer de sa personne. Je ne suis pas comme elle, cependant. Malgré ce qu'on m'a enseigné, je sais que s'il essaie de me toucher, de m'ôter ma robe, je lutterai. Même si c'est inutile, même si ça ne sert à rien, je ne me laisserai pas faire. Je ne sais pas si ça fait de moi quelqu'un de faible ou de fort.

Mais il ne me touche pas, ne s'approche pas. Il entrouvre un tiroir, en sort un short et un T-shirt qu'il roule dans sa main.

— Je vais dormir sur le canapé, annonce-t-il.

Moi qui étais si tendue, préparée à me battre, je mets du temps à décrypter ses paroles.

— Attends... Que... Tu ne veux...

Je ne sais même pas ce que je lui demande.

Avec un sourire entendu, il hausse les sourcils.

— Parce que toi, tu veux ?

— Non !

Je regrette aussitôt ma réponse trop rapide. Je devrais être plus inquiète à l'idée qu'il se sente insulté, mais mon immense soulagement me fait oublier mes instructions. Il incline la tête.

— C'est ce que je me disais.

Nous nous regardons en chiens de faïence. Le jeune marié obligé de dormir sur le canapé le soir de sa nuit de noces... Je n'ai jamais entendu parler d'un truc pareil. Peut-être que ce genre de situation est très fréquent au contraire, et que je ne suis pas au courant ? Mais au souvenir des autres couples, tout à l'heure à la cérémonie, de leurs lèvres affamées, de leurs joues rougies, j'en doute. En tout cas, si Bishop est déçu ou en colère, il ne le montre pas.

Je m'écarte de la porte pour qu'il puisse passer à côté de moi. Il s'arrête un bref instant et me fait un petit signe de tête.

— Bonne nuit, Ivy, dit-il.

— Bonne nuit.

Il referme le battant derrière lui. Les jambes flageolantes, je vais m'asseoir au bord du lit. Je serre mes doigts entre mes genoux afin d'arrêter leurs tremblements. Si j'avais une chaise à caler sous la poignée de la porte pour m'assurer qu'il ne puisse pas rentrer dans la pièce, je me sentirais mieux. Pourtant, au fond de moi, je devine qu'il ne reviendra pas. J'ai l'étrange impression qu'il ne s'en prendra pas à moi... et j'ignore ce que j'en pense, d'un seul coup. Ma mission serait sans doute plus facile à accomplir s'il m'avait fait du mal.

Chapitre 3

Je n'ai jamais été du genre à sommeiller le matin. Quand je me réveille, c'est d'un coup : à un instant, j'ai les yeux fermés et suis profondément endormie, au suivant, j'ai les yeux grands ouverts et l'esprit parfaitement éveillé. Cette fois-ci ne diffère pas des autres, dans cette chambre inconnue, dans ce lit trop grand. Je cligne des yeux, aperçois le plafond blanc et reste immobile. Je tends l'oreille. Il me semble percevoir des bruits de vaisselle dans la cuisine, mais je n'en suis pas certaine.

Il est difficile de croire que, hier matin encore, je me réveillais dans mon propre lit, dans la maison où j'ai toujours vécu, alors que maintenant je me trouve dans une nouvelle maison, dans un nouveau lit, avec un mari. Il n'est pas comme je l'aurais cru. D'un point de vue physique, je savais à quoi il ressemblait, au moins de loin, donc pas de surprise de ce côté-là. Mais après toutes les plaintes que j'ai pu entendre à propos du mépris à peine déguisé de son père et de sa famille pour la mienne et tout ce que nous représentons, je pensais que Bishop se révélerait cruel dans l'intimité. Sa retenue m'a déconcertée. J'étais loin d'imaginer qu'il se montrerait patient. Peut-être que je ne corresponds pas non plus à ce qu'il attendait de moi ?

Il faudra que je trouve un moyen de faire savoir à Callie que nous ne vivons pas chez le président. Quoique, la connaissant, elle a déjà été mise au courant et échafaude un nouveau plan. Je vais devoir me rendre au plus vite au marché pour voir si elle m'a laissé un message. Bien sûr, je pourrais aller lui rendre visite, mais il a été décidé que moins il y aurait de contacts directs entre ma famille et moi, mieux ce serait.

— Ivy ?

C'est la voix de Bishop à travers la porte, accompagnée d'un petit coup sur le battant.

— Oui ?

Je me redresse dans le lit. Bishop ouvre lentement, passe juste la tête et les épaules dans l'entrebâillement.

— Je m'en vais. C'était juste pour que tu sois au courant.

Son regard parcourt ma chevelure à présent défaite, qui tombe jusqu'au milieu de mon dos, puis revient à mon visage.

— O.K.

J'essaie vraiment de paraître normale, de penser à la façon dont une femme parlerait à son mari, mais ma voix est trop aiguë, forcée, comme si je jouais un rôle. D'ailleurs, c'est le cas. Plutôt deux fois qu'une !

Après son départ, je me dis que j'aurais sans doute dû lui demander où il allait, m'intéresser à son programme de la journée. Mais pour l'instant, je me sens trop épuisée pour m'en soucier. Tout était beaucoup plus simple lorsque ce n'était qu'une idée dans ma tête.

Je me rallonge et je regarde le soleil percer à travers les rideaux, étendre ses doigts chauds sur le sol. Quand je commence à transpirer sous la couverture, je m'oblige à me lever, j'étire les bras au-dessus de ma tête et je tente de relâcher le cou et les épaules, là où la tension s'est installée telle une étole de plomb.

La salle de bains est petite, comme le reste de la maison, et d'une propreté impeccable. Je prends une douche aussi rapide que possible, et pour une fois, ce n'est pas parce que l'eau chaude manque. Simplement, je ne veux pas rester nue plus longtemps que nécessaire : Bishop pourrait rentrer d'un moment à l'autre.

Après m'être habillée d'un T-shirt et d'un short, les cheveux dégoulinants dans mon dos, je me mets

à ranger mes affaires. C'est étrange de voir mes quelques vêtements suspendus à côté de ceux de Bishop dans le placard : leur vue donne plus de réalité à notre mariage que tout ce qui a pu se produire jusqu'ici.

J'erre dans la maison, j'ouvre les tiroirs, j'explore des yeux et des mains. D'une façon ou d'une autre, il faut que je m'habitue à vivre ici. Bishop ne va jamais me parler, me faire confiance, si je continue à me comporter comme une biche effarouchée. Entre me livrer à lui de façon volontaire et me renfermer complètement, il y a une grosse marge, et je dois juste trouver un moyen d'y manœuvrer.

Sur le mur du salon est affichée une carte à main levée de notre ville, la même qu'à la mairie, mais en plus grand. Je m'agenouille sur le canapé pour examiner de plus près la vue aérienne. La carte montre nos grands repères, naturels et artificiels : la mairie, le palais de justice, la rivière, les serres où nous cultivons la plupart de nos ressources alimentaires, le champ de panneaux solaires qui nous fournit de l'électricité, l'usine de traitement des eaux usées, les champs de coton qui nous permettent de fabriquer des vêtements. La barrière. Selon mon père, la barrière a au départ été érigée pour nous protéger des prédateurs, à la fois humains et animaux. Elle n'avait pas pour but de nous enfermer. Encore maintenant, nous sommes libres de partir. Toutefois, presque personne ne le fait. Parce que personne ne sait ce qui se trouve au-delà des terres que nous pouvons voir. Quelles horreurs pourraient nous attendre à l'horizon ? La plupart des habitants de Westfall se satisfont de notre ville, où, au moins, il y a de quoi manger sur la table et un toit au-dessus de notre tête. Le souvenir de la guerre et les récits de nos grands-parents, relatant la famine, le syndrome d'irradiation aiguë, les voisins qui s'entretuaient, en proie à une panique aveugle... Tout ça a rendu les gens réticents à l'idée d'explorer les environs.

Les seuls à franchir la barrière, ce sont ceux qui y sont forcés, expulsés en punition de leurs crimes, réels ou perçus comme tels. Il arrive qu'un condamné parvienne à revenir, en creusant un tunnel sous la barrière ou en formant un trou dans le grillage. Mais il n'y a pas de seconde chance. Si on revient après avoir été expulsé, la sanction est la peine de mort, sans exception. D'après mon père, dans les débuts, des bandits ont plusieurs fois troué le grillage en quête de vivres ou d'armes, mais nous avons toujours réussi à les maîtriser et à les faire ressortir. Rien de ce genre n'est arrivé depuis que je suis née, en tout cas.

Je sais que je ne peux pas rester dans cette maison toute la journée, à me tourner les pouces, ou alors je deviendrai folle. Autant essayer de me rendre au marché, même s'il est trop tôt pour que Callie ait pu me rejoindre. Au moins, cette petite balade me permettra de prendre l'air et de chasser les pensées qui rôdent dans ma tête.

Je ne suis jamais allée au marché de ce côté de la ville, mais je sais où il se situe. Je prends le chemin le plus long pour pouvoir passer à côté de la maison du président. C'est encore une journée chaude et ensoleillée. Les trottoirs ne sont pas noirs de monde, mais il s'y trouve d'autres passants qui se promènent à pied ou à vélo. Certains me lancent des regards furtifs qui me rendent perplexe, jusqu'au moment où je me souviens de qui je suis désormais. Je baisse la tête et je marche plus vite, laissant mes cheveux me tomber sur le visage comme un rideau.

La maison du président est sombre, sans aucun mouvement derrière les voilages des fenêtres. Un homme solitaire pousse une brouette de paille sur la pelouse. Je m'arrête et je saisis les barreaux de la grille de fer qui me maintient hors de leur terrain. Bishop se trouve-t-il à l'intérieur en ce moment, à écouter les leçons de son père comme moi j'écoutais celles du mien ? Lorsque le jardinier croise mon regard, je lâche la grille et je m'éloigne.

Je sens le marché avant de le voir. L'odeur de pommes, de légumes blets et de terre fraîche flotte dans l'air. Ma gorge se serre, j'ai envie de revoir le marché de mon enfance.

Plus encore que dans ma propre maison, je me suis toujours sentie à l'aise là-bas, là où tout le monde me connaissait par mon prénom. Mon père, même s'il était leader de notre côté de la ville, a toujours eu tendance à nous garder autant qu'il le pouvait, Callie et moi, confinées dans notre petite existence à trois. Il ne jurait que par l'enseignement à domicile, ne nous a jamais encouragées à lier

d'amitiés en dehors du cercle familial. Mais au marché, j'avais l'impression de faire partie d'un ensemble plus grand, d'une communauté qui avait de l'affection pour moi.

Pour quelqu'un venu de l'extérieur, ce marché-ci ressemblerait sans doute en tout point à celui que je fréquentais, mais il m'est étranger. Les étals sont plus grands, leurs toiles ont des couleurs plus vives, et je ne reconnais aucun visage. Personne ne se montre agressif avec moi, mais à chaque pas, je sens que je ne suis pas d'ici. Je reste à l'écart des acheteurs regroupés autour des étals, j'observe sans participer. Une vieille dame en robe imprimée m'offre un petit gâteau quand je passe à côté de sa table.

— Non merci, dis-je, secouant la tête. Je ne compte rien acheter.

— C'est gratuit, répond-elle avec un large sourire. Bon appétit !

Elle me tend toujours le gâteau et il serait impoli de refuser. Je le prends.

— Merci, lui dis-je, souriant à mon tour.

— Avec plaisir, madame Lattimer.

Mon sourire s'évanouit aussitôt. Tout le monde va-t-il essayer de m'offrir des cadeaux, maintenant ? Être la femme de Bishop Lattimer signifie-t-il qu'on voudra me donner des choses que je ne mérite pas, simplement à cause de mon nom ? Est-ce à ça que la vie de Bishop ressemble ? Et combien de temps faut-il avant de croire que, oui, on le mérite, que tout devrait nous appartenir ? Je donne la pâtisserie au premier enfant que je croise, une petite fille qui me regarde avec des yeux ravis. Je me fraye un chemin dans la foule pour trouver le petit étal où un vieil homme vend des pots de confiture et de moutarde. Même des ingrédients aussi ordinaires sont plus luxueux ici qu'à Westside, avec des étiquettes aux bords dentelés et de jolis rubans de couleur autour des couvercles.

— Bonjour, dis-je, faisant mine d'examiner un pot de moutarde que je viens de saisir.

— Bonjour, me dit-il en retour, non sans jeter un coup d'oeil à la foule d'acheteurs derrière moi. Je peux vous aider ?

L'un de ses bras est recroquevillé contre sa poitrine, la main atrophiée, crochue comme une serre. De telles malformations sont courantes à Westfall : la guerre nucléaire est passée par là.

— Oh, non. (Je repose le pot de moutarde.) Je regarde, c'est tout.

Je m'écarte pour faire place à une famille à ma droite, et à ce moment-là l'homme secoue discrètement la tête à mon intention. Pas de message de Callie. Rien d'étonnant, mais la déception m'envahit tout de même, je me sens soudain abattue. Pourtant, je ne peux pas me permettre d'être découragée. Elle me contactera le moment venu.

D'ici là, je dois comprendre comment jouer la femme de Bishop d'une façon convaincante.

À 18 heures, il n'est toujours pas rentré. J'ai préparé des œufs brouillés il y a une demi-heure et ils sont à présent figés dans la casserole. Je suis énervée contre lui, ce qui est parfaitement ridicule étant donné que c'est moi qui ne lui ai posé aucune question lorsqu'il est parti ce matin. J'étais simplement contente d'être débarrassée de lui et de ne plus être détaillée par ses yeux qui semblent me jauger à chaque instant.

Je me décide à mettre le couvert et je me concentre sur l'alignement des fourchettes et des serviettes pour ne pas avoir à penser à autre chose. Lorsque la porte d'entrée s'ouvre, je retourne au fourneau et rallume la plaque électrique.

— Je suis là, dis-je.

Je grimace au ton chantant de ma voix. Il ne répond pas, mais j'entends ses pas qui traversent le salon.

— Bonsoir, me lance-t-il depuis la porte.

Je ne l'avais pas remarqué hier tant j'étais une véritable boule de nerfs, mais il a une voix grave et légèrement indolente, comme si les mots qu'il prononce émanaient d'une caverne à l'intérieur de lui et

n'étaient pas particulièrement pressés de quitter sa bouche.

— J'ai fait à manger, dis-je, lui lançant un regard furtif.

Il s'appuie contre le chambranle de la porte, les bras croisés. Il porte un T-shirt gris foncé et un jean usé. Il paraît plus à l'aise en habits de tous les jours, ce qui est sûrement mon cas aussi. Ses cheveux bruns sont un peu en bataille, comme s'il avait passé ses doigts dedans ou que le vent les avait décoiffés. Je me concentre à nouveau sur les œufs, que j'essaie de décoller du fond de la casserole, avant d'ajouter :

— J'espère que tu as faim, parce que moi oui. Je meurs de faim. Je n'ai presque rien mangé de la journée.

Je dis n'importe quoi, j'en fais trop et je finis par refermer la bouche. Il ne répond pas. Je risque un autre coup d'œil vers lui et il me lance un sourire, le regard intrigué.

— Que fais-tu ? demande-t-il enfin.

— La cuisine !

Je commence à sentir l'exaspération prendre le pas sur ma patience. Au moins, je fais des efforts. Pourquoi ne peut-il pas jouer le jeu ? Jusqu'ici il n'a pas vraiment été à la hauteur de mon imagination. Il remplace les ordres par le silence, la violence par la patience, les airs supérieurs par ce qui ressemble à... de l'empathie. Je suis submergée par une soudaine vague de colère contre ma sœur. Il faudrait qu'elle soit ici pour me dire comment réagir face à ce type qui fait tout le contraire de ce à quoi elle m'avait préparée.

— Hmm... se contente-t-il de dire.

Le silence s'installe entre nous, jusqu'au moment où je ne le supporte plus. Je dois le remplir de quelque chose, même si c'est d'une colère déplacée. J'abats la spatule sur le comptoir avec un peu trop d'énergie, des bouts d'œuf s'envolent et atterrissent sur mon bras. Et de tout ce qui m'est arrivé jusqu'ici, voilà, c'est l'œuf brûlant sur ma peau qui me fait monter les larmes aux yeux. Je me détourne, hagarde, pour chercher le torchon au bout du comptoir. Dans mon dos, j'entends le bouton de la plaque tourner, la casserole être repoussée sur le fourneau. Bishop pose une main sur mon épaule et j'essaie très fort de ne pas reculer, mais il doit sentir ma réticence malgré tout, car il suspend son geste.

— Allons nous asseoir, tu veux ? propose-t-il.

Je me retourne, mais sans lever les yeux vers lui. Je m'applique à nettoyer mon bras.

— Et le dîner ?

— Je crois que ça peut attendre.

Je le suis dans le salon et j'attends qu'il prenne place sur un des fauteuils, avant de m'asseoir sur le canapé en face de lui. Je replie les jambes sous moi et je tire sur un fil détaché du coussin. Dehors, il fait encore jour, mais le soleil a commencé à décliner. Comme la pièce est exposée à l'est, les ombres l'envahissent déjà et nous font tous les deux disparaître dans le crépuscule. Bishop n'allume pas la lampe et j'en suis contente. Ce sera peut-être plus facile ainsi, en partie dissimulée.

— Je sais que c'est dur, dit-il. (Il se penche en avant, pose les coudes sur ses genoux, regarde ses mains entrelacées.) Pour moi non plus, la situation n'est pas facile.

Je ne sais pas quoi dire, donc je ne réponds rien. Il pousse un soupir frustré.

— Tu n'as pas besoin de te comporter de telle ou telle manière avec moi, Ivy, poursuit-il d'une voix lasse. Je n'attends rien de particulier. Je veux que tu sois toi-même. (Il se redresse et se frotte le visage d'une main.) Je veux te connaître, rien de plus.

— D'accord...

Mon cerveau cherche désespérément tous les sens cachés de ses mots, essayant de décoder ce qu'il recherche vraiment. Car il me semble impossible que, de son côté, notre relation ne comporte rien de calculé.

— Que veux-tu savoir ?

Bishop se penche de nouveau et me regarde fixement.

— Tout, répond-il d'une voix douce qui me noue l'estomac. N'importe quoi.

Je sais que je dois lui confier quelque chose, mais il me faut rester prudente. Au-delà des inquiétudes concernant tous les secrets que je garde, il y a toujours ce sentiment persistant que je ne suis même pas sûre de mon identité, hormis celle définie par ma famille. Pendant quatorze ans de ma vie, j'ai été la fille de secours, celle qui devait rester aux côtés de notre père et travailler dans l'ombre avec lui pendant que Callie occupait le devant de la scène. Et tout à coup, il y a deux ans, les projecteurs se sont braqués sur moi. J'ai passé toute ma vie à devenir la fille dont ils ont besoin, et toutes les parties qui ne correspondaient pas, je les ai enfouies si profondément en moi que je ne suis même pas sûre de pouvoir les retrouver. Devoir fouiller en moi et m'exposer à cet inconnu, c'est un outrage de plus.

Je m'efforce de cesser de triturer le fil du coussin.

— Je... Je ne sais pas. (Je respire un grand coup.) J'aime les fraises. J'aurais préféré mesurer au moins cinq centimètres de moins. J'ai peur des serpents. J'adore lire. Ma mère est morte quand j'étais bébé.

Je débite ces phrases à toute vitesse, comme si cette rapidité allait les rendre moins personnelles, et pourtant, ce sont loin d'être de sombres secrets. Sait-il ce que son père a fait à ma famille ? Comment il nous a enlevé ma mère, l'a fait tuer, pour nous rappeler qui a le pouvoir ? À cette pensée je sens mes joues s'enflammer, mon cœur battre à tout rompre dans ma poitrine. Je devrais en rester là, mais en fait, je relève les yeux et soutiens son regard avant d'enchaîner :

— Je n'aime pas ce que fait ton père.

Callie est peut-être la plus féroce de nous deux, mais il y a en moi un irrépressible mépris du danger.

— C'est ça que tu voulais savoir ?

Bishop ne change pas d'expression, son regard demeure imperturbable et il finit par dire :

— C'est un début.

Je sais qu'il attend que je lui pose, moi aussi, des questions, que j'exprime ma curiosité vis-à-vis de lui et de sa vie. Mais je m'en fiche. Je sais déjà de lui tout ce qu'il y a à savoir. Je sais qui est son père et ce que défend sa famille. En dehors de tout ça, rien ne compte. Mais j'entends la voix de mon propre père dans ma tête : « *Étape 1 : gagne sa confiance. Parle-lui pour qu'il se confie à toi.* » Avec un gros effort pour paraître intéressée, je demande :

— Et toi ? C'est à ton tour.

— D'accord. J'aime les noix de pécan. Je rêverais d'avoir le même menton que mon père. (Ses yeux brillent et je vois qu'il me taquine. Je ne sais pas si je dois en être agacée ou soulagée.) Je ne supporte pas les espaces confinés, poursuit-il. J'aime être dehors. Ma mère me rend dingue. (Il s'interrompt et me regarde droit dans les yeux.) J'aime la façon dont tes yeux lancent des éclairs quand tu es en colère. C'est ça que tu voulais savoir ?

Je sens quelque chose papillonner dans mon ventre. Je réponds :

— C'est un début.

Chapitre 4

Le lendemain matin, je me réveille dans une maison vide. Bishop est déjà parti et a laissé un mot sur la table de la cuisine pour m'avertir qu'il sera de retour à 17 heures. À sa lecture, je ressens une petite pointe de déception. Non que Bishop me manquera ou que je souhaitais qu'il reste, mais ça signifie encore une journée à ne pas savoir quoi faire. Je n'ai jamais été douée pour rester sans bouger, sauf quand j'ai un livre à la main. Si je reste inactive trop longtemps, mon esprit part dans tous les sens, et comme dit Callie, il ne peut en résulter que des problèmes. Elle l'affirmait toujours avec le sourire, mais je n'ai jamais pensé qu'elle plaisantait.

Seule dans la maison, avec une longue journée en perspective, je prends conscience de mon réel isolement. À part ma sœur, je n'ai aucun ami. Mon père nous a donné des leçons à domicile, car il ne faisait pas confiance à l'influence du président Lattimer sur les programmes scolaires. De plus, il craignait une gaffe de notre part, qui aurait révélé nos intentions à d'autres enfants si nous en devenions trop proches. Même si certains, de notre côté de la ville, râlaient contre la politique de Lattimer, mon père estimait plus prudent de garder nos plans pour nous, notre armée de trois personnes. Il ne parlait jamais ouvertement de révolution et nous mettait bien en garde de ne pas le faire non plus.

Ces deux dernières années, il m'a tenue particulièrement isolée, pendant que lui et Callie s'efforçaient d'établir des contacts dans notre partie de la ville. Ils nouaient des alliances en apportant de l'aide aux familles qui venaient à manquer de nourriture, ou en jouant les intermédiaires auprès du président pour ceux qui avaient de petites récriminations. Ils ont aussi fait preuve de bienveillance à Eastglen, par exemple envers le marchand de confitures, dont ils ont aidé la fille quand elle est tombée malade l'hiver dernier. Il se fait désormais un plaisir d'être notre messager. Mon père dit toujours qu'une fois qu'il prendra le pouvoir, le peuple se souviendra de toutes ces bonnes actions et que nous trouverons beaucoup de soutiens. D'ici là, de vraies amitiés en dehors de la famille sont déconseillées : il existe trop de façons dont ces relations pourraient nous revenir à la figure. Mais aujourd'hui, je serais prête à n'importe quoi ou presque pour avoir quelqu'un à qui parler, un ami qui me change de mes idées en ébullition, ne serait-ce que quelques minutes.

Après avoir mangé des flocons d'avoine aux framboises et pris une douche rapide, je traverse tranquillement la cuisine pour me rendre sur la terrasse vitrée. C'est une grande pièce au sol revêtu de parquet autrefois cérusé en blanc, qui a désormais pris une teinte d'un gris fatigué. Deux sofas de rotin garnis de coussins jaunes se font face aux côtés d'une table basse en fer forgé. Du lierre grimpe le long des vitres, ce qui donne l'impression d'être sous une tonnelle, bien à l'abri. Je vois au-dehors, mais le lierre donne l'illusion que personne ne voit à l'intérieur.

Une porte s'ouvre à l'arrière d'une des maisons voisines et une jeune fille en sort. Elle porte un panier sous le bras et des gants de jardinage en boule dans une main. Elle a les cheveux longs et raides comme des baguettes, d'un blond brillant très pâle. Le genre de cheveux que j'ai toujours secrètement rêvé d'avoir plutôt que ma masse enchevêtrée de boucles qui tombent n'importe comment, d'une couleur qui tire plutôt sur le miel sorti de la ruche que sur l'or filé. Je la reconnais, car elle vient de mon côté de la ville, même si je ne pense pas que nous ayons été présentées. Elle était peut-être à la cérémonie de mariage, mais j'étais trop anxieuse pour faire vraiment attention aux autres. Elle a descendu la moitié des marches quand la porte s'ouvre de nouveau pour laisser sortir un garçon. Il l'attrape par l'avant-bras.

— Et mon petit-déjeuner ? demande-t-il.

— J'ai laissé des céréales sorties, répond-elle d'une voix haut perchée et puérile. Et j'ai préparé une salade de fruits.

Là d'où je suis, cachée par la verdure, je vois la main du garçon se resserrer sur le bras de sa femme. Elle grimace et tente de se dégager, mais il l'oblige à revenir vers lui.

— C'est pas un petit-déjeuner, ça, dit-il. (Sa voix est tranquille, il ne hausse pas le ton, ce qui rend la scène d'autant plus effrayante.) Je veux des œufs. Ou des pancakes. Quelque chose de chaud.

— D'accord, dit la fille. Je termine de...

— Tout de suite, la coupe-t-il.

J'ouvre la porte-moustiquaire qui donne dehors et je descends les marches pour m'approcher d'eux.

— Bonjour ! dis-je d'une voix forte. (Ils tournent d'un coup la tête vers moi.) Vous venez d'emménager ?

Le garçon plisse brièvement les yeux, puis son visage s'éclaire et il lâche le bras de sa femme. Il descend les marches de son perron vers le muret qui sépare nos jardins.

— Bonjour, répond-il avec un grand sourire.

Je lui souris en retour, même si ce n'est pas facile, et je trouve les yeux de la fille derrière son épaule.

— Je m'appelle Ivy... Lattimer, dis-je. (Ce nom me paraît toujours étranger dans ma bouche, comme si je déclinais l'identité de quelqu'un que je n'ai jamais rencontré.) Nous venons d'emménager ici.

— Bien sûr, acquiesce le garçon. Je sais qui vous êtes. J'étais à la même école que Bishop, mais il était quelques années au-dessus de moi. (Il me tend la main.) Je m'appelle Dylan Cox et voici ma femme Meredith.

— Bonjour, me dit Meredith.

Ses yeux alternent entre moi et son mari, comme lors d'un match de ping-pong.

— Je suis ravie de vous rencontrer, dis-je. Très bien, je voulais juste me présenter.

Dylan me sourit encore, d'un sourire contagieux quasi irrésistible. Peut-être me suis-je trompée ? Peut-être n'est-il pas le genre d'homme que j'ai cru ?

— N'hésitez pas à passer nous voir, dit-il.

Je reste au niveau du muret et les observe jusqu'à ce que lui et Meredith rentrent chez eux, entièrement avalés par la sombre embrasure de la porte.

Peu après midi, je n'y tiens plus, il faut que je sorte de la maison, même si je n'ai aucune destination particulière en tête. Je m'ennuie, j'ai besoin de bouger et je n'arrête pas de repasser la scène entre Dylan et Meredith dans ma tête. C'est exactement ce genre de relation que dénonce mon père lorsqu'il s'insurge contre les mariages arrangés. Selon lui, forcer de jeunes filles à épouser des garçons qu'elles n'ont jamais rencontrés et considérés d'une classe plus élevée, même si personne ne le dit à voix haute, instaure une relation de pouvoir déséquilibrée, avec pour résultat courant la violence. Et maintenant, j'en ai la preuve sous les yeux. J'ai envie d'aider Meredith, mais je ne vois pas trop comment. Le temps que le plan de mon père se réalise, il sera peut-être déjà trop tard pour elle.

Sans réfléchir à la direction que j'emprunte, je me retrouve dans l'espace vert qui sépare la ville des bois alentour. Plus de douze hectares d'herbe et de collines semées d'arbres, sans oublier un grand étang. Il y a une piste cyclable et un chemin plus large pour les promeneurs, mais aujourd'hui, un lundi après-midi, seuls quelques autres passants sont visibles au loin.

Je délaisse le chemin pour couper droit dans les hautes herbes et me diriger vers l'étang. Je venais nourrir les canards quand j'étais enfant. Un pont de bois se dresse au-dessus de la rivière et je m'assieds au milieu, les jambes pendant au-dessus de l'eau, les bras croisés sur la dernière traverse. Je pose le menton sur mes mains et je regarde des canards s'ébrouer dans l'eau. Je regrette de ne pas avoir apporté de pain à leur jeter.

Lorsque j'entends des pas sur le pont, je ne tourne pas les yeux. Hop ! Une paire de jambes prend place à côté des miennes et une voix aussi familière que celle qui sort de ma bouche rompt le silence.

— Dis-moi tout, me demande Callie avec un coup de coude.

Je devrais sans doute être surprise de la voir ici, mais toute ma vie, elle a eu un temps d'avance sur moi. Sur la plupart des autres en fait. Elle dit sans cesse qu'elle a des yeux partout et il est toujours conseillé de prendre Callie au mot. En tout cas, je suis trop soulagée de lavoir pour me soucier de la façon dont elle s'y est prise pour me trouver.

— Callie, soupiré-je. Je suis allée au marché hier, mais il n'y avait pas de messages. Je suis contente que tu sois là.

— Moi aussi, répond-elle, me scrutant du regard. Tu vas bien ?

— Oui, mais nous ne vivons pas chez le président Lattimer. Tu le savais ?

Elle hoche la tête.

— Je l'ai découvert hier. D'après ce que j'ai entendu, ce serait l'idée de Bishop. Il ne souhaitait pas vivre avec ses parents. (Elle hausse les épaules.) Logique, je suppose. Mais ça va compliquer nos affaires, c'est certain. (Elle plante ses yeux dans les miens, très sérieuse.) Tu vas devoir te débrouiller pour découvrir ce qu'il nous faut. Je suis sûre que tu iras beaucoup dans cette maison. Ça prendra un petit peu plus de temps, voilà tout.

— D'accord.

Déjà que je n'aimais pas m'imaginer fouiner dans le bureau du président en tant que membre de la maisonnée, même si je n'aurais pas eu trop de difficulté à trouver une excuse valable si on m'avait surprise la main dans le sac... Mais maintenant, c'est encore pire !

L'un des canards au-dessous de nous plonge pour attraper sa proie et nous éclabousse les pieds. Les gouttes fraîches qui coulent sur ma peau me chatouillent.

— Bon, dit Callie à voix basse. C'était dur ? Il t'a fait mal ?

Je lui jette un regard en coin. Elle fixe l'eau, la mâchoire serrée.

— Non. On n'a pas... tu vois.

Elle retourne la tête vers moi.

— Pourquoi ?

— En fait, je ne sais pas. Il a dû se douter que j'avais peur, que je ne voulais pas. (Je balance les pieds d'avant en arrière.) Peut-être qu'il n'en avait pas envie non plus.

— Tu parles... Bon, ce type sait se maîtriser, je veux bien le lui reconnaître. Je ne l'aurais pas cru capable de résister à... tout ça, dit-elle en agitant la main de mon côté.

— Arrête, dis-je.

Pourtant, je ne peux pas m'empêcher de rire un petit peu. Ça fait du bien, même si ce n'est pas vraiment drôle.

— Et il est rusé, ajoute Callie. En ne te forçant pas, il donne l'impression d'être beaucoup plus sympa qu'en réalité. Et le reste, comment ça va ? Tu l'amènes à te faire confiance ?

— Ça ne fait que deux jours !

— Je sais, Ivy. Mais on n'a pas le luxe de pouvoir attendre indéfiniment. Trois mois, c'est tout ce qu'on a. Le compte à rebours est déjà lancé.

Trois mois. Je ne sais si c'est trop long ou pas assez. Mais c'est le temps dont je dispose pour réaliser les étapes du plan de mon père, dont la dernière consiste à tuer Bishop. Ensuite, c'est le président qui mourra, et d'après Callie, ce plan-là est déjà enclenché, et ne peut être ni ralenti ni arrêté. Mais Bishop doit mourir le premier. Je ne connais pas tous les détails. Mon père estime moins risqué que je ne connaisse que des bribes, au cas où je serais prise. Mais ce que je sais, c'est que si je me loupe, nos plans tombent à l'eau.

— Donc, est-ce que tu suis nos instructions ? L'amènes-tu à te faire confiance ? répète Callie.

— Je crois, finis-je par répondre. Je veux dire, on se parle. (Je repense à la conversation d'hier soir.) J'ai lâché un commentaire négatif sur son père, en revanche. Je n'aurais sans doute pas dû.

— C'est pas possible, Ivy ! râle Callie. Tu es censée jouer la gentille fille ! Combien de fois on te l'a dit ?

— Je ne crois pas qu'il était en colère. Il n'a pas semblé affecté par ma remarque.

Callie lève les yeux au ciel.

— Ben voyons, évidemment ! Ça lui est complètement égal que sa femme fraîchement épousée critique l'homme qu'il souhaite devenir plus tard !

Je hausse à mon tour le ton :

— Tu te trompes. Enfin, peut-être qu'il joue la comédie. Mais on dirait qu'il a juste envie de me connaître.

— Bien sûr qu'il joue la comédie ! martèle Callie comme si j'étais une parfaite abrutie. Tout ce qui compte pour lui, c'est que son père reste au pouvoir et que tu lui donnes tout un tas de fistons pour perpétuer la lignée. Ce n'est pas toi qui l'intéresses.

Je me déplace un peu pour m'éloigner d'elle et je fixe le regard au loin, de l'autre côté de l'étang. Je sais que ce qu'elle dit est vrai, mais ce n'est pas mon ressenti, en tout cas pas tout à fait. Pas quand je me rappelle la façon dont Bishop m'a demandé de parler de moi : il semblait vraiment vouloir connaître les réponses.

— Tu te souviens de ce qu'on avait dit ? Qu'il essaierait de t'embrouiller ? De transformer le noir en blanc et le haut en bas ? Qu'il essaierait de te faire croire que tu as plus d'importance à ses yeux qu'aux nôtres ?

Je hoche la tête. Elle a raison, bien sûr. La vérité, je la connais : je sais que ma famille ne tenterait pas de me faire croire n'importe quoi. Tout ce qu'on me demande, c'est pour le bien de tous. Je dois être assez forte pour me souvenir de leurs leçons. Et, plus que tout, je veux qu'ils soient fiers de moi.

— Ne te laisse pas embobiner, me met en garde Callie d'une voix qui s'est radoucie. N'oublie pas de quoi ils sont capables. (Une pause.) Tu te rappelles ce qu'ils ont fait à maman ?

Je ferme les yeux.

— Oui.

Une colère familière se répand dans mes veines. Je n'ai aucun souvenir de ma mère, seulement quelques récits transmis par Callie : ses chansons pour nous endormir le soir, ses cheveux qui sentaient toujours la lavande... Des histoires que j'ai tant repassées dans ma tête qu'elles sont usées jusqu'à la corde. Mais malgré tout ce que j'ignore de ma mère, la certitude que j'ai, c'est que ma vie aurait été différente si elle avait vécu. Un père au sourire plus facile, plus paternel que didactique. Une sœur moins amère et plus joyeuse. Nous tous entiers, et non dépourvus d'une pièce vitale pour toujours. Quand Lattimer a tué ma mère, il a fait plus que prendre sa vie. Il nous a aussi volé la vie que nous aurions dû connaître.

— Reste concentrée sur notre objectif, Ivy. Ne te laisse pas emporter par ton caractère ou ta manie de la repartie. Tu dois manipuler, pas provoquer. C'est comme ça que tu l'auras.

Elle s'approche de moi et pose la main sur mon dos.

— Tu te souviens du chien ? demande-t-elle. (Je ne prends pas la peine d'acquiescer, car je sais qu'elle va de toute façon me répéter l'histoire.) On allait au marché en passant à côté de ce ridicule chien galeux toujours attaché à la barrière. Et tous les jours, il se jetait sur nous, il aboyait et devenait enragé. Je t'avais dit des milliers de fois de ne pas y faire attention, de continuer à marcher. Je t'avais assuré que je trouverais un moyen de lui régler son compte.

» Mais qu'on doive toujours avoir peur quand on passait dans cette rue t'énervait tellement... (Callie pose maintenant la main sur mon bras.) Et voilà, un jour tu en as eu assez, tu y es allée au pas de charge et tu lui as lancé ton sac à la tête. (Sa voix est amusée, mais ses yeux restent graves.) Et pour quel

résultat ? (Elle fait pivoter mon avant-bras pour révéler les cicatrices brillantes, presque argentées, qu'elle effleure du doigt. Des traces de morsures.) Tout ça parce que tu n'arrivais pas à attendre. (Elle lâche mon bras.) Qui a gagné, ce jour-là, Ivy ? Toi ou le chien ?

Je lui lance un regard noir. À cet instant, je la déteste un tout petit peu.

— Le chien.

— Mais au bout du compte, qui a gagné ? demande-t-elle doucement.

Son regard, qui reflète un triomphe méchant, me met mal à l'aise. Je finis par chuchoter :

— C'est toi.

Je me souviens du matin, un peu après l'incident, où nous sommes allées au marché. Le chien était mort, sa chaîne enroulée autour du cou, sa langue noire pendant de sa bouche entrouverte.

— Ne le provoque pas, Ivy, me rappelle-t-elle avant de se redresser. Ne gâche pas tout juste pour défendre des idées. (Elle époussette son short des deux mains.) Nous ne sommes pas là pour gagner une ou deux batailles. Nous sommes là pour gagner la guerre.

Chapitre 5

Bishop rentre à 17 heures précises, comme prévu. Je n'ai pas pris la peine de préparer à manger, car je n'étais pas sûre qu'il tiendrait parole. Il me trouve en train de paresser sur l'un des sofas de rotin de la terrasse, mes jambes nues par-dessus l'accoudoir, les pieds qui pendent.

— Bonsoir, dit-il. Tu as passé une bonne journée ?

Il porte un petit sac de courses sur un bras. Au sommet se trouve une barquette de fraises. Je réponds :

— Je me suis ennuyée. (Une pause entre nous, trop longue.) Et toi ?

Bishop hausse les épaules, pose le sac sur la table de la cuisine derrière lui, puis vient me rejoindre sur la terrasse.

— Bien. Rien de spécial. (Il prend place sur le sofa en face de moi.) Tu es trop intelligente pour rester ici à regarder les murs toute la journée, Ivy.

— D'où tiens-tu que je suis intelligente ?

Il se contente de me regarder d'un air entendu. Dans de tels moments, il est facile de voir qu'il est né pour être leader. Il a le genre de visage qui intimide par sa simple existence, tellement harmonieux qu'il en est presque effrayant. Il a la mâchoire bien dessinée, le menton à peine barré d'un trait là où celui de son père est si marqué, des pommettes hautes, des yeux vert clair sous des sourcils droits et sombres. Il ne donne pas l'impression de prendre en compte sa propre beauté. Impossible qu'il ne soit pas au courant, on le lui a forcément répété avec les années. Ou alors, on s'est arrêté pour le regarder. Non, il semble ne pas se préoccuper de l'image que lui renvoie le miroir.

— Bon, bon... O.K., finis-je par répondre, m'agitant dans le sofa. Je suis d'accord, j'ai besoin de faire quelque chose.

En général, une femme mariée ne travaille pas. Ce n'est pas interdit à proprement parler, mais c'est loin d'être encouragé. Avec un peu de chance, les bébés arrivent tout de suite et elle se retrouve occupée. Lorsqu'une femme ne parvient pas à avoir d'enfant, elle trouve un travail d'institutrice, suit une formation d'infirmière ou tient un petit étal au marché. Mais la reproduction, c'est ce qui maintient la famille heureuse et en bonne santé, c'est ce qu'on attend vraiment de nous. Mon père nous racontait toujours la façon dont se passaient les choses avant-guerre, qu'il tenait de son propre père. Des femmes juges et médecins, des femmes qui se présentaient même aux élections présidentielles. Bien sûr, ce n'était pas le cas de toutes. Il y en avait encore qui restaient au foyer pour élever leurs enfants. Mais il s'agissait de leur décision, et non d'une voie imposée. À l'époque, les femmes étaient autonomes, elles choisissaient leur conjoint, leur métier, elles étaient libres d'opter pour un chemin ou un autre. Un rêve très lointain pour moi.

— Tu pourrais travailler à l'hôpital, suggère Bishop. Ou alors à l'une des écoles. Ils ont toujours besoin d'instituteurs.

Je le regarde, surprise. Il n'a pas du tout l'air perturbé par l'éventualité que je travaille, que je veuille me forger une identité autre que « épouse de Bishop Lattimer ». Est-il aussi doué en manipulation que Callie souhaiterait que je devienne ?

« *Étape 2 : trouve un moyen de t'introduire au tribunal. Sois subtile, attends le bon moment, ne t'impose pas. Mais n'attends pas trop, non plus.* » Sans même le savoir, Bishop m'a donné l'ouverture dont j'ai besoin.

— Peut-être au palais de justice ? J'aime l'idée de travailler avec les juges. (Je hausse les épaules, histoire de paraître indifférente.) Ça pourrait être intéressant.

— Très bien, fait Bishop. Je vais en parler à mon père, voir ce qu'il y aurait de disponible. Il peut t'arranger ça, j'en suis sûr.

Je déteste l'idée de devenir l'obligée du président, mais je dois accéder au tribunal. Je décoche à Bishop un sourire rapide et contraint.

— Merci.

Nous restons assis en silence un moment, dans le léger bruissement des feuilles du grand chêne du jardin. Serons-nous capables d'avoir une conversation normale un jour ? Ou, au moins, ce silence entre nous sera-t-il moins tendu ?

Bishop se lève.

— Allez, sortons d'ici.

Je me redresse.

— Où allons-nous ?

— Tu vas voir.

Lorsque je comprends vers où il se dirige, j'hésite, je ralentis le pas au point de presque faire du sur place. Bishop s'arrête, la main sur le portail de la maison de ses parents. La lumière du soir se reflète dans ses yeux, et, pour la première fois, je remarque que ses iris sont bordés d'un vert plus foncé qu'à l'intérieur, émeraude plutôt que citron vert.

— Que fait-on ici ?

Je mets les mains dans les poches arrière de mon jean. J'essaie d'afficher un air dégagé, comme si mon cœur ne cherchait pas à s'échapper de ma poitrine, mais je crois que c'est peine perdue. Je poursuis :

— Ils ne vont sans doute pas apprécier qu'on débarque sans prévenir.

— Ils ne sont même pas là, répond Bishop. Mais ils n'y verraient pas d'inconvénient.

Il pousse le portail, qui s'ouvre sans grincer, et je n'ai d'autre choix que de le suivre.

Bishop tape un code à la porte et nous fait entrer. Le vestibule de la maison est frais et silencieux, nos pas sont étouffés par une moquette épaisse qui couvre presque toute la pièce. Au centre se trouve une table ronde ouvragée, et dessus, un vase qui contient un énorme bouquet. L'odeur est étouffante, comme si les fleurs étaient sur le point de pourrir. Des grains de poussière flottent dans l'air immobile, éclairé par le soleil du soir qui pénètre par la fenêtre au-dessus de la porte d'entrée. Je murmure :

— Qu'est-ce qu'on fait ?

Bishop me lance un sourire fugace.

— On a le droit de parler, dit-il à haute voix. Crois-moi, je n'ai pas passé mon enfance à chuchoter.

Je regarde le grand escalier majestueux, déjà plongé dans la pénombre. De part et d'autre, des couloirs mènent à l'arrière de la maison. Tout est feutré et parfait : j'ai du mal à imaginer un enfant courir à grand bruit dans ces couloirs, les mains couvertes de boue. La maison des Lattimer dégage une atmosphère de solitude et ce n'est pas parce qu'il n'y a personne d'autre que nous. Elle est vide en son cœur. Grandir là en étant fils unique, ça n'a pas dû être facile.

— Par ici, me lance Bishop, un doigt tendu vers le côté droit de l'escalier.

Il me guide dans le couloir et, au passage, sur la gauche, j'aperçois une porte ouverte : un grand bureau en bois, quelques chaises, le sceau du président encadré au mur. Au bout du corridor, Bishop ouvre une épaisse porte de noyer et allume d'un geste négligent. C'est une bibliothèque. Trois murs sont couverts de livres, du sol au plafond. Il y a une petite échelle appuyée contre le quatrième pour pouvoir atteindre les étagères les plus hautes. Une lumière douce émane des lampes posées sur les deux petites tables accrochées à de grands fauteuils capitonnés. Je voudrais ne pas être impressionnée, ne pas être fascinée, mais je ne peux pas m'en empêcher. Nous avons une bibliothèque publique en ville, mais il y a

tant d'usagers pour si peu de livres que mettre la main sur un ouvrage intéressant peut prendre des mois. Souvent, quand j'ai l'occasion d'emprunter un roman, je le lis dix ou douze fois avant de le rapporter. J'ai trop envie de rester perdue dans la magie de l'histoire d'un autre.

— Pourquoi tous ces livres ne sont-ils pas à la bibliothèque ?

Je suis partagée entre la colère que le président garde tous ces ouvrages pour lui et la satisfaction égoïste d'y avoir accès.

Bishop effleure le dos des livres les plus proches de lui.

— Il en a donné beaucoup à la bibliothèque, mais il aime avoir sa propre collection. (Il se tourne vers moi.) En tout cas, tu peux emprunter tout ce que tu veux, aussi longtemps que tu veux. Et tu n'as pas besoin d'être accompagnée. Je te donnerai le code de la porte d'entrée. Ta présence ne dérangera pas mon père.

J'ai du mal à me figurer venir ici toute seule, emprunter ce couloir et passer du temps dans cette pièce sachant que le président Lattimer sera quelque part dans la maison, avec moi. Mais ce sera utile de posséder le code. Je ne suis pas surprise que Bishop me propose de l'avoir. De nos jours, personne ne s'inquiète beaucoup de la sécurité du président. La plupart des habitants de Westfall sont trop heureux d'avoir de quoi manger sur la table, des médicaments à l'hôpital et la paix au-dehors. Personne n'est pressé de renverser le statu quo et ce serait complètement chambouler les habitudes d'attenter à la vie du président. Dans tous les cas, j'ai la chair de poule à l'idée de me retrouver seule dans cette grande demeure avec le président Lattimer.

— Tu n'as pas à avoir peur de lui, m'affirme Bishop, qui fait un pas vers moi. Ce n'est pas un monstre.

Je suis sur le point de répondre : « Peut-être pas, mais il a fait des choses monstrueuses. » Mais je me souviens de Callie, qui m'a avertie de ne pas le provoquer. Je m'oblige à ne pas prononcer ces mots, qui restent coincés, à me brûler la gorge. Je me détourne, feignant d'être absorbée par les ouvrages devant moi.

— Tu m'as dit que tu aimais lire, continue Bishop. (Tout à coup, il est juste derrière moi : je ne l'ai pas entendu bouger.) J'ai pensé que cet endroit pourrait te rendre heureuse.

Je respire un grand coup et je me retourne pour lui faire face. Dans mon dos, je m'accroche à une étagère. Bishop est tout près, assez près pour qu'on se touche, même s'il garde les bras le long du corps. Ses yeux m'étudient avec soin.

— Merci... réussis-je à dire.

Mes doigts se resserrent sur l'étagère. Je tente de me souvenir des paroles de Callie — « *Tu dois manipuler, pas provoquer* » —, mais j'ai beaucoup de mal à les mettre en pratique. J'ai toujours été directe, même quand il est conseillé de prendre des chemins détournés. Je lui demande de but en blanc :

— Pourquoi es-tu gentil avec moi ?

En fait, gentil n'est pas vraiment le mot que j'ai envie d'utiliser. Il n'est pas « gentil » comme les hommes dans les romans à l'eau de rose. Il ne m'adresse ni mots poétiques ni regards doux et admiratifs, emplis de vénération. Il n'y a rien de doux chez Bishop. Pourtant, entre les livres, les fraises dans le sac, la proposition de travailler, le fait qu'il ne m'ait forcée à rien... Il y a dans toutes ses actions une prévenance que je ne comprends pas.

Il secoue un peu la tête, fronce les sourcils.

— Et pourquoi serais-je méchant ?

Je repense à nos nouveaux voisins, Dylan et Meredith. Le bras serré trop fort, la menace qui plane dans la voix... Déjà, je ne parviens pas à imaginer Bishop me traiter ainsi. Ce qui ne veut pas dire qu'il n'en est pas capable. Ce qui ne veut pas dire qu'il ne le fera pas. Je hausse les épaules, baisse les yeux, tente de trouver une façon de répondre sans paraître en colère.

— C'est que... très souvent... avec ces mariages arrangés, ça ne se passe pas ainsi.

Il ne me répond pas, me regarde comme s'il attendait que j'aille au bout de ma pensée. Il avance vers moi et je recule contre les rayonnages, mais il se contente de poser un bras au-dessus de ma tête et de se pencher vers moi, pour m'accorder toute son attention. Il a déjà chamboulé mes repères. Je ne me souviens pas de la dernière fois que quelqu'un m'a vraiment écoutée. En général, c'est moi qui écoute. Je me lance :

— Quand un garçon pense qu'on lui a donné quelque chose, même s'il s'agit d'un être humain, il le considère vite comme sa propriété. Et quand une chose t'appartient, tu penses que tu as le droit de la traiter comme tu veux.

— Mais ne pourrait-on pas dire ça de tous les mariages ? demande Bishop. Est-ce que ça ne dépend pas plus des personnes qui sont impliquées que de la façon dont le mariage s'est déroulé ?

Il n'est pas en train d'aboyer ses opinions, ne semble pas énervé par les miennes. Il fronce les sourcils, comme s'il était vraiment intéressé par cette conversation, s'efforçait de comprendre mon point de vue.

— Sans doute. Mais ici, pour nous... (Je m'interromps. Parler de nous comme couple marié me met mal à l'aise, car je n'ai pas l'impression d'être sa femme. Notre union me paraît irréelle.) Ou pour tous ces autres couples, tout le monde est au courant que la femme a moins de valeur en raison de ses origines. Elle est associée à un conjoint de statut social supérieur. (Je ne peux contenir l'amertume dans ma voix.) Et dans ce cas-là, il y a toujours quelqu'un pour la regarder de haut.

Bishop m'observe pendant un si long moment, avec une telle intensité, que je finis par rougir. Je voudrais poser les mains sur mes joues pour calmer le feu qui s'en est emparé, mais mes doigts refusent de se détacher de l'étagère derrière moi.

— Je ne peux pas parler au nom de tout le monde, bien entendu, finit-il par déclarer. Mais je ne vois pas les choses de cette façon. (Il marque une pause.) Je ne te vois pas, toi, de cette façon.

J'essaie d'insuffler à mon corps l'esprit de Callie, de devenir l'instrument de ses paroles. C'est maintenant que je devrais lui sourire et battre des cils. Je devrais le remercier de sa délicatesse, affirmer que j'ai de la chance. Mais quand j'ouvre la bouche, c'est pour demander :

— Alors tu es d'accord avec les mariages arrangés ?

— Ce n'est pas ce que j'ai dit. (Il se balance d'un pied sur l'autre et s'appuie contre les étagères, adoptant la même posture que moi. La chaleur qui émane de son corps réchauffe la partie de moi la plus proche, à quelques centimètres.) Mais au cours de l'histoire, des méthodes bien pires ont été employées pour tenter de maintenir la paix.

Je ris, d'un rire bref et aigu.

— C'est bien un point de vue masculin !

Encore une fois il pose les yeux sur moi, mais je garde les miens braqués devant moi, je fixe un point au hasard dans la pièce.

— Il n'y a pas qu'à toi que c'est arrivé, Ivy, m'assure-t-il d'une voix douce. À moi non plus, personne ne m'a demandé si j'avais envie de me marier.

— Je sais, dis-je, sur la défensive.

Mais il a raison, je ne pense pas autant aux garçons qu'aux filles. Pas même aux garçons qui viennent de mon côté de la ville, et qui épousent des filles d'ici. Parce que même dans ce cas, ce sont elles qui subissent le pire. Leur nouveau mari est déjà plein de rancœur de devoir épouser une fille que tout le monde pense meilleure que lui, et qui trouver de mieux pour évacuer ce sentiment d'infériorité que leur nouvelle femme ? Et c'est vrai, je ne pensais sûrement pas à Bishop. J'imaginais qu'il avait hérité de l'arrogance de son père, que pour lui le mariage ne ferait aucune différence, qu'il estimerait avoir le droit de tout prendre sans rien mériter, comme le reste. Je poursuis :

— Mais ça ne te dérange pas, que toutes les décisions soient prises à notre place ?

Bishop hausse les épaules, et j'ai envie de hurler. Je ne comprends pas qu'il puisse se montrer

aussi impassible en toutes circonstances, comme si rien ne l'affectait jamais.

— Se mettre en colère contre quelque chose qu'on ne peut pas changer, c'est inutile.

— Je pense qu'il n'y a rien qui ne puisse pas être changé, si on le désire suffisamment.

Doucement, tiens ta langue, me souffle une voix dans ma tête.

— En théorie, c'est peut-être vrai, mais ici et maintenant, nous sommes mariés, dit Bishop. Qu'on le veuille ou non. Il faut qu'on trouve une façon de se débrouiller, Ivy. Nous n'avons pas d'autre solution.

L'autre solution, je la connais : il meurt et c'est mon père qui devient le leader.

— Très bien. J'essaierai.

Même à moi, ma réponse ne semble absolument pas convaincante.

— Très bien, répète Bishop avant de s'écarter des étagères. Maintenant, si on te trouvait quelque chose à lire ?

Je me tourne pour contempler les rangées de livres derrière moi. Je passe les doigts sur leur dos. Pour l'instant je ne cherche même pas un ouvrage en particulier, j'apprécie simplement leur odeur et le fait de les voir.

— Que penses-tu de celui-là ? propose Bishop. (Il tient un petit volume relié de cuir noir, dont le titre est écrit trop petit pour que j'arrive à le distinguer.) *Roméo et Juliette*. (Il agite le livre vers moi.) Des familles rivales. Un couple d'adolescents amoureux, nés sous des étoiles contraires...

Il affiche une expression neutre, mais une lueur rieuse danse dans ses yeux.

— Très drôle.

— Moque-toi de moi si tu veux, mais l'histoire a l'air intéressante, je trouve.

Je me retourne vers les rayonnages avant qu'il puisse apercevoir mon sourire.

Fidèle à sa parole, Bishop a demandé à son père si je pouvais obtenir un poste au tribunal. Le président a commencé par sourciller, j'imagine, mais Bishop doit être persuasif, car je commence demain. Dans la chambre, j'essaie de trouver quelle tenue porter pour mon premier jour de travail, quand Bishop m'appelle.

— Quoi ? (J'entre dans le séjour et je le découvre avec un amas de linge sale à ses pieds.) Qu'est-ce que tu fais ?

— La lessive ne va pas se faire toute seule, je suppose. Plus on attend, plus il y en aura, non ?

— Oui, en général, c'est comme ça que ça marche. Mais aujourd'hui, je n'ai pas trop le temps. Ce week-end, plutôt ?

— Non, je vais la faire, propose Bishop. (Je suis surprise, car le plus souvent, cette corvée revient à l'épouse.) Mais tu veux bien me montrer comment on s'y prend ? (Il pose la main sur sa nuque, gêné.) Je ne l'ai jamais fait.

— Vraiment ? dis-je, interloquée. Jamais ?

La plupart des garçons de mon côté de la ville savent faire la lessive, même s'ils s'en chargent rarement.

— Non. Quand je vivais chez mes parents, on avait des domestiques, alors je n'ai jamais appris.

Ah, mais bien sûr. Le fils du président, pourri gâté, n'a sans doute jamais eu à se soucier d'un tas de tâches que nous accomplissons au quotidien. J'ai envie de lui en vouloir, mais au moins, il est prêt à faire un effort. Et je me souviens de ce que m'a recommandé Callie au parc : jouer les gentilles, ne pas laisser les paroles s'échapper avant de réfléchir. J'ai déjà trop agi sans tenir compte de ses conseils, alors je parviens à ne pas formuler mes pensées à voix haute. Je jette un coup d'œil au tas de vêtements.

— Prends le linge, on se retrouve dehors.

Dans le jardin de derrière se trouve un baquet en métal, semblable à celui que nous utilisions chez moi. Je prends le tuyau sur le côté de la maison et commence à le remplir d'eau. Bishop a laissé les

vêtements sur la terrasse de ciment et a apporté un sachet de paillettes de savon.

— Bon, dis-je. Tu en saupoudres l'eau pendant qu'elle coule encore, sinon elles vont rester à la surface sans se dissoudre.

Bishop hoche la tête et verse la moitié du sachet dans l'eau.

— Pas autant, voyons ! Je t'avais dit de saupoudrer ! Saupoudrer !

— Pardon, marmonne Bishop. Qu'est-ce que je fais, j'en enlève ?

— Tu peux toujours essayer.

Des deux mains, il récupère des paillettes à moitié dissoutes et les jette sur la pelouse.

— Ça ne se passe pas bien, cette histoire. Je ne suis pas fait pour une vie de blanchisseur.

— Bof, ne t'en fais pas. Ce sera sans doute ta seule fois.

— Pourquoi ? demande Bishop, perplexe.

— Parce que je suis la femme, dis-je lentement, et que tu es l'homme. C'est comme ça qu'on procède, ici.

— Alors là, je m'en fiche. Après tout, maintenant, tu as un travail, non ? Il me semble normal qu'on partage les tâches ménagères.

Je m'assieds sur les talons, tourne et retourne ses paroles dans ma tête. Où est le piège ?

— O.K., finis-je par dire.

— O.K., répète Bishop avec un rapide hochement du menton, avant de se concentrer de nouveau sur la lessive. Maintenant, j'ai juste à ressortir tout ce savon.

À ma grande surprise, j'éclate soudain de rire, et Bishop se tourne vers moi.

— Quoi ?

— Tu as l'air ridicule. (Les manches retroussées, il est couvert d'eau et de paillettes de savon, du bout des doigts jusqu'aux coudes, et il a toujours un agrégat de savon gluant entre les mains. Un autre rire fuse et je me couvre la bouche.) Désolée, parviens-je à articuler.

Il se débarrasse du savon et s'essuie les mains sur son short.

— Mais non, tu peux rire, dit-il en souriant. Et maintenant ?

— Maintenant, tu mets quelques vêtements dans l'eau. Deux ou trois ! précisé-je vite en le voyant prendre toute la pile de linge. Pas tout !

— On en aura pour des heures, les jours où la pile sera plus importante, marmonne-t-il avant de jeter deux chemises et un pantalon dans l'eau mousseuse.

— Ensuite, tu prends la planche, dis-je, un doigt pointé vers la planche à laver en bois et en métal à côté de la cuve. Et tu frottes le tissu, comme ça. (J'attrape l'une des chemises, que je déplace avec énergie sur la planche pour qu'elle soit bien frottée, puis je la sors de l'eau.) Ensuite, tu n'as plus qu'à rincer, essorer et étendre.

— Compris, dit Bishop.

Je rince la chemise lavée et je l'étends sur le fil pendant que Bishop passe au reste des vêtements. Quand je me retourne, il est en train de s'acharner sur un pantalon, qu'il frotte comme s'il cherchait à trouer le tissu.

— Euh... Tu essaies de le laver, pas de lui taper dessus jusqu'à ce qu'il crie grâce.

Bishop relève les yeux. Ses cheveux bruns tombent sur son front et son nez se fronce quand il rit, ce qui le fait paraître plus jeune, insouciant. Pour la première fois, je l'imagine facilement petit garçon. Nous nous regardons un long moment, puis il s'y remet, plus doucement cette fois.

Je prends une profonde inspiration et je fais comme si je ne sentais pas la rougeur qui envahit mes joues.

— C'est mieux, dis-je en retournant vers la maison. Je vais me prélasser dans la véranda pendant que tu termines. Visiblement, l'entraînement ne te fera pas de mal.

Il m'envoie une poignée de mousse, que j'évite avec un cri. Une fois hors de sa portée, je prends

conscience que c'est la première fois que je passe plus de cinq minutes avec lui sans penser au plan ou à me demander comment réagir. C'est exactement ce que mon père et Callie attendent de moi : que je sois naturelle, que je donne l'impression que c'est réel. Je devrais être contente. Pourtant, en repensant au rire de Bishop, à son nez qui se fronce, à moi qui rougis, je ne peux me défaire de l'impression d'avoir fait quelque chose de mal.

Chapitre 6

Comme la mairie, le palais de justice est fait de pierres calcaires et il se situe juste en face. En montant les marches, je ne peux m'empêcher de jeter un regard vers le bâtiment où se déroulent les mariages.

À l'intérieur de la rotonde, ils ont sans aucun doute démonté la scène, routes les chaises sont de nouveau mises de côté jusqu'au mois de novembre. La vie de dizaines d'adolescents a changé en l'espace d'une journée et le témoignage de ce jour est déjà effacé.

L'entrée du tribunal est moins imposante que celle de la rotonde, mais son sol est fait des mêmes pierres, ses murs dégagent la même fraîcheur. Deux gardes en uniforme sont postés à la porte, un pistolet à la ceinture. De nos jours, c'est rare de voir une arme à feu. Il est illégal d'en posséder et même les policiers n'en portent pas au quotidien. Ils se contentent de matraques et de prises d'arts martiaux quand la situation tourne mal, c'est-à-dire rarement. Je m'efforce de ne pas les fixer du regard. Mes ballerines claquent à grand bruit sur le sol et je sens une ampoule se former sur mon talon : je regrette déjà mes sandales.

Un homme en surpoids, affublé de lunettes qui semblent trop petites pour son visage, est assis à l'accueil. Il me regarde approcher, mais ne s'intéresse pas à moi, même une fois que je me trouve devant son bureau.

— Bonjour, dis-je. Je suis là pour retrouver Victoria Jameson.

— Et vous êtes ? fait-il d'une voix traînante.

— Ivy Lattimer.

L'espace d'un court instant, je savoure la surprise sur son visage, sa nervosité lorsqu'il comprend qui je suis, accompagnée d'un sourire soudain. Mais tout aussi vite, je me souviens du petit gâteau qu'une dame m'a donné au marché, à cause de mon nom. Je ne veux pas qu'on m'aime ou qu'on ait peur de moi à cause de qui je suis. De toute façon, Lattimer, ce n'est pas vraiment moi. Ce n'est qu'un accessoire que j'enfile, comme une robe ou une paire de chaussures.

— Madame Lattimer ! s'écrie-t-il en se levant d'un bond. J'ignorais que vous deviez venir aujourd'hui. Si on m'avait prévenu...

Avec un sourire crispé, j'explique :

— J'aimerais savoir où trouver Mme Jameson.

Après s'être agité encore un petit peu, et avoir bien failli s'incliner jusqu'à terre en signe de respect, l'homme me désigne l'escalier et m'indique le troisième étage où je devrai prendre à gauche.

La porte du bureau de Victoria Jameson est ouverte. Des voix fortes s'en échappent. Je m'arrête devant et j'attends que quelqu'un me remarque : je n'ose pas interrompre les deux occupants de la pièce, un homme et une femme. Elle se tient debout derrière le bureau tandis que l'homme est assis sur une chaise en face d'elle.

— Non, dit la femme, elle a été expulsée la dernière fois. Mais ses parents ne cessent de protester contre cette décision. Le président Lattimer souhaite qu'on s'en occupe.

— Très bien, répond son interlocuteur. Donc on leur donne un dernier avertissement ? (Il se penche en avant.) Si ça ne fonctionne pas, nous les accusons de trouble à l'ordre public et...

Il s'arrête net dès qu'il m'aperçoit dans l'embrasure de la porte.

— Vous cherchez quelque chose ? me demande-t-il d'un ton cassant.

— Ivy ? demande la femme. (Je hoche la tête.) Je peux vous appeler Ivy ?

— Bien sûr.

Quel soulagement d'échapper à « madame Lattimer » ! Elle contourne son bureau et me tend la

main.

— Je suis Victoria Jameson, et voici Jack Stewart.

Après avoir échangé des poignées de main, j'examine Victoria de plus près. Elle est noire, doit avoir une bonne trentaine d'années, et ses cheveux crépus sont coupés assez court. Une paire de lunettes trône au sommet de sa tête et elle porte des boucles d'oreilles en or. Elle donne l'impression d'être très pragmatique et directe, mais son sourire est amical.

— Nous pourrons poursuivre cette discussion plus tard, dit Jack à Victoria.

Il m'adresse un signe de tête et ferme la porte en partant.

— Alors, fait Victoria, qui reprend place derrière son bureau et me désigne la chaise libérée par son collègue.

— Vous êtes la femme de Bishop.

— Oui.

— Et vous voulez un travail.

— Oui.

J'attends qu'elle pince les lèvres ou me lance un regard désapprobateur, mais elle sourit.

— Très bonne initiative ! Je n'ai jamais beaucoup aimé l'idée de rester à la maison et de faire des bébés à la chaîne. Surtout à seize ans.

— Moi non plus. (Ma réponse la fait rire.) Et vous, comment se fait-il que vous ayez un poste ici ?

Ce n'est pas très habituel de travailler pour une femme en âge d'avoir des enfants, surtout au tribunal.

— Mon père était l'un des juges, me dit Victoria. J'ai grandi en voulant arpenter ces couloirs.

— Vous avez des enfants ?

C'est peu probable, étant donné la fonction qu'elle occupe.

Une ombre passe sur le visage de Victoria et elle détourne le regard, vers la fenêtre qui donne sur la rue.

— Je n'ai jamais eu d'enfants... me répond-elle doucement.

Il y a quelque chose qui dépasse la tristesse et la déception dans sa voix. La honte, peut-être ? Ce qui me fait soudain douter de ses considérations sur les bébés à la chaîne.

— Très bien, reprend Victoria, le ton de nouveau professionnel. C'est moi qui suis chargée de l'emploi du temps des juges, des plannings des procès, de tout ce qu'il nous faut pour faire fonctionner les deux salles d'audience. Il y a aussi les papiers et le registre des jugements à remplir, tous les dossiers à classer. Ça fait toujours trop de travail pour une seule personne, et c'est là que tu interviens.

Je n'ai toujours pas une idée très précise de ce que je ferai, mais peu importe. Je repense aux gardes postés à l'entrée, à leurs armes, et je sais que je suis au bon endroit. Mon père sera content.

Le vendredi de ma première semaine de travail, je me lève tôt et file sous la douche pendant que Bishop prend son petit-déjeuner. Victoria m'a demandé d'être là avant 9 heures pour préparer une salle d'audience avant un procès, et je ne voudrais pas être en retard. Pendant que je m'habille dans la chambre, j'entends Bishop prendre à son tour une douche, et j'attends avec impatience qu'il ait fini pour retourner dans la salle de bains me brosser les dents.

— Oups, pardon ! dis-je en m'arrêtant net dans l'embrasure de la porte. Je croyais que tu étais sorti.

Bishop me regarde, la moitié du visage couverte de mousse, un rasoir à la main. À part une serviette autour de la taille, il ne porte rien : ses muscles déliés s'offrent à ma vue. Ses cheveux bruns sont ramenés en arrière par l'eau, son torse aussi lisse et doré que le reste de sa personne. Il a une petite

tache de naissance juste sous les côtes. Je ne sais que faire de mes yeux, je ne trouve aucun endroit sans danger où les poser.

— Pas de problème, dit-il. Il y a de la place.

En fait, il n'y en a pas, mais il recule d'un pas et je me glisse à côté de lui, devant le petit miroir. Je mets du dentifrice sur ma brosse dans un tel silence que j'entends la lame qui racle ses joues. La salle de bains sent le savon, la menthe et une odeur masculine si caractéristique que je sens mon cou s'empourprer. Les yeux sur ma brosse, puis sur le lavabo, je me lave les dents. Mais après m'être essuyé la bouche, puis redressée, je surprends le regard de Bishop dans le miroir. Nous nous observons sans rien dire et mon corps tout entier frémit de cette situation. J'essaie d'imaginer comment agirait une épouse à ma place, mais étant donné que j'ai grandi sans mère, je n'ai aucun repère.

Avant d'avoir réfléchi plus avant, je me tourne vers Bishop et plante un baiser rapide sur son épaule nue.

— Merci d'avoir partagé, dis-je, le cœur battant comme s'il voulait quitter ma poitrine et les lèvres brûlantes là où elles ont rencontré sa peau chaude.

Je risque un regard vers Bishop, me préparant à ce qui pourrait suivre. C'est mon mari, et seuls quelques morceaux d'étoffe nous séparent. Ça pourrait être le moment où il en a assez d'attendre. Cette pensée me fait peur et, en même temps, envoie d'étranges vibrations chaudes dans ma poitrine. Mais Bishop se contente de me dévisager et de pousser un petit rire. Un rire pas très sympa. Il essuie le restant de crème à raser d'un coup de serviette.

— Quoi ? (Mes joues rougissent sous l'effet de l'humiliation.) Qu'est-ce qui te fait rire ?

Il sort de la salle de bains devant moi et je le suis vers la chambre. Il descend les mains à sa taille et me jette un coup d'œil par-dessus son épaule.

— Attention, je t'avertis : cette serviette va tomber.

Je bats aussitôt en retraite dans le couloir. Derrière moi, j'entends la serviette toucher terre, puis des froissements de tissu. Quand Bishop ressort de la chambre, il porte un short et ajuste un T-shirt par-dessus son ventre plat. Je lui rappelle :

— Tu ne m'as pas répondu. Qu'est-ce qu'il y avait de si drôle ?

Il s'arrête et passe une main dans ses cheveux encore mouillés.

— Pas de simagrées avec moi, Ivy, dit-il en détachant bien ses mots. Ce n'est pas ce que je veux. Et tu ne devrais pas en vouloir non plus.

Envahie par la frustration, je lance :

— Désolée si tout le monde ne peut pas être aussi parfait que toi. Désolée de ne pas savoir faire le bon geste ou lâcher la bonne réplique, juste au bon moment !

Bishop serre les dents.

— Je ne suis pas parfait.

— Ah oui ? Difficile de le deviner, pour nous autres humbles mortels. Ça ne t'arrive jamais de t'énerver ? D'être gêné ? Ça t'arrive d'éprouver des émotions ?

Il souffle un grand coup, esquisse un pas vers moi. Le couloir est si étroit que je suis coincée entre le mur et son corps qui dégage des ondes de chaleur.

— Si... dit-il d'une voix rauque. Je ressens des émotions. (Ses yeux sont brûlants. Je ne l'ai jamais vu exprimer autant de sentiments et j'ai du mal à respirer à fond tellement mes poumons sont comprimés par la tension.) C'est exactement ce que je veux dire, Ivy. Je veux que toi aussi, tu les ressentes.

J'ouvre la bouche, la referme sans savoir quoi répondre.

— Laisse tomber, lâche Bishop.

Le dernier bruit que j'entends est la porte d'entrée qui claque derrière lui.

Comment s'habiller pour un dîner avec l'ennemi ? Je suis au centre de la chambre et tous les vêtements que je possède forment un pitoyable monticule sur le lit. La seule vraie robe que j'ai, c'est celle que je portais le jour du mariage, et je compte bien ne jamais la remettre. Rien qu'au contact de la soie sur ma peau, je frémis d'horreur. Malgré tout, M^me^ Lattimer n'apprécierait sans doute pas que je me présente en short et T-shirt. Tout ce que j'ai envie de faire, c'est de me remettre au lit avec l'un des livres que j'ai empruntés à la bibliothèque du président. Mais un jour ou l'autre, il va bien me falloir affronter les Lattimer. À quoi bon faire comme s'ils n'existaient pas ?

Hier, le président et sa femme nous ont invités à venir dîner ce soir, plus de deux semaines après le mariage. Peut-être ne supportaient-ils pas l'idée que je vienne chez eux avant ? On nous a dit d'être là à 20 heures, et Bishop m'a confirmé qu'ils dînaient toujours tard par rapport au reste de la ville, même quand il était enfant. Ça me paraît très prétentieux, à un point qui me perturbe.

J'opte enfin pour une jupe noire, courte mais flottante, avec des sandales plates noires et un débardeur mauve. Je laisse mes cheveux lâchés et ils me tombent au milieu du dos en une masse de boucles que j'ai depuis longtemps renoncé à discipliner. Il faudra bien que ça convienne. Je n'ai pas l'intention de passer plus de temps à essayer de leur faire bonne impression.

Bishop m'attend au salon. Il est vêtu d'un jean et d'une chemise noire, dernier bouton défait et manches remontées.

— Cette tenue te va bien, me complimente-t-il d'une voix égale quand je sors de la chambre.

— Merci.

Mes yeux sont attirés vers ses avant-bras nus, et malgré moi, je me rappelle à quoi il ressemblait sans chemise, tout en peau lisse et muscles longs. Une légère pulsation agite mon ventre. Je relève les yeux sur son visage et je le trouve en train de m'observer.

— Je suis désolé pour ce matin, dit-il. Je n'aurais pas dû rire.

— Moi aussi, je suis désolée. Je fais des efforts. C'est juste que... je ne sais pas toujours ce que je devrais faire. L'euphémisme de ma vie.

— Il n'y a pas de « devoir », Ivy, m'assure-t-il. Je n'ai pas de manuel d'instructions.

Ah, mais moi, si ! Et le fait qu'il me perce à jour quand je feins l'affection, quand j'essaie d'établir de force une relation, me rend les choses encore plus difficiles. Pourquoi ne peut-il pas être un type de dix-huit ans normalement constitué ? Du genre qui accepterait le baiser d'une fille sans se préoccuper des raisons ? Mais non, Bishop voudrait de l'authenticité, ce qui est bien la qualité que je ne peux lui offrir.

Il fait encore jour quand nous sortons de la maison, bien que le soleil commence à décliner à l'horizon. Nous marchons au même rythme sur le trottoir désert.

— Comment s'est passée ta première semaine au tribunal ? me demande Bishop.

— Bien. Enfin, pour l'instant, je ne fais pas grand-chose de passionnant. Je classe surtout des dossiers. Mais c'est chouette d'avoir un endroit où aller tous les jours, quelque chose à faire.

— Tant mieux, dit-il. Je sais que les journées peuvent être longues si on n'a pas d'objectif.

Est-ce de lui qu'il parle ? Il quitte la maison tous les matins, mais je ne sais pas du tout où il va. La plupart du temps, il revient avec une odeur de soleil, et ce n'est pas à la mairie qu'il doit le trouver. Peut-être s'est-il rendu à la rivière pendant que j'étais au tribunal ? Il ne m'en a pas parlé et je ne lui ai posé aucune question.

Tandis que nous approchons de la maison de ses parents, mon cœur commence à battre deux fois plus vite que nécessaire, la sueur ruisselle le long de mes tempes alors que l'air de la nuit n'est pas particulièrement chaud.

— Tu as besoin de quelque chose à quoi te raccrocher ? s'enquiert Bishop.

Je ne comprends pas trop de quoi il parle avant de regarder plus bas. Sa main bronzée aux longs doigts est tendue vers moi. Je relève les yeux vers son visage : un demi-sourire aux lèvres, il attend ma réaction. Il ne m'oblige à rien, c'est seulement une invitation. Mon premier instinct est de refuser, même si

ce geste me semble moins calculé que le baiser dans la salle de bains, plus naturel en quelque sorte. Mais je n'ai jamais tenu la main d'un garçon auparavant et même si ce n'est pas un contact très intime, j'en ai des papillons dans le ventre. Je sais que je devrais accepter, c'est ce que Callie voudrait.

Je tends la main à Bishop et nos doigts s'enlacent. La pression de sa paume m'apaise, diffuse dans mon bras de la chaleur qui vient s'accumuler dans ma poitrine pour calmer les battements effrénés de mon cœur.

Il me tient la main sur toute la longue allée qui mène à la maison de ses parents et ne la relâche pas avant que nous soyons entrés. Délaissée, elle est comme vide, et je dois résister à l'envie de chercher de nouveau sa main quand son père s'approche.

— Bishop, Ivy ! (Le président Lattimer vient vers nous, les bras grands ouverts, et nous étreint tous les deux avant que je puisse l'éviter.) Nous sommes très contents que vous ayez pu vous joindre à nous. Nous voulions vous recevoir plus tôt, mais tu connais ta mère, dit-il avec un sourire à Bishop. Il faut que tout soit parfait.

On dirait bien que c'est une excuse bidon. Bishop a l'air de penser la même chose, car il m'adresse une moue sceptique par-dessus l'épaule de son père.

Erin Lattimer apparaît derrière son mari, les lèvres figées en un sourire crispé, comme si elle serrait les dents et que quelqu'un lui tirait sur les joues au même moment. Elle porte un tailleur rouge cerise, trop chaud pour la saison, mais pas un seul de ses cheveux ne dépasse. À mon avis, il ne lui arrive jamais de transpirer et le concept doit lui être inconnu. Elle me rappelle une de ces poupées Barbie que les petites filles trouvent de temps en temps, à la plastique qui frise la perfection. Je sais qu'à l'origine Erin vient de mon côté de la ville, que son nom de jeune fille est Bishop et qu'elle était camarade de classe de mon père. Mais face à son élégance guindée, qui contraste tellement avec la simplicité de la plupart des femmes que j'ai pu connaître durant mon enfance, j'ai du mal à le concevoir. Elle s'est construit un nouveau personnage et elle porte ce manteau glacé comme une reine.

Elle prend Bishop dans ses bras, et il lui dépose avec raideur un baiser sur la joue. À moi, elle se contente de faire un signe de tête. Je suis contente qu'elle ne simule pas l'affection. Au moins, c'est plus honnête que le comportement de son mari. L'antipathie, c'est une émotion que je peux respecter.

Le dîner est servi dans la salle à manger officielle, et nous sommes répartis tous les quatre autour d'une table bien trop grande pour nous, même si toutes les rallonges ne sont pas dépliées. Les Lattimer sont assis à chaque bout et Bishop et moi devons prendre place l'un en face de l'autre. C'est comme être abandonnée sur une petite île, encerclée de toutes parts par des eaux hostiles. Bishop me tire mon siège, puis attrape une chaise supplémentaire contre le mur pour s'asseoir à côté de moi.

— Ça fait trop loin, de l'autre côté de la table, explique-t-il à sa mère.

J'essaie de ne pas ressentir une reconnaissance disproportionnée pour ce petit geste de défi, cette solidarité qu'il montre envers moi.

M^me^ Lattimer n'est pas ravie du changement, mais elle ne relève pas. Elle adresse un signe de tête froid à une domestique qui attend à la porte, et la jeune femme se précipite pour déplacer les couverts de Bishop sur la table.

— Après tout, ce sont encore de jeunes mariés... observe le président Lattimer avec un sourire.

Ça m'étonnerait que Bishop dormant sur le canapé tous les soirs figure dans le tableau imaginé par le président...

À coup de conversations anodines et de quelques silences embarrassés, nous arrivons jusqu'à la salade accompagnée de pain chaud au romarin. Je commence à me dire qu'il se peut que je survive à la soirée sans dommage, quand le président se tourne vers moi, un grand sourire aux lèvres.

— Alors, tu te plais au palais de justice ?

— Oui, je travaille avec Victoria Jameson.

Le président hoche la tête.

— Nous connaissons bien Victoria, et son père, bien sûr. Ce petit boulot te tiendra occupée jusqu'à l'arrivée d'enfants.

Mon cœur manque un battement. Je me contente de souffler un simple « oui ».

Le président se met à couper son poulet avec application.

— Tu apprends des choses intéressantes ?

J'avale une gorgée d'eau glacée.

— J'aide surtout à classer les dossiers, fais-je, prudente. À organiser le planning des juges. Mais Victoria dit que la semaine prochaine, on ira peut-être voir les prisonniers.

Erin Lattimer porte la main à sa gorge avant de la laisser retomber sur ses genoux.

— Oh, dit-elle. Je ne pense pas que ce soit une très bonne idée, Ivy. Pas pour toi.

— Et pourquoi ?

La question a franchi mes lèvres de manière plus agressive que je ne l'aurais voulu.

— Tu n'es encore qu'une jeune fille, réplique Erin. Il y a des choses que seuls des adultes devraient voir.

Je garde les yeux rivés sur mon assiette. *Ne dis rien*, m'intimé-je à moi-même. *Ferme-la !* Mais je n'y parviens pas et, à présent, je comprends tout à fait l'appréhension de Callie lorsque deux ans plus tôt Bishop a demandé à m'épouser moi plutôt qu'elle. Si je parviens à mener à bien le plan de mon père, ce sera un miracle !

— Si je suis assez âgée pour être mariée contre ma volonté, alors j'estime être assez âgée pour travailler où je veux, assené-je, mon regard planté dans celui de M^me^ Lattimer.

Le silence qui suit est soudain brisé par la fourchette d'Erin, tombée sur son assiette.

— Comment oses-tu ? s'exclame-t-elle, les yeux écarquillés. Comment oses...

— Erin, fait le président Lattimer d'une voix placide. Ivy a le droit d'avoir ses propres opinions. Surtout ici, à notre table. (Je le regarde, prise de court.) J'encourage la discussion, me dit-il sans aucune trace d'ironie dans la voix.

— Tant que ça ne va pas à l'encontre de ce que vous croyez, n'est-ce pas ? demandé-je. (Je pose ma fourchette afin que personne ne voie ma main trembler.) Dans la rue, on n'est pas autorisés à parler de démocratie, de participation aux décisions prises pour la communauté, que je sache ?

L'expression du président se ferme un bref instant.

— La démocratie, c'est ce que ton grand-père défendait, Ivy. Et il a perdu. S'il a perdu, c'est parce qu'il n'avait pas assez de partisans.

— Non. S'il a perdu, c'est parce que votre père a trouvé des armes le premier.

Tiens ta langue, Ivy ! Je souffle afin de retrouver mon calme. Sur la table, la main de Bishop effleure la mienne. Juste son petit doigt contre les miens. Je lui lance un coup d'œil étonné et il soutient mon regard.

Il m'encourage, ou en tout cas il ne tente pas de m'arrêter. Alors je poursuis :

— Où est le problème à laisser le peuple décider de la forme de gouvernement qu'il désire ? De quoi avez-vous peur ?

Ce sont les paroles de mon père, et à les prononcer à voix haute, je me sens plus proche de lui.

— Les citoyens ont besoin de certitudes, répond le président Lattimer. Ils ont besoin de paix. Nous avons eu assez de guerres et de troubles.

Du tac au tac, je réplique :

— Expulser les condamnés, ça ne trouble rien, peut-être ?

— Les individus expulsés le sont pour avoir commis de terribles crimes. La sanction est à la hauteur de leurs actes, intervient M^me^ Lattimer.

— Sans doute pour certains d'entre eux, concédé-je. Mais il n'y a pas que les meurtriers qui sont mis dehors. Les voleurs et les fauteurs de troubles le sont aussi. Comment les condamner à mort peut-il

apporter la paix ?

La femme du président ouvre la bouche pour répliquer mais je ne lui en laisse pas le temps.

— Et forcer les filles à se marier, ne leur laisser aucun droit de décision sur leur propre vie, c'est aussi un moyen de favoriser la paix ?

— Le bonheur particulier n'est pas notre priorité, Ivy, répond le président. Il ne peut pas l'être. Nous tentons toujours de survivre, d'accroître notre population, et lorsque les hommes ont trop de choix, ils font souvent le mauvais. C'est donc mon devoir de les guider.

Je ne peux retenir un rire amer.

— Ainsi, vous savez ce qui est le mieux pour chacun des habitants de Westfall ?

— Oui, tranche M^me^ Lattimer. Il le sait.

Elle me fusille du regard, les lèvres tellement pincées que de petites rides se dessinent autour de sa bouche.

— Tu me rappelles ta mère, lâche tout à coup le président, me forçant à oublier un instant sa femme. Bien sûr, tu lui ressembles. Elle aussi pouvait être... passionnée.

— Quoi ? (J'entends à peine mon propre chuchotement par-dessus les hurlements dans ma tête.) Vous connaissiez ma mère ?

— Oui, répond-il avec un sourire triste. Je la connaissais bien.

J'ai tellement de questions à lui poser qu'elles forment une boule dans ma gorge et qu'aucune ne parvient à sortir. J'ai envie de lui hurler à la figure, de lui griffer le visage et de demander comment il peut parler d'elle avec tant d'affection dans la voix alors que c'est lui qui l'a fait tuer. Mais une partie plus importante de moi se fiche, pour le moment, de qui il est ou de ce qu'il a fait. S'il parle de ma mère, alors j'ai envie de l'écouter. Ma famille utilise souvent le souvenir de ce qui lui est arrivé pour attiser ma colère, mais personne ne m'a jamais parlé de la vie qu'elle a pu mener. De la personne qu'elle était avant de devenir le symbole de la rage familiale. Toute ma vie, les seules informations que j'ai pu obtenir, ce sont des chuchotements échangés au-dessus de ma tête, comme la patate chaude que personne ne veut garder à la main. Des fragments de phrases que j'attendais comme une drogue : « tragique », « honte », « le cœur brisé », « partie », « ne reviendra jamais ». La voix rauque, je demande :

— Comment la connaissiez-vous ?

Une chaise racle le sol, ce qui me fait sursauter.

— J'en ai assez ! lance Erin Lattimer, qui jette sa serviette sur la table et se relève. Ça ne suffit pas que ce soit elle qu'il épouse ? Mais non, elle débarque chez moi, débite les idioties de son père, et nous, on devrait rester assis sagement à l'écouter ? (Elle pointe le doigt sur moi.) Je refuse...

— Ça suffit, l'interrompt Bishop.

Il n'a pas élevé la voix, mais ses mots n'en sont pas moins un avertissement.

La lèvre inférieure tremblante, Erin dévisage son fils.

— Deux semaines, siffle-t-elle d'un ton rageur. Deux semaines, et ça y est, elle t'a monté contre nous ? C'est tout ce qu'il lui a fallu ?

— Personne n'est monté contre toi, maman.

Le ton de Bishop est fatigué, comme s'il avait eu cette conversation des milliers de fois auparavant. A-t-il passé son enfance à devoir sans cesse prouver à sa mère son amour au lieu de recevoir le sien ? Peut-être lui et moi avons-nous quelque chose en commun, en fin de compte.

— S'il te plaît, Erin... dit le président. Assieds-toi, ce n'est pas la peine de faire une crise.

Mais M^me^ Lattimer ne se laissera pas calmer si facilement.

— Ce n'est pas moi qui ai fait une crise, rétorque-t-elle, les yeux braqués sur moi.

Elle tourne les talons et quitte la pièce, ses chaussures claquant en un staccato qui s'éloigne sur le parquet du couloir.

— Excusez-moi, murmure le président Lattimer.

Il n'a pas l'air spécialement affecté par le comportement de sa femme. Il la suit et nous restons seuls, Bishop et moi. Je regarde le poulet qui commence à refroidir dans mon assiette. Les bougies au milieu de la table éclairent la scène d'une lumière vacillante qui projette des ombres sur mes mains. Le seul bruit qu'on entend est celui de l'horloge qui égrène les secondes dans le couloir de l'entrée. Je parviens à articuler :

— Je suis désolée.

Et je le suis. Désolée de ne pas avoir su me taire. Désolée de ne pas être celle que voudraient ma sœur et mon père.

— Inutile de t'excuser, me rassure Bishop. (Je me tourne vers lui, son visage est à moitié dans l'ombre.) Comme je te l'ai dit plus tôt, je veux que tu sois toi-même. Tu peux dire ce que tu penses, même si ça met les autres mal à l'aise.

Je hoche la tête.

— Chez moi, on a un voisin dont le fils est tombé malade, il y a deux hivers.

Je ne sais pas pourquoi je lui raconte cette histoire, peut-être pour tester sa sincérité. C'est bête et risqué, mais je ne peux arrêter le flot de paroles.

— Et à l'hôpital, ils ont refusé de lui donner un remède.

— Il existe des protocoles très stricts, répond Bishop. On ne distribue pas les médicaments comme ça.

Maintenant, il parle comme son père, qui a toujours réponse à tout. Je retire ma main de la table, où elle était restée contre la sienne.

Bishop imite mon geste.

— Je sais, mais là, le fils du voisin était gravement malade, sur le point de mourir. Son nom est quand même arrivé au bas de la liste d'attente. Alors mon voisin a volé des médicaments qui ont sauvé la vie de son enfant. Et ton père l'a expulsé pour son crime. Il est mort de froid de l'autre côté de la barrière. Il n'a même pas tenu vingt-quatre heures. (Je soutiens le regard de Bishop.) Voilà la justice selon ton père. Le genre de choix qu'il fait.

Bishop continue de me fixer.

— Que veux-tu que je te dise, Ivy ? Que je suis d'accord avec mon père ? Que je ne le suis pas ? Qu'est-ce que tu attends, comme réponse ?

— Je n'attends pas une réponse spécifique. (Pourtant, une part de moi, celle qui a été formée à le tuer, espère qu'il pense comme son père.) Je veux savoir ce que tu penses.

— Je pense que tu peux aimer ta famille sans pour autant croire aveuglément tout ce qu'elle te dit. Sans prendre fait et cause pour elle. (Bishop prononce ces mots d'un ton serein, mais ses yeux brûlants ne quittent pas les miens.) Je pense que parfois, la situation n'est pas aussi simple que nos pères voudraient nous le faire croire.

J'ai une pile de nouveaux livres sur ma table de nuit, mais j'ai beau les prendre l'un après l'autre, aucun n'arrive à apaiser mon cerveau en ébullition. L'heure habituelle où j'éteins ma lampe est passée depuis longtemps, et demain, au moment de me lever pour aller au travail, je me maudirai de ne pas avoir réussi à dormir. Enfin, j'abandonne et je sors du lit. Le couloir et le séjour sont plongés dans l'obscurité et, sur la pointe des pieds, j'entre dans la cuisine pour prendre un verre d'eau, aussi doucement que possible. Je retourne à pas légers vers la chambre quand Bishop bouge sur le canapé.

— Tu n'arrives pas à dormir ? demande-t-il.

— Non. Toi non plus ?

La pièce est sombre, mais un rayon de lune passe par les rideaux légèrement entrouverts. Bishop secoue la tête et la lueur joue sur ses pommettes.

— Je venais juste boire un coup, dis-je.

— J'avais deviné, lâche-t-il avec un sourire. (Il a un bras passé derrière sa tête, le drap emmêlé à ses pieds. Son T-shirt pâle reflète la lumière de la lune.) Tu veux rester me tenir compagnie, le temps de finir ton verre d'eau ?

— D'accord.

Je m'apprête à m'asseoir sur une des chaises en face de lui, mais il replie les jambes pour me faire de la place au bout du canapé.

— Merci.

Je m'y installe, relevant les genoux devant moi.

— C'est étrange, non ? demande Bishop, qui rompt le silence avant que mon esprit ne commence à s'emballer, inquiet de ce que je devrais dire et faire.

— Quoi ?

Il fait un grand geste.

— Ça. Nous. Il y a encore quelques semaines, on était des ados qui vivaient chez nos parents et maintenant, on est... là.

— Je suis d'accord, c'est très étrange.

Pendant un long moment, je le sens qui m'observe, et enfin, je tourne la tête vers lui.

— Tu te souviens quand on est allés chez moi emprunter des livres dans la bibliothèque de mon père ? demande-t-il.

— Oui. Et alors ?

— Tu avais raison, Ivy, dit-il doucement. Ça me dérange. Ces décisions qui nous sont retirées.

J'ai presque peur de respirer. Il se confie à moi, exactement comme le voulaient mon père et Callie.

— Pourquoi n'as-tu rien dit sur le moment ?

Il pousse un soupir.

— Je ne suis pas... Je ne serai jamais le gars qui se met à nu devant tout le monde. C'est pas mon genre. Avant de vraiment connaître quelqu'un, je ne laisse pas paraître grand-chose. Je suis comme ça, c'est tout.

— O.K.

J'attends. Je comprends mieux que personne ce que c'est d'avoir une personnalité difficile à changer.

— Mais ça ne signifie pas que je suis dénué de sentiments, ou que je ne m'intéresse pas à ce qui se passe. J'avale une gorgée d'eau.

— Je n'aurais pas dû dire ça, l'autre matin. C'était injuste de prétendre que tu ne ressens rien.

— Je comprends que tu aies pu le penser, mais c'est faux. (Bishop marque une pause.) Moi aussi, je rêvais d'autre chose. De plus qu'être ton mari.

— C'est-à-dire ?

Il baisse les yeux.

— Rien d'important, maintenant. On a ce qu'on a. Cette vie. L'un et l'autre. Cette maison. (Il fait un geste du pouce.) Ce canapé.

Mon cœur tressaute dans ma poitrine. Est-ce que tout ce discours n'était qu'un prélude à mon devoir conjugal ? Je me donne déjà mentalement des claques, de m'être assise sur ce canapé.

— Détends-toi, Ivy, dit Bishop, un sourire dans la voix. Je ne te demande rien.

Mais un jour, il le fera. À sa connaissance, notre relation est partie pour durer toute la vie, et j'imagine qu'il ne compte pas faire chambre à part pendant les cinquante ans à venir. J'ignore ce que je dirai quand il me le demandera. Mais pour le plan de mon père, je sais que ma réponse doit être oui.

— Bon, vaut mieux que je retourne au lit. Je bosse demain matin.

Je me relève et pose mon verre sur la table basse.

La voix de Bishop m'arrête avant que j'arrive dans le couloir.

— Tu as dit que tu faisais des efforts, tu te souviens ? Je me retourne vers lui, je réponds prudemment par un « oui ».

— Moi aussi, j'en fais, dit-il.

— Je sais.

Je regarde ses yeux briller à la lueur de la lune. Puis je retourne au lit.

Chapitre 7

Je m'efforce de contenir ma nervosité en suivant Victoria au sous-sol du tribunal. Ce n'est pas comme si j'allais me retrouver seule dans une pièce avec l'un des prisonniers ! Je ne veux pas que les paroles d'Erin Lattimer — « *Il y a des choses que seuls des adultes devraient voir*. » — se révèlent prophétiques. Je suis décidée à faire mon travail, et à le faire bien, ne serait-ce que pour lui prouver qu'elle a tort.

— Que vont-ils devenir ? demandé-je à Victoria, accélérant le pas pour me maintenir à sa hauteur.

Même si je suis plus grande qu'elle, j'ai du mal à suivre son rythme : elle marche à toute allure partout où elle va, comme si elle se dépêchait pour attraper quelque chose qui disparaît toujours au tournant.

— Les prisonniers que nous allons voir sont déjà condamnés, explique-t-elle. Nous devons obtenir un petit nombre de renseignements de leur part. Le nom de leur parent le plus proche, ce genre de choses. Nous devrions déjà les avoir, si les premiers papiers ont été remplis correctement à leur arrivée ici. (Au ton de sa voix, je comprends que c'est peu probable.) Mais il nous faut tout vérifier avant...

— Avant de les mettre dehors, complété-je à sa place, percevant son hésitation.

— Oui, dit-elle avec un bref coup d'œil à mon attention avant de regarder à nouveau droit devant elle. Ça doit sans doute être dur à comprendre pour toi, sachant qui est ton père.

Sa voix ne recèle aucune méchanceté, mais je reste sur mes gardes. Je n'ai pas de mal à dire ce que je pense quand mon caractère l'emporte sur ma raison, mais me laisser entraîner sur ce terrain glissant, c'est un danger que même moi, je devrais être capable d'éviter.

— C'est vrai, il n'est pas très favorable aux expulsions, dis-je, choisissant chaque mot avec soin.

Mon père est fermement opposé au système de sanction de Westfall, et ce n'est un secret pour personne. Ma famille l'a toujours dénoncé. Mais mon père est prudent, il évite les critiques trop ouvertes. Il affirme notre point de vue sans trop attirer l'attention sur lui. C'est un homme intelligent, qui n'oublie jamais notre objectif final.

D'un coup d'épaule, Victoria ouvre la porte au bout du couloir.

— Mais a-t-il une meilleure solution ? demande-t-elle, l'air interrogateur.

Elle ne me laisse pas l'occasion de répondre, me donne simplement le choix entre la suivre ou risquer de me prendre la porte en pleine figure.

Nous débouchons dans un couloir moins long, avec une seule porte au bout. Elle possède une petite fenêtre dans sa partie supérieure et un garde se tient devant, les bras croisés, le pistolet à la ceinture.

— Bonjour, David ! lance Victoria. Nous venons pour les entretiens finaux.

— Nous vous attendions, répond David, qui m'accorde à peine un regard. J'ai été averti que vous veniez ce matin, donc j'ai pris les devants et j'ai amené le premier. Mark Laird.

Victoria tend la main vers moi et je fouille parmi la pile de dossiers que j'ai dans les bras afin de trouver celui au nom de Laird pour le lui passer. Je me suis habituée à l'efficacité de Victoria, qui frise parfois l'impolitesse.

— Bien, me dit-elle. Aujourd'hui, tu regardes et tu apprends. Bientôt, tu t'occuperas toi-même de cette tâche.

— Si vous avez besoin de moi, je suis juste à côté, nous informe David.

Victoria hoche la tête et, de sa main libre, tourne la poignée de la porte grise. La pièce est plus que petite, il y a à peine assez d'espace pour trois chaises pliantes à l'intérieur, dont l'une est déjà

occupée. C'est celle qui est vissée au sol.

Je n'aurais pas pu dire exactement à quoi je m'attendais. Peut-être à une créature monstrueuse sortie d'un conte pour enfants. Mais celui qui est assis sur la chaise n'a pas l'air beaucoup plus âgé que moi. Il me paraît même plus jeune que Bishop. Pourtant, quand je regarde le dossier par-dessus l'épaule de Victoria, je constate qu'il a vingt-deux ans.

Il nous sourit et agite sa main libre, car la deuxième est menottée au côté de la chaise.

— Bonjour. Je commençais à penser qu'on m'avait oublié.

Il a les cheveux blonds et des yeux bleus globuleux. Ses joues sont lisses, ses pommettes d'un rose vif. Il me rappelle l'un des poupons avec lesquels je jouais avec ma sœur quand nous étions enfants. Certaines filles pourraient le trouver séduisant, je pense.

Victoria prend place en face de lui et je m'assieds sur la chaise vide à côté d'elle. Les yeux de Mark s'attardent sur mes jambes, qui dépassent de ma jupe lorsque je m'installe, mais quand il les relève vers moi, son expression est soigneusement polie.

— Mark, dit Victoria pour attirer son attention. Vous savez pourquoi vous êtes ici, je suppose.

— Vous devez tout finaliser avant de me mettre dehors.

— Voilà.

Victoria tire une liasse de papiers de son dossier et décapuchonne un stylo. Pendant qu'elle note l'adresse et le nom des parents proches du prisonnier, j'en profite pour observer Mark. Il répond sans difficultés, mais son pied ne cesse de battre le sol et il avale trop vite sa salive, comme s'il avait la bouche sèche et devait déglutir en permanence pour continuer à parler.

— Est-ce que... Est-ce que j'aurai l'occasion de dire au revoir à ma famille ? demande-t-il.

— Absolument, répond Victoria. Nous leur communiquerons un jour et une heure où ils pourront vous rendre visite.

Mark hoche la tête, qui rebondit sur son cou comme un ressort.

— J'aurais voulu pouvoir parler à quelqu'un, un responsable. Si je m'expliquais, je suis sûr...

— Vous avez été jugé, monsieur Laird, le coupe Victoria. Et reconnu coupable. Il n'y a rien à discuter.

— Mais vous ne pouvez pas m'expulser ! gronde-t-il, haussant la voix.

Ses menottes cognent contre la chaise à plusieurs reprises. Je me crispe, mais Victoria ne semble pas perturbée. Elle doit entendre les mêmes suppliques sans en faire cas chaque fois qu'elle entre dans une cellule. Cette pensée me donne la nausée.

— Si vous voulez bien vous calmer, dit-elle, je vais récapituler avec vous la procédure concernant votre libération.

— Ma libération ? (La voix de Mark se brise et se mue en un rire haut perché et hystérique.) Ce n'est pas une libération. C'est une condamnation à mort ! Pourquoi ne pas appeler un chat un chat ?

— Bien, fait Victoria, qui referme le dossier d'un coup sec. Si vous refusez d'être raisonnable, je crois que nous en avons terminé avec vous pour aujourd'hui. Peut-être serez-vous plus coopératif demain.

Elle se dirige vers la porte. Alors que je me lève pour la suivre, Mark se tourne vers moi et s'étire pour se lever autant que possible de sa chaise. Il m'agrippe le poignet et me lance :

— Je vous en prie, aidez-moi. Je vous en prie !

Je me dégage d'un geste brusque, j'ai la chair de poule. Je sais que je devrais réagir à la souffrance dans sa voix, mais il y a quelque chose dans ses yeux, une froideur calculatrice qui me hérisse, en contraste avec son visage puéril.

Victoria me tient la porte et je me précipite hors de la pièce, le souffle court.

— Tout va bien ? demande David.

— Il lui a attrapé le poignet, explique Victoria. Mais il n'y a pas eu de mal, pas vrai ?

J'acquiesce, je croise les bras en appuyant sur mes coudes pour arrêter le tremblement de mes

doigts. David entre dans la pièce où se trouve Mark. Victoria avance dans le couloir sans m'attendre.

— Faisons une petite pause avant d'attaquer l'autre. Je lui lance :

— Il avait raison. (Elle fait volte-face.) Tu jouais sur les mots avec lui. C'est une condamnation à mort.

Victoria me fixe et se passe la langue sur les dents. D'un pas vif, elle revient vers moi.

— Pas du tout, me dit-elle. Il sera en vie quand nous le relâcherons. Et s'il est moitié aussi intelligent qu'il le pense, il trouvera une façon de le rester.

Je secoue la tête.

— Tu sais que ce n'est pas vrai. Il va mourir, là-dehors. Personne ne mérite...

— Tu sais ce qu'il a fait ? me demande Victoria, la voix posée mais tranchante, chaque mot comme une flèche destinée à atteindre le cœur de la cible. Il a violé une petite fille de neuf ans, et lui a gravé son nom sur le ventre, histoire qu'elle en garde le souvenir pour le restant de ses jours.

J'en ai l'estomac retourné et je sens la bile dans ma gorge. Je me détourne vers le mur, me souvenant de l'expression de Laird quand il m'a touché le bras. J'ai envie de récurer ma peau à l'eau chaude, de me débarrasser de lui pour qu'il ne reste aucune trace. Je ne veux pas penser à la petite fille qui ne pourra jamais faire de même.

Victoria s'approche encore.

— Que proposes-tu qu'on fasse de lui, Ivy ? On devrait le laisser en liberté ? Le garder ici à vie, le nourrir même pendant l'hiver, quand on a à peine assez pour nous ? Lui donner des médicaments qui pourraient soigner des enfants innocents ? (Elle me balance le dossier de Laird sur la poitrine et je l'attrape, les doigts engourdis.) Personnellement, je trouve qu'il mérite pire.

Je ne relève pas les yeux, même quand la porte au bout du couloir se referme derrière elle.

Sur le chemin du retour, je suis énervée, et je n'arrive même pas à savoir pourquoi. Ce n'est pas comme si mon père niait les actes horribles commis par de nombreux expulsés. Et Victoria a raison, peut-être Mark méritait-il pire que ce qu'il va subir. Mais j'ai tout de même l'impression qu'on m'a menti, que tous les discours assenés par mon père devaient aboutir à une réponse évidente, pas à des questions supplémentaires. « *Je pense que parfois, la situation n'est pas aussi simple que nos pères voudraient nous le faire croire.* » J'entends les paroles de Bishop résonner dans ma tête et je dois m'empêcher de donner des coups de poing dans le vide, de hurler dans l'air moite qui pèse sur ma nuque. Je marche à grands pas sur le trottoir désert, la gorge serrée, les ongles enfoncés dans les paumes, laissant les bruits lointains du centre-ville derrière moi.

Lorsque j'arrive à la maison, Bishop est dans la cuisine, occupé à préparer des steaks hachés à partir de la viande posée sur le comptoir.

— Bonsoir, me dit-il au moment où je jette mon sac sur le canapé. Comment s'est déroulée ta visite aux prisonniers ?

Je reste dans l'embrasure de la porte, comme lui la deuxième nuit après notre mariage. D'un point de vue général, rien n'a changé depuis lors. Nous n'avons ni dormi dans le même lit, ni partagé de secrets, ni fait grand-chose ensemble, pour tout dire. Et pourtant, d'une certaine façon, tout est altéré depuis ces premières nuits hésitantes. Parce qu'il est la personne auprès de qui je rentre, la personne qui me demande comment s'est passée ma journée, puis écoute mes réponses, Bishop est devenu la constante de ma vie, qui tourne autour de lui. La plupart du temps, nous naviguons à vue, avec autant de précautions que si nous étions des bombes prêtes à exploser à la moindre erreur, mais nous sommes toujours là, sur le chemin l'un de l'autre. Et nous attendons les moments où ces chemins se croiseront.

— C'était horrible, dis-je. Nous avons rencontré celui qui va être expulsé. Un type qui a fait du mal à une petite fille. (Utiliser un euphémisme pour masquer l'horreur.) Mais il m'a quand même suppliée

de le sauver. (Ma voix est une octave plus haute que d'habitude, tendue.) Suppliée.

— Ça ne m'étonne pas.

— C'est tout ce que tu as à dire ? Ça ne t'intéresse pas, le sort de ces condamnés ?

Bishop ouvre le robinet d'un coup d'avant-bras, puis se savonne les mains.

— De ce gars-là ? demande-t-il. Pas vraiment. La vraie question, c'est : pourquoi toi, ça t'intéresse ?

Il coupe l'eau et prend un torchon à la poignée du four. Je pousse un soupir exaspéré.

— Ce n'est pas que ça m'intéresse ! Je veux dire, pas lui en particulier. Mais on ne peut pas mettre les gens dehors chaque fois qu'ils font quelque chose de mal. C'est... barbare.

— Regarde autour de toi, Ivy. Le monde dans lequel on vit est barbare. On essaie simplement de le masquer à coup de... (Il rejette le torchon sur le comptoir.) De hamburgers bien grillés et de jolies maisons bien coquettes. Quelle autre solution ? Est-ce que ce serait mieux de les tuer à la chaise électrique, comme ils le faisaient autrefois ? Ou de les laisser enfermés pour toujours, alors qu'on a à peine de quoi nourrir tout le monde ?

Je lève les yeux au ciel.

— Tu parles comme Victoria.

— Alors Victoria n'a pas tort. (Bishop s'avance vers moi et s'appuie contre le comptoir.) L'hiver dernier, nous avons perdu deux cents habitants, Ivy. Deux cents. Préférerais-tu garder en vie le type que tu as vu aujourd'hui ou l'un de ces deux cents ?

— Tu es injuste, et tu le sais ! Tous les expulsés n'ont pas commis le même genre de crime que ce type. Certains ont juste volé un morceau de pain au marché ou refusé de se marier. Nourrir ces personnes-là, ce n'est pas gâcher des ressources. Nous parvenions bien à les nourrir avant qu'ils commettent un crime, alors nous devrions aussi en être capables après.

— Très bien, admet Bishop. Mais qu'en est-il des meurtriers et des violeurs ? Que devons-nous faire d'eux ? Dire que tu voudrais que ce soit différent, ça ne suffit pas.

Comme d'habitude, son visage ne trahit aucune émotion, ses yeux d'un vert limpide sont toujours aussi pensifs. Je réplique :

— Que veux-tu dire ? Que si on n'a pas la réponse à tout, poser des questions ne sert à rien ?

J'aurais aimé qu'il hausse le ton : au moins, j'aurais eu une excuse pour faire de même et évacuer la frustration qui menace de me submerger. Je ne me soucie plus de le vexer ou de l'énerver. Il a l'air de supporter mon impétuosité avec un flegme que ma famille n'a jamais réussi à trouver.

Du tac au tac, il me répond :

— Non, bien sûr que non. Mais il ne suffit pas de vouloir que les choses changent, Ivy, sans se demander en quoi les changer.

— Facile à dire pour toi, tu es fils du président ! Avais-tu déjà réfléchi à ces questions avant que j'arrive, ou passais-tu ton temps à patauger dans la rivière, en laissant les autres se préoccuper de justice et de la bonne marche à suivre ?

Je perçois un éclair dans ses yeux, si fugace que je me demande si je ne l'ai pas imaginé, car son visage reste impassible.

— Qu'est-ce que tu crois ? Tu n'es pas la seule à te préoccuper de l'avenir. (D'un geste, il balaie le torchon, qui atterrit par terre.) Et moi, au moins, je n'ai pas besoin de mon père pour me dire ce que je dois penser.

Je fais volte-face pour regagner la chambre d'un pas rageur et claquer la porte derrière moi. Une fois sur le lit, je bourre l'oreiller de coups, aussi fort que je peux, puis je le porte à mon visage et j'y hurle ma frustration, le coton sec et amer dans ma bouche.

Chapitre 8

Je me cache dans les toilettes au sous-sol du tribunal jusqu'à ce que ma montre indique 18 heures. En général, je quitte le travail vers 17 heures, mais je sais que David, le garde qui m'avait introduite avec Victoria auprès de Mark Laird, est en poste jusqu'à 18 heures. Je veux savoir où il range son arme à la fin de la journée. « *Étape 3 : trouve où ils entreposent les armes.* » C'est l'une des données à connaître pour mon père s'il veut prendre le pouvoir. Il répète toujours qu'il ne veut faire de mal à personne — à part aux plus en vue, bien sûr —, mais l'accès à la petite réserve d'armes de notre gouvernement sera essentiel à son succès.

Après la dispute de la veille avec Bishop, je suis restée la moitié de la nuit à imaginer des reparties cinglantes qui sont restées à me picoter la langue, et je me suis réveillée bien décidée à progresser vers l'objectif de mon père. Je refuse de laisser les paroles de Bishop me dévier de l'avenir tracé pour moi. Selon Callie, il y a la famille, et il y a tous les autres. Mon père, c'est ma famille. Bishop, c'est tous les autres.

J'entends une porte claquer et des pas lourds passent dans le couloir. Je me relève de ma position accroupie sur le siège des toilettes, avec une grimace à cause des crampes dans mes jambes. Je regarde au bas de la porte ajourée et David prend le tournant au bout du couloir, une zone du sous-sol où je ne suis jamais allée auparavant. Mes ballerines à la main, je m'élance derrière lui sur la pointe des pieds. À ce moment de la journée, le silence ici est surréaliste. Le seul fond sonore est le léger vrombissement des néons au-dessus de ma tête et les pas de David qui s'éloigne.

Arrivée à l'angle, je tourne avec prudence et je vois David taper un code sur un clavier numérique installé dans le mur. Il ouvre ensuite la porte juste à côté et pénètre à l'intérieur, mais laisse entrebâillé derrière lui. J'entends sa voix et celle d'un autre homme dans la pièce.

— Ouf, enfin vendredi, pas vrai ? fait l'inconnu.

Sa voix est bourrue, il a l'air plus âgé.

— Tu l'as dit ! répond David. La semaine prochaine va être longue.

— On en expulse ?

— Mercredi.

L'homme plus âgé fait claquer sa langue, mais sans voir son visage, je ne peux pas dire ce que cache ce bruit. L'approbation ? La critique ? J'entends un frottement de cuir et un cliquetis métallique suivi d'un coup sourd : David qui enlève son holster et le pose. Mon pouls s'accélère, la sueur commence à perler à mon front. Je m'agrippe au dossier que j'ai en main — mon alibi au cas où quelqu'un me surprendrait ici.

— C'est bon, tu peux signer la feuille de retour, dit l'homme plus âgé.

J'entends le grattement d'un stylo sur le papier et je sais que je devrais partir, courir dans le couloir pour revenir sur mes pas, mais je veux en savoir plus. Il y a un son que je ne peux pas identifier tout de suite, comme une roue qui tourne. Est-ce le mécanisme d'un coffre-fort ? Sans réfléchir une seconde, je me glisse jusqu'à la porte que j'entrouvre encore un peu, retenant mon souffle.

Les deux hommes me tournent le dos et se tiennent devant une chambre forte ouverte. De là où je suis, j'aperçois des rangées d'armes du sol au plafond sur au moins six ou sept mètres. Il y a des pistolets, comme celui qu'est en train de rendre David, et des armes plus grosses aussi, de toutes les tailles. Des carabines, et même des fusils d'assaut. De nos jours, les armes à feu relèvent pour la plupart des habitants de la théorie, pas de la réalité, donc ils n'y connaissent pas grand-chose. Mais notre père nous a appris à reconnaître les armes les plus courantes. Même si je n'ai jamais tiré avec un pistolet, je n'ai aucun mal à

en imaginer un dans ma main. L'homme plus âgé entre dans le coffre et pose le revolver de David sur un râtelier de métal qui en comporte déjà des dizaines d'autres du même genre.

Je m'éloigne de la porte et je me mets à courir dans le couloir. Une fois le tournant passé, je m'accorde un bref instant pour réenfiler mes ballerines et reprendre mon souffle. Je mémorise l'endroit où je suis et où se trouve la pièce, je ferme les yeux et je grave chaque détail dans ma mémoire, je tente d'enregistrer l'image des armes sous mes paupières fermées.

— Bonjour, madame Lattimer, lance David juste derrière moi. Que faites-vous là ?

Je sursaute sans pouvoir retenir un petit couinement ridicule.

— Oh, David, dis-je une main sur mon cœur qui tambourine. Cette affaire-là est classée, donc je venais ranger le dossier, mais je ne parviens pas à trouver la bonne salle. C'est un vrai labyrinthe, ici ! (Je lui décoche un sourire qui doit plutôt ressembler à une grimace.) Tout ce blanc...

Il penche la tête vers moi, pointe le dossier du doigt.

— Quel est le numéro ?

Je lui tends la chemise en carton pour qu'il puisse le lire.

— Ce dossier est à ranger dans la salle des archives B. Je peux m'en charger. En théorie, personne à part les gardes ne peut descendre ici sans être accompagné. La prochaine fois, demande-nous, on s'occupera sans souci de tes dossiers classés.

Je lui tends la chemise avec un petit rire.

— Merci ! Et désolée de ne pas avoir suivi le protocole. J'apprends toujours.

— Pas de problème, fait David.

— Pourriez-vous m'indiquer où se trouve l'escalier ? Sinon je sens que je vais errer dans ces couloirs pendant des jours !

Un sourire aux lèvres, le garde pointe le bout du couloir.

L'escalier est juste là.

— Merci ! Passez un bon week-end.

Je cours presque jusqu'aux marches et j'ouvre la porte, posant la tête contre le battant une fois qu'elle s'est refermée derrière moi. Il y a un avantage à être M^me^ Lattimer : on trompe facilement la plupart des gens. Ils pensent que parce que j'ai changé de nom, ils savent à qui va ma sympathie. Comme si quelques semaines pouvaient effacer toute une vie.

Je me hâte dans les rues, impatiente d'arriver au marché avant que les étals soient tous fermés pour la nuit. Il y a moins de clients que la dernière fois, mais du coup, ils sont plus nombreux à remarquer ma présence. Des murmures se font entendre dans mon sillage, comme au téléphone arabe, où le chuchotement est transformé en un nouveau message sans queue ni tête. De mon côté de la ville, j'étais connue mais on ne parlait pas de moi. Je faisais partie de la vie des habitants, j'étais la fille du fondateur. Ici, je ne suis qu'une curiosité, et c'est une sensation détestable. L'homme aux confitures a commencé à débarrasser son étal au moment où j'arrive à sa hauteur. Je prends un pot, sans même regarder de quels fruits il s'agit, et je le lui brandis sous le nez.

— Je voudrais vous acheter ça.

Il hésite un court instant avant de me répondre.

— C'est trois tickets.

Depuis la guerre, nous n'avons plus d'argent liquide. Les salaires sont versés sous forme de tickets. Les femmes qui ne travaillent pas, c'est-à-dire la plupart, et les enfants ont aussi droit à un certain nombre de tickets par mois.

— Bien.

J'en cherche dans la besace que j'ai en bandoulière.

— Vous voulez un sac ?

— Non merci, je vais le mettre là, dis-je, plaçant le pot au fond de ma sacoche.

— Ce sera tout ? me demande le marchand.

Je regarde discrètement autour de moi. Il n'y a personne à proximité.

— Dites-lui que j'ai trouvé où ils les gardent.

Après ces paroles prononcées à voix basse, je m'éloigne sans un regard en arrière. Sur le chemin du retour, je me sens euphorique, je sautille un peu sur le trottoir. J'imagine le visage de Callie quand elle recevra le message. Pour le marchand de confitures, cette phrase n'a guère de sens, mais pour Callie, elle voudra tout dire. Elle en parlera à mon père et ils seront tous les deux contents de ce que j'ai accompli jusqu'ici. Ils cesseront de s'inquiéter de m'avoir confié une mission qu'ils me croient incapable de mener à bien.

Mais plus je m'approche de la maison, plus l'euphorie s'évanouit. Dans mon empressement à faire mes preuves auprès de mon père, à prouver quelque chose à Bishop, j'ai oublié ce que trouver les armes voulait dire. Ça signifie que mon père approche de l'étape finale de son plan : tuer Bishop et le président Lattimer. Je crois à la cause de mon père, j'en suis convaincue. Mais je commence à comprendre qu'il y a une différence entre laisser mourir un homme et être celle qui appuie sur la gâchette.

La salle à manger et la cuisine sont vides quand je rentre, et du poulet se trouve dans une poêle sur les plaques. La porte donnant sur la véranda est ouverte. Bishop est installé sur l'un des sofas de rotin, ses longues jambes étendues sur tout le coussin.

— Bonsoir, dis-je.

Je pose mon sac à terre et je m'assieds, jambes croisées, sur le canapé en face de lui.

Nerveuse, je serre et desserre les doigts sur mes genoux. Bishop porte son regard sur moi.

— Rude journée ? demande-t-il.

— Plutôt.

— Ça en fait deux d'affilée.

Je hoche la tête. Je suis au bord des larmes, sans aucune raison valable. Soudain je souhaite avec ferveur que le marchand de confitures ait déjà remballé son étal, que mon message ne soit pas en route vers Callie.

— Je regrette qu'on se soit disputés hier, finis-je par déclarer.

Je ne savais pas que c'était la vérité avant que les mots franchissent mes lèvres.

Surpris, Bishop me gratifie d'un sourire spontané. C'est l'opposé du sourire présidentiel qu'il a adressé à Callie le jour de notre mariage. Celui-ci, c'est le vrai Bishop. Moins de perfection, plus de chaleur.

— Mais non, on ne s'est pas disputés. Ce n'est pas une dispute tant qu'on ne se fait pas la tête pendant au moins une semaine.

Il sourit toujours mais ses yeux révèlent une vraie tristesse. Je repense au regard froid de sa mère, à son embrassade contrainte. D'accord, Bishop doit bien connaître la peine qui accompagne une enfance passée dans une maison où souffle un vent glacial.

— Mais je suis désolé de ce que j'ai dit à propos de ton père, poursuit-il.

— Je ne suis pas une imbécile. Je réfléchis à des solutions si les choses venaient à changer à Westfall.

Bishop replie ses jambes et adopte une position assise pour me faire face.

— Je n'ai jamais pensé, pas une seule minute, que tu étais une imbécile, Ivy.

— Toi aussi, tu écoutes ton père, non ?

Bishop fixe un instant ses mains jointes devant lui, puis lève à nouveau les yeux vers moi.

— Parfois. Je trouve qu'à cause de ce que nous sommes... le fils du président et la fille du fondateur, précise-t-il avec une grimace comique, il est d'autant plus important qu'on pense par nous-

mêmes. On n'est pas nos parents, Ivy. On n'a pas à être d'accord avec tout ce qu'ils défendent.

— Et si je suis d'accord avec mon père ?

Ma question me semble essentielle : il est important, je crois, que je réaffirme ma croyance en la cause de ma famille.

— Dans ce cas, parfait, conclut Bishop. Tant mieux pour toi. Mais à mon avis, c'est facile de croire que parce que nous sommes leurs enfants, parce qu'ils ont ces responsabilités, nous leur devons plus que de raison. Et c'est un piège. Nous sommes toujours libres de choisir qui nous voulons être.

— Vraiment ? Moi, je n'ai pas pu choisir grand-chose.

Toute ma vie, mon père et Callie ont pris les décisions à ma place. Tout désaccord de ma part était considéré comme une trahison. Ensuite, c'est le père de Bishop qui a choisi qui j'épouserais et à quelle date, déterminant du même coup le reste de mon existence.

Bishop répond tout de suite à mon sarcasme.

— Bien entendu, il y a beaucoup de choses qui nous échappent. (Il agite son annulaire et la lumière du soir fait briller l'alliance dorée.) Mais à partir de là, nous sommes les seuls à déterminer la personne que nous devenons.

— Et qui veux-tu devenir ?

Au lieu d'être moqueuse, comme je l'espérais, ma question sonne tout à fait normale : j'ai l'air de m'intéresser à lui. Je me penche pour me gratter la jambe dans l'espoir de masquer mon embarras. Bishop m'observe.

— Quelqu'un d'honnête. Quelqu'un qui essaie de prendre la bonne décision. Quelqu'un qui suit son propre cœur, même s'il déçoit les autres. (Il s'arrête un moment.) Quelqu'un d'assez courageux pour être tout ça à la fois.

Un type qui ne veut pas mentir, marié à une fille qui ne peut pas dire la vérité. S'il existe un dieu, il a un sens de l'humour plutôt tordu !

— Et toi ? me demande Bishop. Qui veut devenir Ivy Westfall Lattimer ?

Tout ça, c'est nouveau pour moi. Les échanges, le partage. Que l'on m'écoute avec attention, je n'y suis pas encore habituée. Je voudrais soupçonner qu'il s'agit d'un piège mais, malgré tous les avertissements de Callie, je sens bien que Bishop s'intéresse vraiment à moi et à ce que j'ai à dire. C'est à la fois grisant et effrayant.

— Je ne sais pas, dis-je doucement, la gorge serrée à me faire mal. Je n'ai jamais vraiment eu l'occasion d'y réfléchir.

— Eh bien maintenant, tu l'as, répond-il simplement.

Comme si décider qui je veux être pouvait se faire d'un claquement de doigts. Peut-être que pour lui, c'est possible. Il se lève et me tend la main.

— Si on dînait ? Et demain, on pourrait sortir ensemble, aller s'amuser un peu.

J'accepte sa main et je le laisse m'aider à me relever.

Chapitre 9

— Le samedi, ça sert à faire la grasse matinée. J'en informe Bishop à 8 heures le lendemain matin pendant qu'il est occupé à préparer des sandwiches sur le comptoir de la cuisine.

— La grasse matinée, c'est pour les mauviettes, répond-il.

— Dis-moi au moins ce qu'on va faire. Est-ce qu'il y a une sieste au programme ?

Bishop rit, d'un rire chaleureux, enveloppant.

— Pas de sieste, répond-il. Mais crois-moi, tu n'auras pas envie de dormir.

Dans son sac à dos, il glisse avec les sandwiches des gourdes d'eau, deux pommes et quelques cookies du marché.

— Prête ? demande-t-il.

— Autant que possible.

J'accompagne ma réponse d'un grand soupir résigné qui lui arrache un sourire.

— Tu portes bien un maillot de bain en dessous ? demande-t-il, un doigt pointé vers mon débardeur et mon short.

Je réponds par l'affirmative, sans tenir compte de mes joues qui s'empourprent. C'est ridicule d'être gênée par une question aussi triviale.

— Parfait, alors. (Il met le sac sur son dos.) Allons-y.

Je le suis et nous sortons de la maison. Nous marchons côte à côte dans l'allée quand la porte des voisins s'ouvre pour laisser passer Dylan. Nous échangeons un regard, séparés par une simple pelouse, et il me paraît impoli de ne pas m'arrêter.

— Bonjour, Dylan, dis-je.

Bishop ralentit à côté de moi. Dylan traverse la pelouse pour se diriger vers la nôtre, la main déjà tendue.

— Salut, Bishop ! lance-t-il d'un ton jovial forcé qui me met les nerfs en pelote. Tu te souviens peut-être de moi ? On avait deux années d'écart, à l'école.

— Tu veux bien me rafraîchir la mémoire ? demande Bishop, qui lui serre la main.

J'essaie de ne pas montrer ma satisfaction de voir l'enthousiasme de Dylan un peu douché.

— Dylan Cox.

Derrière lui, la porte de la maison s'ouvre de nouveau et Meredith en sort. Je retiens mon souffle dès que je l'aperçois. Bishop, lui, nous regarde tour à tour. Elle a l'oeil gauche au beurre noir et boite un peu. Je contourne Dylan pour la rejoindre.

— Ça va, Meredith ? Que s'est-il passé ?

Mais je sais déjà ce qui s'est passé. Je serre les poings. La voisine me regarde un bref instant puis détourne les yeux.

— Oh, fait-elle avec un rire sourd. Tu n'imagines pas à quel point je suis maladroite ! Je suis tombée dans l'escalier de la cave, et je me suis pris la rampe en plein dans la figure.

Dylan passe devant moi pour venir enserrer les épaules de son épouse.

— Elle y est descendue en pleine nuit sans allumer la lumière. Vous y croyez, vous ?

— Quelle idiote je fais, renchérit Meredith, les yeux toujours baissés.

Je sens le bras nu de Bishop qui effleure le mien.

— Vous auriez dû nous prévenir, leur assure-t-il, on serait venus vous aider avec plaisir.

— On a géré ce petit incident sans souci, répond Dylan.

Pendant un instant, nous restons tous face à face, gagnés par le malaise. J'aimerais que Meredith

me fasse un signe, qu'elle me demande d'intervenir, mais elle garde le visage détourné afin de fuir nos regards.

— Eh bien, c'était un plaisir de vous rencontrer, déclare Bishop d'une voix sans timbre.

— Pareil pour nous, répond Dylan.

Il paraît encore irrité que Bishop ne se souvienne pas de lui, et j'espère qu'il ne s'en prendra pas à Meredith par dépit.

Bishop et moi nous dirigeons en silence jusqu'au nord de la ville, où la route principale se transforme en un chemin gravillonné. Le soleil est déjà haut dans le ciel et je sens la transpiration ruisseler le long de ma nuque. Nous ne sommes qu'en juin et il fait déjà si humide qu'on croirait respirer à travers un chiffon mouillé. C'est sans doute la sensation la plus proche possible de la noyade sur terre ferme.

Bishop s'écarte du chemin pour pénétrer dans l'épais bosquet d'arbres. Je m'efforce de ne pas penser aux tiques en le suivant dans les broussailles. Je suis sur le point de me plaindre quand un petit sentier apparaît devant nous. Les arbres au-dessus de nos têtes nous abritent un peu du soleil. J'attends en vain que Bishop devant moi aborde le sujet de Meredith, mais il reste muet. Je finis par me lancer :

— Tu sais, c'est lui qui lui a fait ça.

Il ne s'arrête pas, ne se retourne pas.

— J'avais compris.

Son manque de réaction ne fait que nourrir mon irritation.

— Quand je disais que je n'aimais pas les mariages arrangés, c'est de ce genre de choses que je parlais. Il considère sa femme comme un objet.

— Que le mariage soit arrangé ou non, ça arrive. Si le type est à la base un salaud, la façon dont ils se sont retrouvés mariés ne change rien.

Je m'autorise un sourire fugace, seulement parce qu'il ne peut pas me voir.

— Dans tous les cas, il faudrait que quelqu'un trouve un moyen de l'aider. Parce que ce n'est pas les lois de ton père qui vont suffire.

Si on s'en tient à la loi, il est difficile de divorcer. Un mariage ne peut être dissous que si les deux parties signent une requête conjointe, qui doit ensuite être approuvée par le président Lattimer. Je n'ai entendu parler de divorces prononcés que par des rumeurs. Et ces séparations concernaient exclusivement des proches du président.

Je poursuis sur ma lancée :

— Mon petit doigt me dit que Dylan ne sera pas partant pour signer une demande de divorce. (Le sentier monte à présent, et je m'arrête pour reprendre haleine.) Il a enfin trouvé son punching-ball personnel, qui en plus lui fait la cuisine et couche avec lui. Il ne va pas être pressé de s'en débarrasser.

Bishop s'arrête juste devant moi. Il se met à fouiller son sac à dos.

— On peut éviter de faire ça maintenant ? demande-t-il en me passant la gourde.

— De faire quoi ?

— Se disputer.

Je prends une gorgée puis je m'essuie le menton.

— D'après tes critères, on n'est pas en train de se disputer. On se parle encore.

Avec un sourire mélancolique, Bishop secoue la tête et tend la main pour reprendre la bouteille.

— Au point où on en est, je considérerais le silence comme une bénédiction.

Je lui remets la gourde dans la paume d'un geste brusque. Il boit de longues gorgées. Je regarde sa pomme d'Adam se déplacer dans son cou bronzé. J'aperçois un film de sueur sur sa peau, qui assombrit le col de son T-shirt. Je détourne les yeux d'un coup.

Il me redonne la gourde et repart. Je pousse un soupir et marche derrière lui, agitant la main pour

chasser un petit escadron de moucherons qui vole autour de ma tête.

— Il y en a encore pour longtemps ?

— Pas très, répond-il, même pas essoufflé.

— Tu m'emmènes dans un atroce club de la haute société où tu retrouves tes amis ? Est-ce que je devrai être initiée à la super-poignée de main secrète, sans quoi on me refusera l'entrée ?

Il rit.

— Je n'ai pas d'amis. Je suis le fils du président, tu te rappelles ? Je n'ai que des courtisans flagorneurs.

— Dis donc, les mots compliqués !

Il me regarde par-dessus son épaule sans ralentir le pas.

— Ne fais pas mine de ne pas comprendre. Quelqu'un qui lit *Anna Karénine* tranquille, le soir, avant de se coucher, maîtrise bien les mots compliqués.

D'accord, là, il m'a eue. Je me demande s'il plaisante au sujet de l'absence d'amis. Depuis notre mariage, je n'en ai rencontré aucun. Est-ce pour cette raison qu'il supporte que je lui dise exactement ce que je pense ? Parce que personne ne l'a fait avant ? Être l'enfant du leader, ça n'encourage pas les amitiés authentiques. Moi, en tout cas, je n'en ai connu aucune.

Après encore dix minutes de randonnée, je commence à entendre de l'eau sur notre droite. Je tente de visualiser la carte de la ville dans ma tête, mais je n'ai pas trop le sens de l'orientation.

— On arrive près de la barrière, non ?

Je n'ai presque jamais approché la barrière de ma vie.

— Oui, me répond Bishop d'un ton dégagé. Mais ce n'est pas là qu'on va.

La tension dans mes épaules disparaît. Je ne sais pas pourquoi, rien que l'idée de la barrière me rend anxieuse. Pourtant, ce n'est pas comme si c'était une chose vivante qui pourrait me faire du mal. Mais toute ma vie, la zone à l'intérieur a représenté la sécurité, et celle à l'extérieur, l'inconnu et l'inaccessible.

— Mon père raconte que quelque temps après la fondation de Westfall, des personnes de l'extérieur ont tenté de s'introduire chez nous, dis-je.

— C'est ce que j'ai entendu aussi, répond Bishop. Parfois, on les laissait entrer, parfois non. En fonction de leur état de santé et de nos stocks de vivres, je pense. Mais de nos jours, ça n'arrive pas souvent.

— Il y en avait qui escaladaient carrément la barrière, je crois.

Je me rappelle les histoires de mon père sur des groupes qui s'y aventuraient, malgré les barbelés au sommet.

— C'est vrai, mais maintenant, nous avons des patrouilles en permanence pour nous assurer que le grillage est en bon état, que personne ne cherche à creuser en dessous ou à y faire un trou. (Bishop se retourne vers moi.) Mais il n'y a quasiment plus d'activité à proximité de nos jours, en tout cas pas juste à côté. Seulement les expulsés, et c'est rare qu'ils essaient de revenir à Westfall. Ils doivent préférer tenter leur chance au-dehors plutôt que de revenir ici se jeter dans les bras de la mort.

— Les deux solutions me paraissent aussi horribles l'une que l'autre.

Bishop hausse les épaules.

— Parfois je me dis qu'on devrait en finir avec cette barrière. Dans le temps, les villes n'étaient pas clôturées, et tout se passait bien. Pour moi, elle était censée nous protéger, mais en fait, elle nous a rendus peureux.

Avant que je ne puisse répondre, nous émergeons des arbres à côté de la rivière, et toutes mes pensées s'envolent alors. Ce ne sont pas les eaux turbulentes que j'ai déjà vues. Ici, c'est calme et peu profond. L'eau se déverse, paisible, sur deux pierres plates à moitié émergées.

Les arbres se penchent au-dessus de l'eau comme s'ils cherchaient à la toucher de leurs feuilles. Sur les rives, de petites fleurs blanches se balancent au gré de la brise. Non loin de là se dresse une

falaise de grès, ce qui contribue à l'impression qu'il s'agit d'un endroit secret et isolé. La tranquillité qui règne en ce lieu est très agréable. Debout au bord de l'eau, je sens déjà l'apaisement me gagner.

— Sympa, non ? me dit Bishop d'une voix douce.

— C'est magnifique, soufflé-je.

— Suis-moi.

Il se dirige vers l'une des pierres plates dans l'eau, puis traverse la rivière en quelques secondes. Il me faut un peu plus de temps pour trouver mes marques, mais je parviens sur l'autre rive sans mouiller mes chaussures.

Bishop laisse son sac à dos au bas de la falaise et se débarrasse de ses tennis.

— Laisse tout ici, me dit-il. À part ton maillot de bain.

Il porte la main à sa nuque et, d'un seul geste, il enlève son T-shirt. J'ôte mon short puis mon débardeur avec timidité. Je prends le temps de plier les deux vêtements en gardant bien les yeux sur ce que je fais. Mon deux-pièces noir est plus sportif que sexy, mais je suis tout de même presque nue. À part ma sœur, personne ne m'a jamais vue dans cette tenue.

Lorsque je me retourne, Bishop a les yeux sur moi. Je m'efforce de faire taire ma gêne et je l'examine à mon tour : on peut être deux à jouer à ce petit jeu. Son torse lisse est doré comme le reste de son corps, son maillot de bain bleu foncé tombe bas sur ses hanches étroites.

— Prête ? demande-t-il.

— À quoi ?

Bishop se dirige vers la falaise de grès et entreprend de l'escalader comme s'il s'agissait d'une échelle, regardant à peine où il met les mains et les pieds.

— Prends les mêmes appuis que moi, me conseille-t-il.

Il ne paraît pas du tout inquiet pour ma sécurité, comme certain que je m'en tirerai très bien. Étrangement, sa confiance efface toutes les questions que je pourrais me poser.

Je m'approche de la falaise et je me place au-dessous de lui pour entamer l'ascension, sans le quitter des yeux afin de voir par où il passe. Les muscles de mes épaules me brûlent en montant, mais c'est une douleur agréable. La falaise n'est pas haute au point que je mourrais forcément en cas de chute, mais je me casserais à coup sûr un os, voire plusieurs... J'évite donc de regarder en bas. Je reste concentrée sur Bishop qui monte au-dessus de moi, les muscles de son dos roulant sous sa peau à chaque mouvement. Il se déplace avec une grâce nonchalante, chacun de ses gestes semble dénué d'efforts.

— On y est presque, crie-t-il avant de se soulever au-dessus de la falaise.

Je resserre les doigts sur une prise et donne une impulsion des jambes pour franchir le dernier mètre. Bishop se penche pour que j'attrape son avant-bras, et à deux nous parvenons à me hisser au sommet. J'avale de l'air à pleins poumons. Mon coeur bat fort, la transpiration me pique les yeux. Je ne m'étais pas sentie aussi vivante depuis longtemps.

— Alors on va sauter à l'eau, je suppose ? Ou il y a un ascenseur dont tu m'as caché l'existence ?

— Pas d'ascenseur, me répond Bishop en souriant.

Je me dirige de l'autre côté de la falaise pour regarder en contrebas : une étendue d'eau verte, sans remous dans la chaleur de la mi-journée, s'étale sous mes yeux. Impossible d'en deviner la profondeur, mais elle doit être suffisante, car nous sommes bien à trois étages de hauteur. Je retourne à l'endroit où est resté Bishop et je lui propose :

— On prend notre élan et on saute ?

Il commence à opiner du chef.

— Essaie de ne pas réflé...

Mais ses conseils ne m'atteignent pas parce que je cours déjà. Je me lance dans le vide avec un hurlement de joie. Je sens l'air chaud sur ma peau, l'eau qui monte pour venir à ma rencontre, puis je ne vois que ses profondeurs vertes. J'y entre les pieds les premiers, le choc du froid m'arrache un cri. Des

bulles chatouillent mes paupières fermées et le silence aquatique m'enveloppe. Je me laisse plonger plus bas, plus bas, jusqu'à ce que le besoin de respirer soit trop pressant. Je donne un coup de pied pour remonter et j'émerge à temps pour voir Bishop s'élancer à son tour, en un plongeon qui arque son corps comme une flèche. Avec à peine une éclaboussure, il disparaît et ne laisse qu'un petit rond qui ride la surface de l'eau à côté de moi. Il met tellement de temps à remonter que je commence à m'inquiéter, jusqu'au moment où je sens ses doigts autour de ma cheville, qui m'attirent au fond.

Déséquilibrée, je proteste, puis je remonte et lui éclabousse la figure quand il ressort à côté de moi.

Il essuie un peu l'eau de son visage, le sourire aux lèvres.

— Je n'en reviens pas, que tu aies sauté comme ça ! dit-il. Et s'il y avait eu des rochers en bas ?

Je hausse les épaules, désinvolte.

— Tu m'aurais avertie avant.

— On y retourne ? demande Bishop.

J'acquiesce et il nage vers la rive, ses mouvements sont sûrs et puissants.

Nous remontons et sautons jusqu'à ce que le bout des doigts me brûle à force de grimper aux rochers et que je sois affamée à en avoir mal à l'estomac. Je nage vers l'une des pierres plates qui dépassent près du bas de la falaise et je croise les bras sur la surface chaude. Bishop me rejoint et fait de même de l'autre côté de la pierre.

— Ça te plaît ? demande-t-il.

— C'est génial ! dis-je avec un grand sourire.

Je redresse un peu la tête et je ferme les yeux, je laisse le soleil brûler mes paupières closes. Je n'ai pas eu une vie difficile, mais il n'y avait aucune magie. Je n'ai été ni maltraitée ni négligée, mais mon enfance n'a pas eu grand-chose de magique. Même les distractions comprenaient des leçons à peine déguisées sur mon avenir et les projets de mon père. Ce n'est que maintenant, hors de la présence de ma famille, que je peux le reconnaître. Cette journée aura été l'une des plus insouciantes de mon existence.

— Quand tu souris, me dit Bishop, tu as une fossette. (Je sens le bout de son doigt m'appuyer doucement sur la joue.) Juste là.

J'ouvre les yeux et je le regarde. Il a les cheveux mouillés et en bataille, les yeux brillants. Il est chez lui ici, en extérieur, dans l'eau. Je regrette de m'être moquée de son amour de la rivière. Il est peut-être le fils du président, mais sa place ne sera jamais à une table de conseil municipal guindé.

Mon ventre gargouille avec ardeur et Bishop éclate de rire.

— Bon, je ne te demande pas si tu es prête à pique-niquer !

Nous mangeons assis sur la pierre plate, les pieds dans l'eau. Je ne me souviens pas de la dernière fois où un simple sandwich était aussi bon. Je suis contente qu'il en ait emporté plus d'un par personne, parce que j'en avale deux en quelques minutes, plus une pomme et trois cookies.

— Où as-tu appris à cuisiner ?

Bishop regarde les restes de notre repas.

— On ne peut pas appeler ça cuisiner.

— Tu sais ce que je veux dire. C'est plus souvent toi qui prépares à manger.

Dans notre communauté, les garçons se préoccupent rarement de cuisine. C'est le boulot de la femme de préparer les repas. Bien sûr, aucune loi ne le dit, mais c'est une règle tacite, comme pour la lessive. Bishop, lui, non seulement cuisine sans se plaindre, mais il est doué. Ses plats sont toujours bien meilleurs que les miens.

— Quand j'étais petit, on avait une domestique, Charlotte. Elle acceptait que je reste avec elle pendant qu'elle cuisinait. Je pense que j'ai appris à force de l'observer. Elle sentait toujours la pâte à cookies. (Il sourit à se souvenir.) Je passais la plupart de mon temps avec elle.

Et non pas avec sa mère, je suppose. J'ai du mal à imaginer Erin Lattimer aux fourneaux. Je

m'allonge sur le ventre, à même la pierre, et je pose la tête sur mes bras repliés. Je murmure, les lèvres sur ma peau :

— Je crois que pour la sieste dont je parlais tout à l'heure, c'est le moment idéal.

La chaleur du soleil est comme une couverture délicieuse sur mon dos. Je suis bercée par le glouglou de l'eau et le bourdonnement des abeilles qui butinent les fleurs sur la rive.

— Je t'en prie, me dit Bishop, qui s'allonge sur le dos à côté de moi, une main sous la tête.

Je m'endors presque instantanément et je me réveille, désorientée, lorsqu'il pose la main sur mon dos, entre mes omoplates. L'empreinte me brûle la peau.

— Ivy, m'appelle-t-il d'une voix douce. Réveille-toi. J'ouvre les yeux petit à petit, mes membres sont lourds et j'ai l'impression d'être ivre de sommeil.

— Je dors depuis combien de temps ? dis-je d'une voix rauque.

— Un petit moment. Assez longtemps pour commencer à rosir.

Bishop est toujours allongé à côté de moi, mais il est maintenant sur le flanc, la tête retenue par sa main. Depuis combien de temps m'observe-t-il dormir ? Nous sommes assez près pour que je distingue l'ombre d'une barbe sur ses joues, un unique grain de beauté au coin d'une pommette. Nous nous dévisageons sans parler, le silence entre nous s'alourdit, épais et étouffant comme l'humidité de l'air. Bishop retire la main de mon dos, laissant courir ses doigts une seconde sur ma peau, et je frissonne.

La chair de poule envahit mes bras et ma nuque. J'ai du mal à respirer, mes poumons sont comme pris dans un étau. Il soulève une boucle de mes cheveux humides, la laisse retomber en douceur. Il la reprend, l'enroule autour de ses doigts. Je chuchote :

— Merci pour aujourd'hui.

Le mouvement de sa main dans ma chevelure m'hypnotise, la chaleur inattendue dans ses yeux est une drogue, plus douce que le soleil sur ma peau.

— Avec plaisir, me dit-il à voix basse.

C'est exactement ce que Callie redoutait : que je baisse la garde et laisse un Lattimer s'immiscer dans ma défense. Mais elle m'a aussi dit de la jouer gentille fille. Agir comme une épouse satisfaite pour éviter qu'il soupçonne que je ne suis pas du tout inoffensive. Peut-être qu'avec un autre, un garçon qui n'aurait pas ses yeux verts pensifs et ce calme imperturbable, je n'aurais aucun mal à jouer ce rôle. Mais pas avec Bishop. J'ignore comment le laisser me toucher sans apprécier la chaleur de sa main.

Chapitre 10

Mon père n'aime pas beaucoup les surprises. Quand je le vois s'avancer vers moi sur le trottoir, Callie dans son sillage, je peux en conclure que j'ai très bien ou très mal agi. Je m'arrête net, ma besace heurte ma hanche, et j'attends qu'il s'approche. Je ne l'ai pas vu depuis le mariage, et si quelqu'un assistait à la scène, il trouverait ma réaction étrange, alors je me force à sourire. Sa présence est un soulagement, mais aussi un poids. Même s'il m'a manqué, je n'ai aucune envie de m'entendre rappeler ce qu'il veut que je fasse.

— Bonjour, papa. Qu'est-ce que tu fais là ?

— Un père n'a-t-il pas le droit de rendre visite à sa fille préférée ?

Callie lui donne une petite tape sur le bras et lance d'un ton amusé :

— Dis donc, je suis juste là !

Mon père nous sourit à toutes les deux et je comprends que ce dialogue forcé est une comédie jouée pour les yeux et les oreilles qui traîneraient. Ça m'attriste que nous devions faire semblant d'être à l'aise devant les autres.

Je consens à une embrassade et un baiser rapide sur ma joue.

— On va te raccompagner chez toi, me dit mon père.

— D'accord.

Je mène la marche et ils se placent de chaque côté de moi, comme le jour du mariage. Je suis encadrée. Dès que nous avons quitté les rues un peu fréquentées, près du tribunal, Callie souffle, fébrile :

— Nous avons eu ton message.

Nous sommes maintenant sur un trottoir désert. Mon père m'entoure l'épaule du bras et me la serre brièvement.

— Bon travail, Ivy, dit-il avant de retirer sa main. Où sont-elles, exactement ?

— Dans une pièce au sous-sol du tribunal. La porte s'ouvre avec un digicode, puis à l'intérieur, il y a une chambre forte.

— Combien ?

Je secoue la tête.

— Je n'ai pas pu regarder de près. Je dirais plusieurs centaines. De différents types. Armes de poing, fusils, carabines.

— Il va nous falloir les codes, déclare Callie. Savoir où sont les armes, ça ne nous sert à rien sans les codes.

— Ils ne les laissent pas traîner à portée de tout le monde, lui répliqué-je d'un ton sec.

Je me sens irritée sans véritable raison. Je me doutais qu'une fois les armes localisées, l'étape suivante serait de trouver les codes. Ce n'est pas une surprise.

— Je le sais bien, répond Callie. Voilà pourquoi tu vas devoir trouver où ils sont. Et tu n'as pas beaucoup de temps. Les trois mois filent à toute vitesse.

— Je possède le code d'entrée de la maison du président. Bishop me l'a donné.

Le visage de mon père s'éclaire et la fierté me fait un peu rougir.

— Je peux m'en servir pour entrer et chercher les codes d'accès à l'entrepôt des armes et à la chambre forte.

— Une fois qu'on connaîtra les codes, on sera près de lancer la phase finale du plan, affirme mon père.

Il s'arrête, Callie et moi l'imitons. La rue est très calme. Au loin, j'entends des rires d'enfants. Je

racle le trottoir du bout de ma chaussure.

— Tu veux dire, la phase où on commence à tuer des gens ?

Du coin de l'œil je vois Callie lancer un regard préoccupé à mon père, les sourcils un peu haussés. Mais quand elle parle, c'est à moi qu'elle s'adresse :

— Tu le sais depuis le début, Ivy, ce que ça implique. On ne gagne pas de révolution sans sacrifice.

J'esquisse un pas vers elle.

— Merci pour la leçon, Callie. De suite, tout est beaucoup plus clair.

Callie a un mouvement de recul comme si je l'avais frappée. Avant qu'elle puisse réagir, mon père passe un doigt sous mon menton et me tourne le visage pour me pousser à le regarder droit dans ses yeux bruns. Les mêmes qu'il a transmis à Callie. Des yeux si sombres qu'on ne peut jamais bien deviner ce qui se passe derrière.

— Oui, Ivy, la phase où on commence à tuer des gens, confirme-t-il. Tout comme ta mère a été tuée. Tout comme ils ne lui ont montré aucune compassion.

La colère se diffuse dans mon corps, si automatique quand j'entends le nom de ma mère que je me demande si je l'éprouve encore vraiment, ou s'il s'agit d'un simple réflexe.

— Lattimer m'a dit qu'il la connaissait, c'est vrai ? Mon père s'arrête, affiche une expression indifférente.

— Sans doute. Ils ont passé leur enfance à Eastglen tous les deux, donc leurs chemins ont dû se croiser à un moment ou à un autre.

— Mais il avait l'air de...

— Quelle importance ? m'interrompt mon père. Ça ne change rien aux faits. Et tu connais ta mission. Tous ceux qui meurent dans une guerre ne sont pas coupables, poursuit-il d'une voix douce, mais ferme. Parfois, ils sont simplement du mauvais côté. (Il me donne une petite chiquenaude sur le menton.) Tu comprends ?

— Oui.

Et le pire, c'est que je comprends. Ils ont tous les deux raison. Mais c'est facile de parler de ce qui est juste quand les sacrifices à consentir pour une cause sont abstraits... Le fils d'un président, un inconnu distant, un symbole. Pour moi aussi, avant, c'était facile. Mais maintenant, je connais la couleur des yeux de Bishop à la lumière du soleil, la façon dont ses cheveux sont hérissés le matin avant la douche, la chaleur de sa main sur mon dos.

Mon père sourit.

— Trouve les codes, Ivy.

Ce n'est pas une demande.

Callie me presse la main.

— On compte sur toi.

Au retour, je ravale une pointe de déception en constatant que Bishop n'est pas affalé dans le canapé, ses longues jambes sur la table basse. Ni à la cuisine en train d'improviser quelque chose pour le dîner. Déjà, j'ignore comment définir ce que nous sommes l'un pour l'autre. Sûrement pas mari et femme, même si c'est vrai sur le papier, et pas vraiment amis non plus. Quelle que soit notre relation, ça ne fera que rendre les choses plus difficiles à l'arrivée, parce que je suis incapable de jouer un rôle avec lui. Pour le meilleur ou pour le pire, mes sentiments envers Bishop sont réels, qu'il s'agisse de colère, de frustration ou de tout autre chose encore. Je ne suis pas comme Callie. Je ne peux pas fonder toute ma vie sur un mensonge, même temporaire. Donc c'est sans doute mieux que Bishop dorme dans le salon, protégé par le mur qui nous sépare.

Je laisse ma besace au bout du canapé et j'entre dans la chambre. J'ai mal au cou et à l'épaule gauche depuis l'ascension de la falaise à la rivière et je me masse les muscles. Je fais voler mes chaussures et l'une des deux disparaît sous le lit, derrière le cache-sommier. Je me penche pour la rattraper, mais ma main rencontre un objet dur. Agacée, je me mets à quatre pattes pour soulever le tissu et regarder sous le lit. Je tire ma chaussure et je la mets de côté. Près de là où elle a atterri se trouve un grand album photo. Il a une couverture de cuir rouge brillant ornée d'une feuille dorée sur le dos.

Je m'assieds par terre, contre le lit, et je pose le lourd album sur mes genoux. Quand je l'ouvre, les pages craquent un peu pour se décoller. Les premières sont consacrées à des articles de journaux datant du début de la guerre. Les coupures sont jaunies par le temps. Tous ces événements, je les connais par mon père : les bombes qui sont tombées d'abord sur la côte Est des États-Unis, puis la côte Ouest, notre réplique, encore des bombes, ici et sur nos alliés, la futilité de la guerre et de son escalade perpétuelle, comme un jeu de défis entre enfants, le plus mortel au monde. Mais les articles s'interrompent avant la fin de la guerre, tout simplement parce que la destruction a été trop importante. Il n'y avait plus personne pour relater le conflit. Chacun était trop occupé à tenter d'y survivre, et la plupart n'y sont pas parvenus. Les quelques survivants ont ensuite subi l'hiver nucléaire et leurs rangs ont été décimés par la maladie et l'exposition aux radiations. En fait, c'est un miracle qu'il y ait eu des survivants.

Après les articles, je trouve de vieilles photos, accompagnées de légendes à l'encre fanée. Certaines, je les connais, j'en ai vu des reproductions dans des livres : le mont Rushmore, le Grand Canyon. Mais d'autres, je les découvre. Les séquoias de Californie. Une aurore boréale. La Grande Barrière de corail. Je passe les doigts sur les images, j'essaie d'imaginer un monde assez grand pour contenir tous ces trésors.

— Alors, lance Bishop depuis la porte, tu as trouvé quelque chose d'intéressant ?

Je sursaute. L'album glisse de mes genoux et tombe à terre.

— Oh, c'est pas vrai ! Tu m'as fait une de ces peurs. (Impossible de lui cacher ce que j'étais en train de faire.) Je suis désolée. Je ne cherchais pas à...

Mais il se contente de sourire et vient s'asseoir à côté de moi.

— Pas de souci, Ivy. Tu peux regarder. C'était à mon grand-père. Il a commencé après la guerre pour qu'on n'oublie pas comment était le monde avant nous. Je l'ai complété au fil des années.

Il tend le bras par-dessus mes jambes pour reposer l'album sur mes genoux. Je passe à la page suivante, couverte de photos et de cartes postales aux bords déchiquetés : ce sont toutes des images de l'océan. Même chose sur la page suivante. Et encore la suivante. Je regarde Bishop, qui a toujours les yeux rivés sur l'album.

— Toi, tu veux franchir la barrière, dis-je doucement. C'est ça ?

Il hoche doucement la tête.

— Je veux voir l'océan.

Je me souviens alors de notre conversation sur le canapé la nuit où tous les deux nous n'arrivions pas à dormir.

— Alors c'est à ça que tu as renoncé en m'épousant. Ce n'est pas vraiment une question, car l'expression triste qu'il affiche me l'a déjà confirmé.

— Ce n'est pas grave. Peut-être que dans quelques années, qui sait, j'arriverai à te convaincre de partir avec moi pour une longue randonnée.

— Mais... (Du bout du doigt, je trace les contours d'un rivage.) Ce sont les côtes qui ont été les plus touchées par les tirs. Est-ce que ce serait sûr ? Même maintenant ?

Bishop hausse les épaules.

— Peut-être pas. Sans doute pas. (Son expression se durcit.) Mais je ne crois pas que ce soit bon pour nous de rester isolés ainsi. Qui sait ce qu'il y a au-dehors ? On pourrait trouver d'autres êtres humains. Des sociétés entières comme la nôtre. Et même si on n'en trouvait pas, je pourrais entendre les

vagues sur la plage. (Il me sourit d'un air triste.) Rien que pour ça, la balade vaudrait sans doute la peine.

Je dévisage ce garçon enfermé dans les terres qui rêve de mer. Avant la guerre, ç'aurait été un rêve facilement accessible. Mais à présent, notre connaissance du monde est limitée à cette petite parcelle, où la sécurité peut être comptabilisée en kilomètres carrés. Rêver de l'océan, c'est une forme de courage que la plupart des gens n'approcheront jamais. C'est comme vouloir attraper les étoiles.

Je lui donne un léger coup d'épaule.

— Mon grand-père avait vu l'océan, avant la guerre. Le Pacifique. Il a raconté à mon père que c'était froid, bruyant et magnifique. L'eau était si salée qu'on en avait les yeux qui brûlent. (Je regarde l'album.) Tu crois qu'on l'a bousillé ?

— Sans doute, soupire Bishop. On a bousillé tout le reste. Mais j'aimerais quand même m'en assurer.

Je n'ai jamais beaucoup pensé à franchir la barrière. Mon monde a toujours été confiné aux limites établies par mon père. Mais les paroles de Bishop me poussent à imaginer ce que ce serait de partir, tout simplement, de plonger dans l'inconnu. Libérée des contraintes. Libérée des jugements. Un monde nouveau qui s'ouvrirait à moi et dans lequel je pourrais être qui je veux.

— Qu'est-ce qui te retenait d'y aller ? Avant le mariage. Il garde le silence un moment.

— Mon père a envoyé des groupes de reconnaissance. Tu le savais ?

— Non.

Et je doute que mon père soit au courant. Je n'en ai jamais entendu parler. La nouvelle me surprend : le président Lattimer ne me semble pas être le type de leader qui se soucie beaucoup de ce qui se passe en dehors de ses frontières.

— C'est resté assez secret, reprend Bishop. Il a envoyé un groupe de trois volontaires quand j'avais dix ans. Puis un autre il y a quelques années.

— Ils ont découvert quelque chose ?

— Non. Seul un homme est revenu. Ils avaient à peine parcouru une trentaine de kilomètres qu'ils ont été attaqués et délestés de leurs armes et de leurs provisions. Le type qui a réussi à rentrer à Westfall est mort quelques jours plus tard des suites de ses blessures. (Il me jette un rapide coup d'œil.) C'est sans doute pour ça que je ne suis pas parti. La peur.

Je contemple son profil, l'arrête bien dessinée de sa mâchoire. Je me rappelle son aisance dans les bois et dans l'eau. Ses paroles sur le fait de suivre son cœur.

— Je ne crois pas que tu étais effrayé de partir, dis-je. Je pense que tu avais plutôt peur de quitter Westfall.

— Ce n'est pas la même chose ? demande-t-il avec un sourire en coin.

— Non, dis-je, sûre de moi. Tu n'as pas peur de ce qu'il y a à l'extérieur, mais tu ne veux pas décevoir ton père.

Même si Bishop ne répond rien, l'expression sombre de ses yeux le trahit.

— Un jour, tu seras président. Tu voudrais vraiment y renoncer ?

Difficile d'imaginer quelqu'un refuser ce poste alors que mon propre père se bat tant pour l'obtenir.

Bishop émet un rire étouffé.

— Je ne suis pas fait pour être président. Je le sais depuis tout petit. Mais mon père ne le voit pas, ou refuse de le voir.

— Je trouve que tu ferais un bon dirigeant.

Je suis sérieuse. À mon avis, il serait plus enclin à rechercher l'équilibre entre les besoins du groupe et les désirs individuels. Bishop n'a jamais condamné ouvertement les pratiques de son père, mais pour autant, je ne peux pas l'imaginer perpétuer les mariages arrangés, ni obliger des femmes à rester en couple.

— Oh, non, répond-il. Je préférerais découvrir ce qui se trouve de l'autre côté de la barrière plutôt que protéger ce qu'il y a à l'intérieur. Je n'ai pas assez d'intérêt pour le pouvoir.

L'exact opposé de son propre père. Et du mien...

— C'est exactement pour ça que tu serais bon. Parce que le pouvoir ne t'intéresse pas.

— Peut-être.

Il n'a pas l'air convaincu.

— Est-ce que tu gouvernerais comme ton père ?

Mes yeux sont de nouveau sur l'album. Je sais déjà que Bishop n'aime pas que les décisions soient prises à notre place, mais je ne lui ai jamais posé la question de manière directe. Il hésite.

— Non, répond-il enfin, ce qui fait bondir mon cœur dans ma poitrine. Je trouve que mon père se débrouille bien pour nous maintenir en vie. À sa façon, il est bien intentionné. (Il pousse un soupir et se passe une main dans les cheveux.) Mais dans le fait d'être humain, il y a aussi prendre ses propres décisions, disposer d'une certaine liberté. Je crois que mon père l'a oublié.

— Tu vois ? dis-je d'une voix douce. Tu serais un bon président.

Bishop sourit et secoue la tête.

— Quand même, je préférerais explorer plutôt que gouverner.

Il reprend l'album, qu'il glisse de nouveau sous le lit.

— On dîne ? propose-t-il.

— Je te suis.

Je m'appuie sur les mains pour me relever. J'attrape un élastique sur la commode et lorsque je lève les bras pour me faire une queue-de-cheval, je grimace à cause de mon épaule.

— Un problème ?

— Juste un peu courbaturée, après toute cette escalade.

— Attends, dit-il, la main tendue. Je vais te les attacher. Dans le miroir placé au-dessus de la commode, je lance un regard surpris à Bishop.

— Tu sais coiffer les cheveux longs ?

— Je peux essayer, répond-il, espiègle.

Des deux mains, il rassemble mon épaisse chevelure et me fait rire en essayant à la fois de la tirer en arrière et de la relever. Enfin, il parvient à faire plusieurs tours d'élastique, même si ce n'est pas du grand art.

— Et voilà ! dit-il.

Il pose les mains sur mes épaules et ses yeux rencontrent les miens dans le miroir. Je vois ses pouces monter et descendre le long de mon cou, lents et doux. Je sens une chaleur sourdre dans mon ventre et se répandre tout autour. Elle atteint mes orteils, mes doigts, mes joues qui s'enflamment. Je la sens partout.

— Ça ira ? demande-t-il doucement.

— Oui, dis-je d'une voix un peu rauque. C'est bien.

Sous ses doigts, ma peau brûle, comme marquée au fer rouge. Dans le miroir, ses yeux sont toujours rivés aux miens, comme s'il attendait quelque chose. Un signal que j'ai trop peur de lui donner. Il relève les mains et se détache de moi avant d'annoncer :

— Je vais préparer le repas.

— Très bien, j'arrive tout de suite.

Une fois Bishop parti, je me dirige vers le lit, les jambes tremblantes, et je m'affaisse doucement. J'appuie avec force les paumes sur mes paupières fermées. Je sens encore le poids des mains de Bishop sur mes épaules, le souvenir de ses pouces sur ma nuque. Je me force à me rappeler ce que son père a fait. Ce qu'il fait encore. Mais le contact de Bishop est doux, ses intentions bonnes. J'ai beau chercher, je ne trouve pas de sang sur ses mains.

Chapitre 11

Trouver le bon moment pour poser des questions à Victoria, c'est un art que je perfectionne encore. Elle n'est ni méchante ni vindicative, mais elle peut se montrer sèche quand elle est préoccupée ou estime qu'on lui fait perdre son temps. Ça ne me dérange pas trop, car Callie est pareille. En général, j'arrive à ne pas le prendre de façon personnelle.

Nous sommes en train de déjeuner en vitesse dans la petite cantine du tribunal quand je pense bénéficier d'une ouverture. Je grignote un sandwich à la dinde et au fromage un peu rassis pendant que Victoria engloutit une salade au poulet. Son casse-croûte a l'air plus appétissant que le mien.

— Au fait, David travaille ici depuis longtemps ?

Victoria esquisse un geste d'indifférence.

— Je ne sais pas exactement. Il est là depuis au moins aussi longtemps que moi.

Je retire un petit bout de dinde sans le manger.

— Tu crois qu'il trouve ça étrange, de porter une arme, tout ça ?

— Tout ça ? fait Victoria, haussant les sourcils.

— Je veux dire, la plupart des habitants sont mal à l'aise avec les armes, sachant qu'il n'y en a pas beaucoup.

Victoria reprend un peu de salade avant de répondre :

— Il me paraît à l'aise, à moi.

Je ris, d'un rire que j'espère normal, et non d'un caquètement affolé.

— Oui, c'est vrai. (Il n'y a rien à tirer de mon sandwich, que je remballe dans son papier.) C'est son arme personnelle, ou il la prend ici ?

Je suis sûre qu'elle peut voir mon cœur battre à tout rompre à travers mon T-shirt.

— Il la prend ici, question de sécurité.

Victoria a beau répondre à mes questions sans hésiter, elle me suit du regard avec attention.

— Ah bon, ils en ont tout un stock caché quelque part ?

Encore une fois, le rire qui sort de ma bouche n'est pas tout à fait le mien.

— Pourquoi tant de curiosité ? s'étonne mon interlocutrice, qui vient de poser sa fourchette. J'ignorais que tu t'intéressais aux armes.

Je secoue la tête.

— Non, non. Enfin, je veux dire, peut-être un peu. J'ai lu des livres où il y en avait, mais je n'en avais jamais vu avant. Tu sais... le fruit défendu, tout ça.

Ma réponse doit la rassurer, car elle reprend sa fourchette et pique avec un morceau de poulet.

— Tu n'es pas la seule. La moitié des hommes qui travaillent ici demandent tout le temps à David de la leur prêter un moment, fait-elle avec une moue méprisante. Je pourrais faire une blague sur le fait de compenser, mais tu es trop jeune donc je vais éviter. (Je ris, et cette fois ce n'est pas forcé.) Mais David fait attention à son arme, ce qui est normal. Il n'y a que quelques personnes à qui on en confie. Et Ray... Je ne crois pas que tu l'aies rencontré pour l'instant ?

Je fais un signe négatif de la tête.

— Son métier, depuis toujours de mémoire d'homme, c'est de garder les armes en sécurité et de les mettre entre de bonnes mains.

Ray doit être l'homme d'un certain âge que j'ai vu dans la salle des armes avec David.

— Donc si je comprends bien, Ray et David ne vont pas de sitôt m'emmener à un entraînement au tir ? Victoria sourit.

— Ça m'étonnerait. Si vraiment le sujet t'intéresse, la personne à qui en parler, c'est ton beau-père, me dit-elle en me désignant de sa fourchette. C'est Ray qui est responsable des armes, mais c'est le président Lattimer qui est responsable de Ray.

L'estomac soudain noué, je réponds :

— Bonne idée. Je lui demanderai peut-être.

À partir de là, je ne sais pas trop comment faire. Je ne vois pas comment obtenir le code de David ou de Ray sans me trahir et je n'ai aucune idée de l'endroit où ils peuvent garder les codes dans le palais de justice. Ni même si c'est là qu'ils les gardent. Mais Victoria a sans doute raison. La personne qui détient cette information, c'est sans conteste mon beau-père. Je repense à son grand bureau de noyer. Je suis sûre qu'il contient des tas de secrets.

— Prête ? me demande Victoria.

Déjà, elle est debout, son assiette vide à la main.

— Allons-y.

Je me lève à mon tour et je jette mon sandwich à la poubelle.

— On les expulse cet après-midi, déclare Victoria alors que nous quittons la cantine. Il faut tout préparer.

Je ralentis le pas. Ça me rappelle quand j'étais petite et que je ne voulais pas aller là où m'emmenait mon père. Je traînais des pieds jusqu'à ce que Callie et lui doivent me tirer par les mains.

— Qu'y a-t-il ? me demande Victoria par-dessus son épaule, l'air agacé.

Je me force à accélérer le pas.

— On sera là quand ils seront expulsés ?

— Non, me répond Victoria.

Je pousse un soupir de soulagement. Je sais ce qu'a fait Mark Laird, mais je n'ai pas pour autant envie d'assister à sa punition, de l'écouter supplier d'être épargné, demander un pardon qu'il ne mérite pas et qu'il ne recevra sûrement pas.

— Il y en a combien ?

— Aujourd'hui, trois. Tous des hommes.

— C'est souvent ça ? Leur nombre, je veux dire ?

Le président Lattimer ne révèle jamais l'identité des individus expulsés. Bien sûr, des rumeurs courent chaque fois au marché, et j'ai à plusieurs reprises entendu mon père en discuter avec les voisins, mais aucune liste officielle n'est jamais diffusée. L'objectif est sans doute d'entretenir chez les habitants la peur d'être mis dehors : connaître le nombre exact d'habitants expulsés et leurs noms pourrait nous amener à nous poser des questions et à remettre en cause le système.

— C'est variable, répond Victoria. (Nous montons les escaliers et nous nous écartons pour laisser passer le flot de personnes qui se rendent à la cantine.) La procédure a lieu une fois par mois, et bien souvent, il n'y a personne à mettre dehors. Le maximum dont je me souvienne, c'est cinq à la fois, mais ce n'est pas courant. C'était un mauvais hiver. (Elle me jette un coup d'œil.) En général, ce sont tous des hommes, mais il y a des exceptions.

— Et le président Lattimer, il vient ?

— Non.

— Bien sûr... marmonné-je dans ma barbe. Il ne va quand même pas s'approcher trop près de là où se fait le sale boulot.

Victoria s'arrête net et je manque de la percuter.

— Fais attention, Ivy, m'avertit-elle, l'air plus inquiet que courroucé. Tu fais partie de sa famille maintenant, mais il y a encore des limites à ne pas franchir.

Aussitôt, ma gorge s'assèche. Je parviens à faire un petit signe de tête pour montrer que j'ai compris. Je ne pense pas que le président Lattimer se vengerait sur moi. Ce ne serait pas bon pour son

image de punir sa toute nouvelle belle-fille. Surtout après le discours qu'il m'a servi sur la valeur qu'il accorde à mon opinion et vu la façon dont il essaie toujours de paraître bienveillant. Il serait plutôt du genre à s'en prendre à mes proches : Callie, mon père. Leur châtiment me serait encore plus douloureux que si c'était moi qui subissais la colère du président. Comme lorsqu'il a fait tuer ma mère pour atteindre mon père.

Victoria fait halte à son bureau pour prendre une liasse de dossiers, puis nous retournons au sous-sol. Des jours comme celui-ci, j'aimerais bien pouvoir prendre l'ascenseur, mais c'est considéré comme une utilisation superflue de l'électricité. Je descends les marches deux à deux pour suivre le rythme d'enfer de Victoria.

— Est-ce qu'on leur donne quelque chose ? Avant de les mettre dehors ?

— Comme un cadeau souvenir ? ironise Victoria avec un rire sans joie.

— Non, bien sûr que non. Pas un cadeau, mais peut-être de l'eau ? Ou une carte ?

À l'instant où je pose la question, je connais déjà la réponse.

— Non, répond ma responsable, qui ouvre la porte du sous-sol d'un geste énergique et me la tient pour que je passe devant elle. De toute façon, une carte, ça ne serait qu'une supposition de notre part. Nous non plus, nous n'avons aucune idée de ce qu'il y a au-dehors. (Elle désigne le couloir où se trouve la salle des armes.) Par ici.

Je parviens à passer la porte fermée de la salle où sont entreposées les armes sans la regarder, même si ce n'est pas l'envie qui m'en manque. Nous tournons encore à droite et trouvons au bout du couloir trois hommes menottés. David et un autre garde se tiennent appuyés contre le mur. Dès qu'il nous voit arriver, David se redresse et nous salue :

— Salut, Victoria. Madame Lattimer, bonjour.

Je le corrige :

— Ivy.

À l'expression sur son visage, je devine qu'il pourra geler en enfer avant qu'il parvienne à m'appeler autrement que M^me^ Lattimer.

— Bonjour, lance Victoria. Tout se passe selon le protocole ?

Elle parle d'une voix froide, professionnelle, elle n'accorde pas un regard aux prisonniers.

— Oui, répond David. On n'attendait plus que vos papiers pour pouvoir les faire sortir.

— Désolée pour notre petit retard.

— Pas de souci, la rassure David avec un geste vers les hommes. Ils n'allaient pas s'échapper. Mais une petite trotte nous attend. Plus tôt on partira, mieux ce sera.

— Absolument, acquiesce Victoria, qui ouvre le premier dossier. Tu connais la routine.

Elle passe un stylo à David et tient le dossier à plat pour qu'il puisse y signer les papiers. Je ne fais plus trop attention à eux et je me tourne vers les prisonniers.

Le plus vieux d'entre eux, bedonnant et les yeux baissés, doit avoir la cinquantaine. Son front est humide de sueur, sa chemise tachée d'auréoles. À côté de lui se tient un homme de petite taille aux membres noueux, qui me rappelle un rongeur : yeux, nez et bouche rassemblés au milieu du visage et des incisives pointues qui ressortent sur sa lèvre inférieure. Lui ne transpire pas, mais il a le souffle saccadé. D'où je suis, j'entends sa respiration laborieuse. Le dernier est Mark Laird. Je lui jette un coup d'œil et il m'adresse un sourire triste et timide, il a l'attitude d'un homme condamné par erreur qui se résigne vaillamment à son sort. Mais la lueur rusée et calculatrice dans ses yeux bleus le trahit. Déjà, il évalue la situation, essaie de trouver ce qui pourra être utilisé à son avantage. Visiblement, il en a fini avec les supplications. Je ne veux pas le regarder davantage. Ses yeux sur moi me donnent la chair de poule. J'entends la petite fille qu'il a violée pleurer dans ma tête. Pourtant, si je détourne le regard, il saura qu'il me fait peur. Et ce serait pire que de continuer à le fixer.

— Tout est prêt, annonce David derrière moi.

Le deuxième garde, qui était resté tranquillement appuyé contre le mur, se redresse. On penserait qu'il pourrait y avoir plus de solennité dans ces circonstances, quelque chose de plus symbolique pour marquer ce moment, mais David se contente de contourner les condamnés et d'ouvrir la porte devant eux. Celle-ci donne directement sur l'extérieur, et la lumière crue du jour nous fait tous cligner des yeux. Je mets ma main en visière.

— Allez, ordonne David d'un ton bourru au plus âgé des prisonniers. Bouge.

L'homme hésite un instant avant d'avancer d'un pas traînant pour suivre David au soleil. Les deux autres n'ont d'autre choix que de l'imiter, car ils sont tous enchaînés ensemble. Le deuxième garde ferme la marche, la porte claque avec un son métallique creux derrière lui. Je baisse la main. Des points lumineux dansent encore devant mes yeux, le couloir est plongé dans un silence irréel. J'ai l'impression d'entendre encore les chaînes des hommes qui s'entrechoquent dehors, mais je sais que c'est un effet de mon imagination.

Victoria se place à côté de moi, elle fixe la porte.

— Voilà, c'est tout, conclut-elle. Maintenant on retourne bosser.

— O.K., dis-je d'une voix éteinte mais ferme.

Pour ce que j'en sais, je viens de voir trois hommes mourir. Ce n'était pas aussi difficile que ça aurait dû l'être.

Je longe le parc pour rentrer chez moi lorsque Callie surgit de derrière un arbre et me saisit le bras. Je ne suis pas vraiment surprise, mais je me dégage quand même.

— Qu'est-ce que vous avez, papa et toi, depuis quelque temps ? Toujours à rôder dans les parages...

— Du calme, me répond-elle. Papa ne sait même pas que je suis là.

— Et alors, pourquoi tu es là ?

— Je t'ai trouvée un peu drôle, l'autre jour, m'explique Callie, qui se met à marcher à côté de moi. Je voulais m'assurer que tout allait bien.

Sa déclaration me laisse plutôt sceptique. Depuis toutes ces années, Callie a tenu beaucoup de rôles : confidente, professeur, tortionnaire... Mais mère nourricière a rarement figuré sur la liste.

— Qu'est-ce que tu veux vraiment ?

— Oh, là, là, tu es mal lunée aujourd'hui ! s'exclame-t-elle, sans doute contrariée que je m'engage sur un terrain qui est le sien.

Je m'arrête et je la dévisage, les bras croisés.

— Très bien, concède Callie en prenant la même pose que moi. Je veux savoir ce qui se passe entre Bishop Lattimer et toi.

— Mais encore ?

Je fais comme si mon pouls n'avait pas accéléré à ses paroles, comme si mes paumes n'étaient pas soudain moites.

— L'autre jour, tu n'étais pas comme d'habitude, fait Callie en haussant les épaules. Réticente, peut-être.

— Tu veux dire que j'ai des scrupules à tuer quelqu'un ? Excuse-moi de ne pas sauter de joie à cette perspective...

Mon ton agacé n'échappe pas à ma sœur, qui s'approche encore.

— Dis donc, Ivy, il va falloir grandir un peu. Tu pensais franchement qu'il y aurait quelque chose de facile là-dedans ? (Sa voix sèche et glaciale me fait l'effet d'une claque.) Tout ce qui vaut la peine qu'on se batte... qui vaut la peine qu'on le possède... C'est difficile. Dans une guerre, il y aura toujours des victimes.

Elle étudie un long moment mon expression. J'essaie de ne rien laisser transparaître, mais, comme depuis notre enfance, elle devine en un instant ce que je pense. Elle pointe sur moi un doigt accusateur et arrête son geste quelques millimètres avant de me le planter au milieu de la poitrine.

— Tu... Tu l'aimes bien ?

Horreur et dégoût percent dans sa voix, comme si je venais de manger une poignée de vers ou de me réveiller dans une flaque de vomi.

Je détourne le regard, je m'efforce de calmer les battements de mon cœur. Une douce brise remue le feuillage des arbres au-dessus de nos têtes et me fait tomber dans les yeux une boucle de cheveux, que je repousse avec impatience.

— Je n'ai pas besoin de bien aimer quelqu'un pour ne pas trouver normal de le tuer.

— Tu sais comme sa mort est importante pour notre réussite, siffle Callie. Si son père meurt, c'est Bishop qui prend sa suite. Rien ne change. Ils doivent être éliminés tous les deux. Tu le sais !

— Il n'est pas comme son père. Il...

— Je m'en fiche, me coupe Callie d'un ton glacial. Je m'en fiche, de comment il est. Et toi aussi, ça devrait t'être égal. C'est égoïste d'y accorder de l'importance. Tu vas faire passer tes sentiments et tes envies avant ce qu'il y a de mieux pour notre famille ? Avant ce qu'il y a de mieux pour tout le monde ? (Elle m'agrippe l'avant-bras, ses doigts s'enfoncent dans ma peau.) Après toutes ces années, notre famille est enfin tout près de reprendre le pouvoir. Tu ne comprends pas ?

— Si, je comprends, répliqué je en lui tordant les doigts pour me dégager. J'ai vu trois hommes se faire expulser aujourd'hui, ajouté-je, les dents serrées. Est-ce que tu t'en préoccupes ? N'est-ce pas le genre de choses contre lesquelles on doit se battre ?

Callie semble abasourdie.

— Mais de quoi tu parles ?

Je secoue la tête, incrédule. Toute colère m'a quittée et je hausse les épaules. Je me sens fatiguée, presque apathique.

— Laisse tomber.

— Je ne sais pas ce que tu as, reprend Callie, mais il faut que tu te souviennes de qui tu es. Tout de suite. C'est nous contre eux, Ivy. (Elle prend ma main, mais doucement cette fois, et parle d'une voix plus calme.) On est ta famille, on t'aime. On ferait n'importe quoi pour toi. Ne l'oublie pas.

— Je n'oublie jamais.

J'ai du mal à parler à cause des sanglots qui forment une boule dans ma gorge.

Callie me presse une dernière fois la main.

— Tu dois le faire, Ivy, sinon tout notre plan s'effondre. Pense à quel point papa sera fier de toi une fois que tout sera terminé.

Elle m'adresse un petit sourire et recule de quelques pas, sans me quitter des yeux.

— Ne donne pas à Bishop Lattimer plus d'importance qu'il n'en a. Il ne ferait pas la même chose pour toi.

Je reste sur le trottoir un long moment après son départ. Lorsqu'on est conscient d'être manipulé, mais que ça fonctionne, peut-on encore appeler ça de la manipulation ?

Chapitre 12

Quand je me réveille, il fait noir dehors. Je suis allongée sur le dos, la vue encore brouillée par le sommeil, et je tente de comprendre ce qui m'a réveillée. Au début, je n'entends rien, à part le léger gazouillis des oiseaux dehors, le petit vrombissement de la ventilation au-dessus de ma tête. Je suis sur le point de me retourner pour essayer de dormir encore un peu quand j'entends un bruit, celui d'un placard qui se referme. En général, Bishop n'est pas levé à cette heure matinale. Là, il essaie d'être discret : les sons en provenance de la cuisine sont étouffés, ses pas plus légers que d'habitude.

Je le fais sursauter en apparaissant dans l'embrasure de la porte, encore en train de me frotter les yeux. Un peu tard, je me rends compte que je ne porte qu'un débardeur et une culotte, mais bon, après tout, il m'a déjà vue en maillot de bain.

— Que fais-tu ?

Il porte un T-shirt et un short, ses cheveux sont en bataille. Son regard effleure mes jambes nues, puis remonte vers mon visage. Je parviens à ne pas rougir.

— Rien, répond-il. (Il y a un sac à dos ouvert sur le comptoir, qu'il n'essaie pas de cacher, mais je sens bien qu'il n'a pas non plus envie que je le remarque.) Il est tôt, tu peux retourner au lit si tu veux.

— D'accord.

Je retourne dans la chambre, mais je ne me recouche pas. Je m'habille, me chausse, rassemble mes cheveux en un chignon rapide et j'attends que la porte d'entrée se referme doucement derrière lui. Là, je cours à la cuisine pour remplir une gourde d'eau et je me glisse à sa suite.

Je n'ai pas trop réfléchi avant d'agir, mais j'ai envie de savoir ce qu'il mijote, pourquoi il sort sans m'en parler. Ce qui est parfaitement ridicule, sachant le nombre de secrets que j'ai de mon côté. Mais j'ai envie de découvrir ce qu'il fait, et le suivre en cachette ne va pas à l'encontre de mes principes.

Le filer sans me faire remarquer s'avère plutôt difficile. Bishop emprunte le même chemin que pour aller à la rivière l'autre jour, au moins au début, mais il marche vite dans les bois, le pas sûr, ralentit à peine pour franchir les branches cassées qui, lors de mon passage, trouvent sans problème mes jambes pour les érafler. J'espère que le son de ses pas couvre le mien, parce qu'on ne peut pas dire que je sois très discrète : parfois je dois pratiquement courir pour éviter de le perdre de vue. Je commence à entendre la rivière sur notre droite et je sais que l'étang est proche, mais Bishop prend à gauche, quitte le chemin et pénètre dans les broussailles. Je m'appuie un instant contre un tronc d'arbre afin de reprendre mon souffle avant de repartir à sa suite. Des plantes rampantes s'enroulent autour de mes chevilles et j'ai les bras griffés par les feuillages. Je parviens à contourner un gros rocher à moitié enfoui dans le sol, mais je trébuche sur une racine et tombe sur mon épaule droite.

Pendant une minute, je reste allongée là, respirant à travers mes dents serrées. Je ne suis pas tant blessée que sonnée. Quoiqu'un peu de sang coule le long de mon bras. Quelle idée j'ai eue ! Mais il est trop tard pour rebrousser chemin. Je dois découvrir ce qu'il fait. Je me hisse sur les genoux, puis sur les pieds, et je repars. À présent, je l'ai complètement perdu de vue. Je tourne la tête dans toutes les directions dans l'espoir d'entendre un bruit qui m'indiquerait sa position. Silence. Tant pis, je prends le risque de me faire repérer. Je m'élance dans la direction suivie tout à l'heure par Bishop, je saute par-dessus les obstacles et cherche son T-shirt bleu du regard.

Je m'arrête encore pour écouter. Je perçois soudain un bruit de voix étouffées. Leurs propriétaires se trouvent un peu plus loin devant moi, sur la droite. Difficile de les entendre par-dessus le chuchotement des feuilles dans le petit vent du matin. Je ne distingue pas les paroles, mais je suis sûre que la voix la plus grave est celle de Bishop. J'approche désormais à pas lents, prenant garde de poser

chaque pied sans bruit.

Je ne sais pas exactement où je suis. Je n'entends plus la rivière, mais devant moi, à travers les arbres, je vois le soleil faire briller du métal. La barrière. Que peut fabriquer Bishop à la barrière ? Peut-être discute-t-il avec l'un des gardes ? Le souffle court, et pas seulement à cause de la course, je continue d'approcher. Je m'arrête à la lisière du bois et je me cache derrière un gros tronc d'arbre.

La barrière s'étend des deux côtés. Une porte grillagée se trouve à une dizaine de mètres sur ma gauche. Est-ce par là qu'on a fait sortir les prisonniers ? Une bande d'herbe et de mousse de quatre mètres de large sépare la barrière de l'orée du bois. Juste en face de moi, Bishop est accroupi devant la grille et s'adresse à une silhouette allongée à terre, de l'autre côté. Je me presse contre le tronc d'arbre et je tends le cou pour tenter de mieux voir. C'est une jeune fille, ses longs cheveux emmêlés autour de son visage forment comme un nuage de saleté. Je ne distingue pas ses traits. Tout ce que je vois de sa peau est un pied crasseux, qui ressemble plus à de l'os qu'à de la chair.

— Allez, dit Bishop. Prenez l'eau. S'il vous plaît.

Il fait passer une mince bouteille d'eau par un trou de la grille, mais elle tombe de l'autre côté. La fille ne fait pas mine de l'attraper. Elle paraît morte, mais si Bishop lui parle, c'est qu'elle doit encore être en vie.

— Ho, je t'ai déjà dit, arrête de perdre ton temps avec elle ! lance une voix d'homme.

Je tourne vivement la tête pour examiner l'autre côté de la barrière et il me faut une minute pour localiser le type qui vient de parler. C'est un homme assis, dont le corps est en grande partie camouflé par les hautes herbes. J'aperçois une lueur familière dans ses yeux bleus rusés. Mark Laird ! Mon sang ne fait qu'un tour. Je ne vois aucun des deux hommes qui ont été expulsés en même temps que lui. Peut-être sont-ils partis plus loin, chercher un abri, de l'eau, de quoi se nourrir ? Peut-être les a-t-il tués ? Les deux possibilités sont tout à fait envisageables.

Bishop ne tourne même pas la tête vers lui. Il fait passer du pain par la grille, qui subit le même sort que l'eau et atterrit dans la poussière.

— Ne lui donne pas ça ! proteste Mark.

Il se relève en prenant appui sur le grillage. Il boite de la jambe gauche. Une blessure récente, car hier il marchait normalement.

— Elle est déjà presque morte, de toute façon ! ajoute-t-il. Tu files à manger à un cadavre.

— Ferme-la ! lance Bishop, sans pour autant regarder Mark.

Je ne l'ai jamais entendu parler d'une voix aussi froide. Il se penche pour dire quelques mots que je ne saisis pas à la jeune fille, mais ses paroles restent sans réponse. Après une minute, il se redresse avec un soupir. Je m'efface dans l'ombre de l'arbre pour éviter d'être vue.

Bishop se dirige vers Mark et fait passer une autre bouteille d'eau et un autre morceau de pain à travers la barrière. Contrairement à la fille, Mark se précipite pour s'en emparer, tâtonnant sur le sol comme si les denrées allaient disparaître s'il ne se montrait pas assez rapide. Bishop le regarde faire. Son visage est un masque sans expression que je ne reconnais pas.

— Tu dois trouver de l'eau, dit-il à Laird. La rivière est par là, précise-t-il en indiquant l'est d'un mouvement de tête. Pour la nourriture, ce sera sans doute plus difficile, mais je suis sûr que tu trouveras quelque chose.

— Est-ce qu'elle est potable ?

— Est-ce que tu as le choix ?

Mark hausse les épaules puis croque dans le morceau de pain.

— Tu reviendras ? demande-t-il la bouche pleine.

— Ne compte pas là-dessus.

Rapide comme l'éclair, Bishop passe une main à travers la barrière et serre les doigts de Mark contre le grillage, là où ils sont encore accrochés aux anneaux de métal.

— Tu la laisses tranquille, ordonne-t-il d'une voix calme. (Je dois tendre l'oreille pour comprendre ses paroles.) Tu ne lui piques pas sa nourriture. Tu ne la touches pas.

Il tord la main de Mark, qui hurle et fait tomber le pain de sa main libre.

— D'accord, gémit-il. D'accord ! Lâche-moi !

Bishop s'exécute et s'éloigne de la barrière, sans détacher ses yeux de ceux de Mark. Enfin, il se détourne et accorde un dernier regard à la jeune fille avant de se diriger vers ma cachette. Je me déplace d'un côté de l'arbre, espérant qu'il passera tout droit sans me repérer. Je me plaque contre le tronc et ferme les yeux. Pourvu qu'il ne me voie pas ! J'entends ses pas approcher, puis une main se referme soudain autour de mon bras telle une menotte. Il m'entraîne en avant, m'éloigne de la barrière et me fait pénétrer dans le bois. Éberluée, je trébuche à la suite de Bishop. Il ne dit pas un mot et se contente de me traîner derrière lui.

— Tu me fais mal, dis-je tout bas.

Je ne souhaite pas que Mark ait vent de ma présence ici. Je ne veux ni qu'il me regarde à nouveau ni qu'il repense à moi, jamais.

Bishop me lâche sur-le-champ, mais quand il se retourne pour me faire face, ses yeux d'ordinaire placides lancent des éclairs de fureur, sa mâchoire est serrée comme un poing.

— Qu'est-ce que tu fiches ici ? gronde-t-il.

Je ne l'avais jamais vu se mettre en colère avant aujourd'hui. C'est presque un soulagement de savoir qu'il en est capable, qu'il n'a pas toujours une parfaite maîtrise de ses émotions. Je me masse le bras.

— Je t'ai suivi.

— Oui, ça, j'avais compris. Je m'en suis rendu compte environ une rue après la maison. Au temps pour ma discrétion...

— Pourquoi n'as-tu rien dit ?

Bishop fait un pas vers moi.

— Je voulais voir jusqu'où tu irais.

— Eh bien voilà, tu es fixé ! (Je relève la tête pour le regarder droit dans les yeux, ignorant mon pouls qui bat à toute allure.) Je suis allée jusqu'au bout.

Bishop expire et je sens sa colère retomber en même temps.

— C'est dangereux ici, Ivy.

C'est à mon tour de serrer les dents.

— Alors que fais-tu là ? De toute façon, ce n'est pas comme s'il pouvait repasser par-dessus la barrière.

De là où nous sommes, j'aperçois encore un éclat de barbelé acéré au sommet de la grille.

— Ce n'est pas ce que je voulais dire, soupire-t-il en se passant une main dans les cheveux. C'est illégal de les aider.

— Alors pourquoi le fais-tu ? Ce type, là-bas, dis-je avec un geste vers la barrière, c'est celui que j'ai vu l'autre jour. Celui qui a violé une petite fille.

Bishop grimace à mes paroles, mais son regard ne dévie pas.

— Tu disais n'avoir aucune sympathie pour lui. Alors c'est quoi, ça ? (Je baisse la voix.) La fille, tu la connais ? Celle qui est à terre ?

Bishop secoue la tête.

— Non, je ne la connais pas. Elle a été expulsée le mois dernier. Elle a laissé tomber. (Il tend les mains comme s'il cherchait les bons mots dans l'air, puis les laisse retomber le long de son corps.) Ce n'est pas de la sympathie. C'est se montrer humain, rien de plus. Je veux juste... (Il se frotte le visage.) Je veux juste leur donner une chance, je crois. À ceux qui la méritent, en tout cas.

— Et comment fais-tu pour distinguer les bons des méchants ?

Bishop m'adresse un sourire contrit.

— Je n'ai aucun moyen de le faire.

Je le dévisage en silence. C'est son père qui impose la sentence, sans même avoir le courage d'assister aux expulsions. Et mon père ne vaut pas mieux, pas vraiment, même si ça m'est douloureux de l'admettre. Il proteste contre la politique du président, mais il n'a pas pris une seule fois la peine de venir ici offrir de l'eau ou du soutien aux condamnés. De toutes les personnes que je connais, des deux côtés de l'équation, seul Bishop a le cœur et la volonté de le faire. Seul lui est assez fort pour montrer un peu de pitié.

Je sais que Callie a raison. Avoir des sentiments pour lui, n'importe lesquels, c'est l'acte le plus dangereux de tous. Pire que d'être découverte ou de commettre une erreur. Mais même en sachant que je ne peux pas me permettre de ressentir de l'affection pour Bishop, je comprends qu'il est trop tard. J'en ressens déjà.

— Je t'aiderai, dis-je sans y réfléchir. À partir de maintenant.

Je me rapproche d'un pas pour supprimer la distance entre nous. J'hésite, partagée entre ce que je veux et ce qu'il serait plus sage de faire, puis je lui prends la main. Je sens de l'électricité dans mon bras quand nos peaux entrent en contact, un désir doux-amer. J'insiste :

— On pourra le faire ensemble.

Même Callie ne pourrait pas s'y opposer si elle le découvrait. L'expulsion est l'une des injustices contre lesquelles se bat mon père. Inutile pour elle de savoir que ce n'est pas par loyauté familiale que j'agirai.

Je m'attends à ce que Bishop proteste, mais il esquisse un signe d'assentiment, ses yeux verts rivés aux miens. Ici, entourés d'arbres comme nous le sommes, ils sont plus sombres, comme si leur couleur avait été volée par les branches au-dessus de nous. Il ne lâche pas ma main et nous entamons le long chemin pour rentrer à la maison.

Chapitre 13

— Dylan et Meredith nous ont invités à dîner. Bishop m'annonce la nouvelle par un samedi matin tranquille, en posant un sac rapporté du marché sur la table. Je suis alors occupée à terminer mon petit-déjeuner tardif de flocons d'avoine.

— Quand ça ?

Ma voix laisse paraître autant de réticence que la sienne.

— Ce soir. Dylan m'a coincé au moment où je rentrais, soupire Bishop. Je n'ai pas vraiment pu refuser.

— Parce qu'il se vengerait sur elle.

Je pose ma cuillère. Je n'ai plus faim.

— Exactement, confirme Bishop avec un nouveau soupir. (Il s'assied sur la chaise en face de moi.) Ils ont aussi invité le couple qui habite à deux maisons d'ici. Je connais le mari, Jacob, il était avec moi au lycée. On a le même âge et il est plutôt sympa. En revanche, je n'ai pas encore rencontré sa femme.

— Eh bien, on va s'éclater ! dis-je avec un enthousiasme feint.

Bishop me lance un clin d'œil exagéré.

— Ne va pas te plaindre qu'on ne s'amuse jamais.

Mon rire sort sans prévenir, mes yeux trouvent les siens de l'autre côté de la table. Il s'incline vers moi et chipe une des fraises de mon porridge. Je lui donne une tape sur le dos de la main avec ma cuillère et il avale le fruit avec un petit sourire malicieux. Les cheveux ébouriffés par ses doigts, une ombre de barbe sur les joues, il paraît parfaitement détendu. Je le dévore des yeux, je sais, mais je n'arrive pas à m'en empêcher.

— Tu es heureuse, Ivy ? me demande-t-il.

Je reste interdite. De toute ma vie, je pense qu'on ne m'a jamais posé cette question. Je prends le temps de peser ma réponse pour lui donner l'importance qu'elle mérite. Je sais ce que je devrais dire. Et je sais ce que je ne devrais pas ressentir. La vérité se trouve quelque part entre les deux.

— J'y travaille encore, dis-je enfin. Mais je m'en approche.

Bishop sourit, d'un sourire lent et spontané, qui me réchauffe le cœur. Qui m'embrase tout entière.

Je le lui renvoie et je baisse la tête pour cacher mes joues en feu.

Quand nous franchissons le petit portail des Cox, Meredith est en train de mettre le couvert sur la table de pique-nique dans le jardin de derrière. Elle nous adresse un grand sourire et vient vite me prendre la salade de fruits que nous avons apportée.

— On est très contents que vous ayez pu venir, déclare-t-elle.

— Merci de nous avoir invités, dis-je en retour.

Elle nous désigne la table et les chaises de jardin.

— Mettez-vous à l'aise, je vais vous apporter à boire.

Bishop prend place sur l'une des chaises et je m'assieds sur un banc de la table de pique-nique. Accompagnée de son mari, qui porte un plat de viande, Meredith revient avec deux verres de limonade.

— Bonjour, vous deux ! lance Dylan, tout sourires. (Son ton enjoué me vrille les nerfs.) Du steak, ça vous dit ?

— Super !

Ma voix sonne aussi faux que la sienne et Bishop me regarde d'un air à la fois surpris et amusé.

— On s'est dit que pour le fils du président, il ne fallait que le meilleur, ajoute Dylan en assenant à Bishop une grande tape sur l'épaule.

Bishop esquisse un sourire forcé. Ses yeux sont aussi durs et froids que le silex.

Nous parvenons à parler de tout et de rien, à bâtons rompus, pendant quelques minutes, jusqu'à l'arrivée de Jacob et de sa femme, Stéphanie. Tous deux sont petits, les cheveux bruns et pourraient facilement passer pour frère et sœur. Jacob est aussi avenant que Bishop l'avait prédit et il semble sincèrement content de me rencontrer. Stéphanie est enceinte, son ventre si arrondi qu'on a peur qu'elle titube à tout moment.

Elle s'affale sur une chaise avec un soupir de soulagement audible et m'envoie un petit sourire d'excuse.

— Personne ne m'avait prévenue à quel point ce serait épuisant.

— J'imagine, murmuré-je, même si en fait je n'imagine pas du tout.

Elle se passe la main sur le ventre.

— Plus que deux ou trois semaines, heureusement ! On commence à avoir hâte de rencontrer notre petit bonhomme ou notre petite fille.

Jacob s'assied à côté d'elle et lui pose une main sur l'épaule.

— Tu veux que je t'apporte quelque chose, ma chérie ? demande-t-il.

Le visage de Stéphanie s'illumine lorsqu'elle se tourne vers son mari.

— Non merci, ça va.

Elle paraît heureuse, mais je ne peux m'empêcher de me demander dans quelle mesure sa joie est liée à sa réussite en tant que femme au foyer et future maman. Meredith nous rejoint, les mains jointes devant elle, une expression rêveuse sur le visage.

— Je suis tellement impatiente d'avoir un bébé ! lance-t-elle.

Je fixe le sol et m'enjoins de me taire. Pour une fois, j'écoute mes propres conseils. Je n'arrive pas à croire qu'elle puisse vouloir un enfant avec Dylan. Le lavage de cerveau a-t-il été tel qu'elle pense vraiment que donner naissance à un enfant va améliorer sa situation, qu'un garçon comme Dylan puisse changer ? Ne comprend-elle pas qu'elle se précipite droit dans un piège ? Quelle que soit la façon dont sa relation avec Dylan évoluera, elle aimera leur enfant et ce lien l'emprisonnera pour le restant de ses jours. Devenir mère à seize ans... Pour un gouvernement rusé, ça sert plus d'un objectif.

Je suis soudain frappée par le ridicule de la situation. Nous sommes encore enfants de tant de manières, et pourtant nous jouons au papa et à la maman ! On organise des barbecues et on parle bébés. Même à dix-huit ans, Jacob et Stéphanie paraissent jeunes eux aussi, trop jeunes pour se lancer dans l'aventure d'être parents. Mon père m'a raconté qu'avant la guerre, beaucoup se mariaient et se mettaient à avoir des enfants à partir de la trentaine, parfois même la quarantaine. Le contraste est saisissant. D'accord, plus on est jeune, plus on a de chances que notre bébé naisse avec le bon nombre de doigts, et plus on a de chances d'avoir un enfant tout court. Malgré tout, j'envie les femmes d'avant, celles qui avaient le choix d'attendre ou de ne pas avoir d'enfants. Aujourd'hui, les enfants sont ce qu'il y a de plus précieux et, si on le peut, on en a. La question de ce qu'on désire ne se pose pas, il s'agit seulement de savoir combien et dans quel état de santé. Bishop et moi ne sommes pas destinés à élever une famille ensemble, je le sais, mais je m'interroge : envie-t-il le ventre de Stéphanie, aimerait-il avoir son propre enfant en route ? Je capte son regard un peu plus loin, et il décoche un petit sourire qui m'est destiné, à moi et à personne d'autre. Quelque chose dans son expression me souffle que je ne suis pas la seule à percevoir le ridicule de cette vie qui est la nôtre.

— Les steaks sont prêts ! crie Dylan.

Meredith se précipite à son côté avec un plat de service. Sa vigilance constante envers les besoins de son mari doit être épuisante, toujours à essayer d'anticiper ce qu'il voudra avant qu'il n'y pense lui-même.

Nous allons chercher nos assiettes, à part Stéphanie, que Jacob oblige à rester assise pendant qu'il va lui chercher la sienne. Je m'assieds au bout de la table de pique-nique avec Dylan et Meredith en face de moi. Bishop retourne sur sa chaise de jardin, Stéphanie et Jacob à sa gauche.

Au milieu du repas, je remarque la douceur de l'intimité entre Stéphanie et Jacob, leur façon de s'asseoir avec les genoux qui se touchent, leurs rires étouffés après l'échange discret d'une plaisanterie. Même Dylan et Meredith parviennent au dessert sans qu'éclate entre eux un conflit. Elle lui tend une fourchette piquée d'un bout de pastèque et lui sourit quand il l'avale. Je dois résister à l'envie de vomir. Personnellement, je serais plus tentée de lui mettre un coup de fourchette dans l'œil. Mais il est indéniable que la proximité de ces deux couples rend la distance entre Bishop et moi d'autant plus étrange, facile à remarquer par tout le monde. Il ne faut surtout pas que les autres commencent à se poser des questions sur notre relation, s'interrogent sur mon engagement auprès de mon mari. Surtout après... quand les soupçons porteront forcément sur moi.

Je prends une profonde inspiration et je me lève, l'assiette à la main, pour rejoindre Bishop. Un sourire aux lèvres, je lui lance :

— Une petite place pour moi ?

Sans lui laisser le temps de répondre, je m'assieds en biais sur ses genoux, faisant reposer mon poids légèrement sur ses cuisses. J'espère qu'il ne me sent pas trembler comme une feuille. Il m'observe un long moment.

— Je ne vais pas casser, finit-il par dire.

Il pose la main au creux de mes reins pour me soutenir.

— Je suis grande, dis-je en guise d'excuse avant de laisser tout mon poids reposer sur lui.

— J'avais remarqué, répond Bishop d'une voix douce. Et j'aime bien.

La chaleur dans ma poitrine menace de me submerger, comme si on avait mis le feu à ma cage thoracique et qu'il se déchaînait dans mon corps, brûlant tout l'oxygène disponible.

Du coin de l'oeil, je constate que Stéphanie et Jacob nous observent, mais je n'arrive pas à détacher les yeux de ceux de Bishop.

— Ton... (Je dois me racler la gorge.) Ton steak est bon ?

— Oui, répond Bishop, qui regarde mon assiette. Le tien ?

— Pareil.

Je ne suis pas sûre d'avoir la force de soulever ma fourchette. Le vent fait tomber une mèche de cheveux de Bishop sur son front. Sans me donner le temps de réfléchir, je la remets en place. Ses cheveux sont bien plus doux que ce que j'aurais cru, épais et soyeux sous mes doigts. Ma tête sait très bien que c'est une idée idiote et me crie d'arrêter parce que je vais trop loin, mais tout le reste de ma personne n'émet pas de telles réserves. L'idée me traverse l'esprit que l'instinct de survie n'est peut-être pas mon trait de caractère le plus évident.

Lorsque je retire ma main, Bishop tourne un peu la tête afin que je touche sa joue. Je sens la chaleur de sa peau et sa courte barbe rugueuse sous mes doigts. La main toujours au creux de mes reins, il déplace doucement le pouce de haut en bas, et mon corps tout entier est centré sur ce point.

— Tu devais faire un cheese-cake aux fraises, assène Dylan derrière moi. C'est ce que je voulais.

Le pouce de Bishop s'immobilise dans mon dos et je suis son regard vers Dylan et Meredith, près de la porte d'entrée. Elle porte une tarte et je vois ses traits se décomposer.

— Les fraises n'avaient pas l'air terribles au marché, mais ils vendaient des myrtilles fraîches, alors je me suis dit...

La main de Dylan bouge si vite que je ne l'aperçois même pas avant qu'elle atterrisse sur la joue de Meredith avec un bruit sec. La jeune fille écarquille les yeux, qui s'emplissent de larmes. Stéphanie émet un petit hoquet de surprise, puis le calme revient. Meredith porte la main à sa joue, le regard baissé sur la tarte.

— Je suis désolée, chuchote-t-elle.

Bishop s'est complètement raidi, sa main agrippe mon haut avec force.

— Les myrtilles, ça ira, reprend Dylan comme pour lui accorder un pardon officiel. Mais la prochaine fois, tu fais comme je te dis.

— Bien, répond Meredith avec un sourire tremblant. Elle pose la tarte aux myrtilles sur la table et Dylan se tourne vers tout le monde en frappant dans ses mains.

— Qui a une place pour le dessert ?

Il n'a pas l'air de percevoir la tension palpable qui s'est installée dans le jardin, ou peut-être qu'il s'en fiche. La violence qu'il inflige à sa femme fait partie de leur quotidien.

— Je ne me sens pas très bien, dis-je. (Ma voix forte rompt le silence qui a suivi l'annonce de Dylan.) J'aimerais rentrer.

Je me lève et repose mon assiette sur la table.

— Vous ne prendrez pas un peu de tarte ? demande Meredith, déçue.

— Non merci.

J'ai du mal à croiser son regard. Je sais que je devrais rester, pour lui épargner les reproches que Dylan ne manquera pas de lui faire ensuite, mais je n'y arrive pas. Si je reste là, je dirai quelque chose qui rendra les choses mille fois pires pour elle. Il est plus avisé de partir maintenant, avant de causer plus de dégâts.

Derrière moi, Bishop s'attarde pour s'excuser pour nous deux et dire au revoir, mais je m'éloigne. Je passe le petit portail pour accéder à notre jardin. Une fois dans la maison, je m'appuie au comptoir de la cuisine, les mains tremblantes de rage.

— Il faut qu'on fasse quelque chose, dis-je dès que Bishop rentre.

— Je sais, répond-il. Mais tu dois te tenir à l'écart de ce type.

Je pousse un soupir exaspéré.

— Il ne me fait pas peur.

— Je ne doute pas que tu sois capable de lui fiche une raclée, répond Bishop d'une voix calme. Dans un combat à la loyale. Mais les gars comme lui ne pratiquent pas le combat à la loyale. (Il s'assied sur une chaise de la cuisine, les mains posées sur le dossier.) Il est imprévisible, et c'est ce qui le rend dangereux.

— À moi, il me paraît plutôt prévisible. Il la tabasse dès qu'il en a envie.

— Je suis sérieux, Ivy. N'essaie pas de t'en charger toute seule.

Je fixe le sol. J'entends encore la claque de Dylan sur la joue de Meredith. Ma haine du président Lattimer se réveille : il met des filles comme Meredith dans une situation dont elles ne peuvent jamais se sortir, elles n'ont aucun contrôle sur leur propre vie.

— Et au fait, qu'est-ce que c'était, ça ? demande Bishop. Je me tourne vers lui : il me fixe d'un regard scrutateur.

— De quoi parles-tu ?

— Venir t'asseoir sur mes genoux. (Il marque une pause.) Me toucher les cheveux.

Je ne sais pas du tout comment répondre à sa question. Quelle réponse est la vérité et laquelle est un mensonge, quelle réponse améliorera les choses de manière temporaire et laquelle les empirera de manière permanente ?

— Si tu me touches, je veux que ce soit parce que tu en as envie, pas parce que des gens nous regardent, poursuit-il doucement. Ce que les autres pensent de nous, Ivy, je n'en ai rien à faire. Ce qui se passe ou ne se passe pas entre nous, ça ne regarde que nous.

Je ne savais pas qu'il pourrait si bien lire en moi. Et j'ignore pourquoi je suis surprise. Il m'observe depuis le moment où nous nous sommes rencontrés, apprend à me connaître comme il l'a fait avec la rivière et le bois. Je veux lui dire que j'ai peut-être commencé à le toucher par inquiétude du

qu'en-dira-t-on, mais que ce n'est plus à ça que je pensais par la suite. Le reste des personnes présentes dans le jardin avait cessé d'exister pour moi. J'ai envie d'être honnête avec lui. Mais j'ai commis assez d'erreurs pour la journée. Je ne peux pas me permettre d'en ajouter une à la liste.

Chapitre 14

Nous retournons à la barrière une semaine après le barbecue, mais cette fois, même si nous marchons ensemble, nous ne nous tenons pas la main. Cette distance entre nous est présente depuis notre échange dans la cuisine, une tension qui affleure à la surface à chaque interaction d'une politesse forcée. J'ai horreur de ça, mais je me dis que c'est mieux ainsi. Je fais comme si ni le son de sa voix ni le contact de sa main ne me manquaient.

La marche paraît plus longue aujourd'hui, sans doute parce que je ne cours pas après Bishop comme une folle furieuse, ou peut-être à cause du silence entre nous et de la chaleur oppressante. Le soleil est haut dans un ciel bleu électrique, pas un nuage en vue, l'air est si chaud qu'il grésille presque quand on inspire.

À l'orée du bois, je m'approche avec méfiance de la barrière. Pas question de me laisser surprendre par Mark Laird. Ce serait fou de sa part d'être resté là, mais c'est bien ce qu'a fait la jeune fille. On distingue sa silhouette ramassée sur elle-même au pied du grillage. Aucune trace de Mark ni de personne d'autre. Le seul bruit qu'on entend est celui du vent qui soupire entre les hautes herbes de l'autre côté de la barrière. Malheureusement, il ne porte pas que les sons, mais aussi l'odeur de la mort, qui brûle l'entrée délicate de mes narines et recouvre ma gorge à tel point que j'ai du mal à déglutir face à cette horreur. Les larmes aux yeux, je parviens tout de même à articuler :

— Oh, mon Dieu...

Bishop est déjà accroupi en face de la fille, une main sur le nez et la bouche. J'avance à pas prudents, ce que je regrette aussitôt. Son visage est une atrocité violet foncé. Elle a été étranglée et sa tête pend au bout d'un cou brisé. Sa jupe longue est retroussée jusqu'à la taille. Je détourne le regard, pose la joue contre le métal chaud de la grille et ferme les yeux. Je sais que je ne serai jamais capable d'effacer de ma mémoire les bleus livides à l'intérieur de ses cuisses, les yeux laiteux qui ne verront plus jamais rien.

— Il l'a tuée...

Je halète comme si je venais de participer à une course, j'avale des goulées d'air contaminé par les émanations de la mort. Je prends des inspirations inefficaces et serre les dents jusqu'à retrouver le contrôle de mon estomac. Je sens plus que je ne vois Bishop se redresser à côté de moi. Je l'entends lui aussi respirer fort en un bruit saccadé.

— Qu'est-ce qu'elle avait fait ?

Bien sûr, je n'ai pas vraiment envie de savoir.

— Quelle importance ? murmure Bishop, accablé. Est-ce que ça changerait les choses si elle le méritait ?

Je secoue la tête et la grille pénètre encore plus dans ma joue.

— Non. Je veux juste savoir.

— Elle a refusé le mariage arrangé, elle a même refusé de passer les tests de personnalité, répond-il.

Je ferme encore plus fort les yeux. C'est la fille dont Victoria et Jack Stewart discutaient lors de mon arrivée au tribunal, la fille dont la famille protestait de façon trop véhémente contre sa sanction. Pour la première fois, je me rends compte que les horreurs qui existent de l'autre côté de la barrière sont les mêmes que celles de l'intérieur. Les hommes. Et les atrocités que nous nous faisons subir les uns aux autres.

Je sens le grillage bouger contre ma joue et je me tourne, prenant bien garde de maintenir le

regard en l'air. Je n'ai pas la force de la contempler une nouvelle fois. Bishop a agrippé la barrière des deux mains, les jointures des doigts blanches, les yeux fermés. Tout son corps est tendu comme un ressort, et j'ai l'impression que si j'essayais de le toucher il se désarticulerait d'un coup et volerait en éclats. Je n'essaie pas.

Il crie, crie encore une fois puis encore, fort, de manière incontrôlée. Il secoue le grillage. Sa colère et sa frustration sont d'autant plus puissantes qu'elles sont inattendues. Quand enfin il retombe dans le silence, il pose le front contre le métal.

— Parfois, articule-t-il d'une voix rauque, je déteste cet endroit.

Il tourne la tête vers moi, les mains encore accrochées à la barrière au-dessus de lui.

— Je sais, chuchoté-je. Moi aussi.

Le retour à la maison me vide de toute mon énergie. Cette journée a aspiré quelque chose en moi qui ne reviendra pas après une douche et une sieste ou un bon repas, je le sais bien. Ça fait des années que je ne me sens plus empreinte d'innocence, mais peut-être en restait-il un soupçon, profondément enfoui, qui est parti à jamais. Le vide qu'il a laissé est à présent rempli par l'image d'une fille morte que je n'ai même pas connue.

Lorsque, enfin, nous atteignons l'allée qui mène à notre porte d'entrée, Dylan apparaît sur le côté de sa maison. Il porte une sacoche à outils à la taille qui menace de faire descendre son pantalon, l'allure si ridicule que j'ai envie de rire.

— Salut, je te cherchais, Bishop.

— Ah bon ? demande l'intéressé, qui se passe une main dans les cheveux, manifestement épuisé.

— J'ai quelques tuiles déplacées, explique Dylan en regardant la lucarne du deuxième étage. Je me disais que tu pourrais peut-être me donner un coup de main.

Bishop me lance un regard indéchiffrable, puis se retourne vers le voisin.

— Avec plaisir. Juste une minute et j'arrive, O.K. ?

— Bien sûr, pas de problème, répond l'autre avec un sourire.

Chaque fois qu'il sourit, je suis déconcertée. Son expression ouverte ne cadre pas du tout avec ce que je sais rôder en dessous. Nous rentrons chez nous et j'ôte mes chaussures à coups de pied, de façon plus brutale je ne comptais le faire parce que l'une d'elles rebondit contre le mur à grand bruit. Bishop me regarde d'un air surpris.

— Je n'arrive pas à croire que tu vas l'aider ! Bishop hausse les épaules, désinvolte.

— C'est juste quelques tuiles.

Sa tranquillité me dérange, comme s'il avait déjà oublié ce que Dylan fait subir à Meredith.

— Et alors ? répliqué je avec feu. On ne devrait pas l'aider du tout.

Pour toute réponse, Bishop attrape une bouteille d'eau dans la glacière. Je gratifie son dos d'un regard noir, puis marmonne :

— Laisse tomber.

Je me dirige vers la salle de bains et claque la porte derrière moi.

Je prends une longue douche, l'eau teintée de marron par la poussière sur mes orteils s'écoule dans les conduits. Quand je sors, la maison est silencieuse et j'entends des coups de marteau à l'extérieur. Peut-être l'univers dispensera-t-il un semblant de justice pour une fois, et Dylan se plantera-t-il un clou dans la main ?

Je m'enroule dans une serviette et m'observe dans le miroir. J'ai le visage rougi par le soleil, des taches de rousseur sont apparues sur mon nez et mes joues. Je suis toujours physiquement la même, mais je n'ai plus l'impression d'être elle, ou en tout cas plus tout à fait. Je suis la fille de mon père. La sœur de Callie. Et je le serai toujours. Les plus grandes parties de moi leur appartiennent. Mais, même si je ne veux pas que ce soit vrai, je sais qu'un espace en moi, si petit soit-il, est désormais réservé à Bishop. Je ne sais ni comment c'est arrivé ni ce que j'aurais pu faire pour l'empêcher.

Je glisse au bas du mur de la salle de bains et pose le front sur mes genoux relevés. Si c'était Callie qui avait épousé Bishop, jamais elle n'aurait laissé une telle chose se produire. Sa loyauté à la cause aurait été sans faille. Je ne sais pas ce qu'il y a chez moi qui plie si facilement. Lorsque je regarde le visage de Bishop, je vois un garçon qui donne de l'eau aux mourants et m'encourage à penser par moi-même, pas tout le mal que nous a fait son père et comment sa mort peut nous aider à nous libérer.

Je reste assise là jusqu'à avoir froid et mal au dos d'être ainsi appuyée contre le mur. Quand je me relève, mes cheveux humides ont laissé une coulée sur la peinture de la cloison, que j'essuie avec ma serviette. J'enfile un short propre, un T-shirt, et j'entasse mes cheveux sur le sommet de mon crâne. Je ne sais pas ce qu'on a comme provisions, mais c'est sûrement mon tour de préparer le dîner. Depuis la cuisine, j'entends encore les coups de marteau, le son étouffé des voix de Bishop et de Dylan par la porte de derrière ouverte. Alors que je m'apprête à ouvrir la glacière pour voir quelles sont mes options, un grand craquement se fait entendre, suivi d'un cri. Le son est perçant, c'est le genre de cri qui signifie douleur, sang, chair malmenée.

Je laisse la porte de la glacière entrouverte et je me précipite vers la véranda, dont j'ouvre la porte-moustiquaire des deux mains avant de descendre les marches d'un pas lourd.

Dylan est étendu dans son jardin, le buste sur la pelouse, les jambes tordues sur la terrasse de béton. Il ne bouge pas. Je lève les yeux vers Bishop, perché au bord du toit. Il fixe Dylan. Comme le soleil est dans son dos, je ne peux distinguer l'expression sur son visage, mais quelque chose dans sa façon de se tenir m'arrête dans mon mouvement. Je reste au portail, sans bien comprendre ce qui se passe, et je regarde Bishop passer sur l'échelle puis rejoindre le sol en quelques secondes. Dylan a le visage ensanglanté et l'une de ses jambes forme un angle contre nature. J'aperçois un os blanc qui dépasse d'une déchirure de son pantalon. J'en ai l'estomac retourné.

— Il faut que j'aille chercher les secours, crié-je à Bishop.

Je n'aperçois Meredith nulle part.

— Attends, me lance Bishop, les yeux toujours rivés sur Dylan, qui commence à bouger à terre.

Je n'ai jamais vu Bishop aussi calme. Il est trop calme pour cette situation. Mon sang se glace dans mes veines.

Dylan relève la tête et se hisse sur un coude couvert de sang. Il gémit, sa main libre au-dessus de sa jambe en charpie. Bishop fait un pas vers lui. Le blessé lui jette un regard puis essaie de se relever sur les coudes, des miaulements frénétiques sortant de sa gorge. Bishop n'en tient pas compte, s'agenouille près de sa tête et lui pose une main sur le torse pour l'empêcher de se redresser. Je n'entends qu'un murmure grave, ne distingue pas ce qu'il dit, mais Dylan écarquille les yeux. Il secoue la tête et la main de Bishop appuie plus fort sur son torse. Pendant un moment interminable, personne ne parle, même les oiseaux dans les arbres se taisent, puis Dylan finit par opiner du chef.

— Je crois qu'il faut aller chercher les secours pour Dylan, Ivy, me dit enfin Bishop, sans se retourner. Il a la jambe cassée.

— J'y vais.

Je cours, sur le trottoir et dans la rue. Mes pieds nus claquent sur l'asphalte chaud, mais je ne sens pas la douleur. Je ne ralentis pas, ne m'arrête pas avant d'être à l'hôpital, d'avoir fait venir les infirmiers jusqu'à chez Dylan avec leur brancard tiré par bicyclette.

À notre arrivée, Meredith est assise dans l'herbe à côté de son mari et lui a posé la tête sur ses genoux. Elle est aussi pâle que l'os qui ressort de la jambe de son époux et elle pleure sans bruit, murmure des mots sans suite en lui caressant les cheveux. Bishop est à la table de pique-nique, ses longues jambes posées sur le banc devant lui, l'expression soigneusement neutre.

Je vais le rejoindre pendant que les infirmiers s'activent pour stabiliser la jambe de Dylan, qui hurle lorsqu'on le monte sur le brancard. Meredith agite les mains au-dessus de lui sans utilité, comme un oiseau blessé.

— Il aurait moins mal s'il s'évanouissait, lâche Bishop d'un ton égal.

— C'est peut-être ce qui va arriver, dis-je. Le trajet risque d'être un peu cahoteux.

Je suis estomaquée du peu de compassion que je ressens pour Dylan, même en sachant à quel point il souffre. Les infirmiers s'éloignent avec le blessé, suivi de Meredith. Je ne prononce pas un mot avant qu'ils soient hors de notre vue. Enfin, je demande :

— Que s'est-il passé ?

Bishop saute de la table pour se tenir debout à côté de moi.

— Il est tombé.

Je relève la tête pour le regarder bien en face.

— C'est toi qui l'as poussé ?

Bishop ne répond pas, pendant si longtemps que je pense qu'il ne le fera pas.

— On était en train de discuter de la façon dont il traite Meredith. Il s'est agité, répond-il enfin. Un toit, c'est dangereux si on n'est pas concentré.

— Ce qui ne répond pas à ma question, observé-je doucement.

— Non, c'est vrai.

— Et après, que lui as-tu dit ?

Je n'arrive pas à me sortir de la tête l'image de Bishop qui repousse Dylan au sol. Ce n'était pas un geste violent, mais son ton était menaçant — un avertissement que Dylan serait bête d'ignorer.

Bishop pince les lèvres.

— Il ne fera plus de mal à Meredith. C'est tout ce qui compte.

— Mais comment...

— Je vais me doucher, me coupe-t-il.

Il s'éloigne de moi et je contemple sa silhouette élancée. Il a de la force, je le sais. Je l'ai senti quand il m'a hissée sur la falaise à la rivière, quand il a secoué la barrière tout à l'heure. Et à présent, je sais qu'il peut aussi se montrer impitoyable. Si ç'avait été le premier soir, je n'aurais pas été surprise. Mais maintenant, après plusieurs semaines, c'est un choc pour moi, une facette de lui dont j'ignorais l'existence. Y a-t-il d'autres aspects de lui qu'il ne m'a jamais montrés, aussi sombres et dangereux que celui que je viens de percevoir aujourd'hui, cachés sous la surface de son apparence nonchalante ?

Quand nous nous sommes rencontrés, je le croyais insensible, comme si tout ce qui ne concernait pas son petit monde privilégié lui était indifférent. Mais à présent je comprends qu'il éprouve des émotions aussi profondes que les miennes. Simplement, il les maîtrise mieux que moi, ne plonge pas tête baissée et prend le temps de réfléchir.

Depuis le début, il me prend au dépourvu, renverse toutes mes idées préconçues à son sujet, même les plus simples. C'est encore une pièce dans le puzzle Bishop, une pièce aux contours déchiquetés et qui ne s'imbrique pas facilement dans le reste de l'image. Ça me plaît qu'il soit complexe, que la somme de toutes ces pièces donne quelqu'un d'unique et de difficile à comprendre. Je n'ai pas le droit de le souhaiter, et je ne peux pas avoir l'espoir que ce souhait se réalise, mais j'ai quand même envie d'être celle qui le déchiffre.

Chapitre 15

Après un repas silencieux, je ne demande pas à Bishop où il va quand j'entends la porte d'entrée s'ouvrir et se refermer doucement pendant que je débarrasse la table. Depuis la fenêtre de la cuisine, j'aperçois Meredith qui rentre chez elle et je tape à la vitre pour attirer son attention. Le visage qu'elle tourne vers moi est gonflé par les larmes, ses yeux cerclés de rouge et épuisés. Je me précipite par la porte de derrière pour la héler avant qu'elle puisse disparaître à l'intérieur.

— Meredith ! Comment va-t-il ?

Elle s'agrippe à la rampe métallique de son perron comme si c'était la seule chose qui la maintenait debout. Ses cheveux sales pendent, filasses, sur ses épaules.

— Il a été opéré, ça s'est bien passé.

— Bon, tant mieux.

Sachant que je ne regrette pas que son mari soit blessé et que je ne comprends pas pourquoi elle a de la peine pour lui, je ne sais pas trop quoi ajouter.

— Il a dit... (Une larme coule sur sa joue et elle l'essuie d'un geste impatient.) Il a dit que dès qu'il le pourra, il va déposer une demande de divorce et qu'il faudra que je signe la requête conjointe. Il a précisé que le président Lattimer l'accepterait. (Sa voix se brise.) Il affirme qu'on ne va pas bien ensemble et ne m'a même pas demandé ce que moi, je voulais.

Alors voilà ce que Bishop a dû lui murmurer pendant qu'il était à terre, pour planter le dernier clou dans le cercueil de leur mariage.

— Ce n'est pas ce que tu veux ? Il te frappe, Meredith. Le regard qu'elle me lance est empreint d'un tel mépris que je recule d'un pas.

— Tu crois que je ne suis pas au courant ? siffle-t-elle. Mais là, ce n'est pas mieux ! Notre mariage est terminé. Je retourne chez mes parents à Westside, et après ? Personne ne voudra de moi. On dit que le profil est remis en lice pour l'année suivante, mais tu sais bien qu'ils ne le feront pas.

— Dans ce cas, il y aura bien des garçons de notre côté de la ville qui cherchent une femme.

— Pas une femme qui a déjà connu un mari.

— Tu n'en sais rien. Et de toute façon, tu n'as pas besoin de te marier. Tu peux trouver un travail et te construire une vie où tu n'es pas tout le temps battue.

Elle rit, et c'est un son amer qui ne va pas du tout avec son joli visage en forme de cœur.

— Je veux une famille, Ivy. Des enfants. Je ne veux pas vivre avec mes parents et être prise en pitié par tout le monde parce que je n'ai pas été capable de garder mon mari.

— Ce n'est pas ce qui va se passer, lui assuré-je, même si je ne peux pas savoir.

Il y a plein de filles qui ne sont jamais choisies et restent célibataires. On ne les évite pas, mais elles reçoivent toujours moins de considération, comme si elles n'avaient pas été à la hauteur.

— Même si tu n'avais jamais d'enfant ou que tu ne te remariais jamais, ce serait toujours mieux que de te faire taper dessus jour après jour.

Meredith se mord la lèvre, elle pleure à présent à chaudes larmes.

— Peut-être, concède-t-elle avec un haussement d'épaules. Mais maintenant, je ne saurai jamais.

— Oh, Meredith, dis-je, partagée entre la peine et la frustration. Tu ne penses pas ce que tu dis.

— Ne me dis pas ce que je pense ! Ç'aurait dû être mon choix. (Elle ouvre sa porte.) Je sais que vous étiez bien intentionnés, tous les deux. (Elle prononce ces mots sans me regarder.) Mais ce n'était pas à vous d'en décider.

Derrière elle, le son du verrou est très doux, définitif

Je ne sais pas comment on en est arrivé là, à un point où la seule valeur d'une jeune fille réside dans son aptitude à se marier, sa capacité à rendre un homme heureux. Peut-être que Bishop a raison : tout dépend du couple. Stéphanie et Jacob sont amoureux, c'est évident. Mais qu'une fille comme Meredith puisse envisager de rester avec quelqu'un comme Dylan même si elle a l'occasion d'être libérée de lui prouve qu'il y a une faille fondamentale dans le système. Meredith ne connaît pas sa propre valeur et, dans ce monde où nous vivons, elle ne la connaîtra jamais. Mon père ne m'a sans doute pas souvent tenu la main ou exprimé son amour, mais il nous a appris, à Callie et à moi, que nous étions des êtres humains à part entière, que la présence d'un garçon à nos côtés ne définissait pas qui nous étions. Je lui en serai toujours reconnaissante.

Je retourne à l'intérieur et je tente de lire sur la véranda, mais la chaleur étouffante, sans oublier ma propre agitation, ne m'aide pas. Quand je m'effondre au lit peu avant minuit, Bishop n'est toujours pas rentré. J'espère qu'il n'est pas en train de se miner à cause de ce qui s'est passé tout à l'heure. Sans doute Meredith a-t-elle raison et n'était-ce pas à lui de décider, mais je ne regrette pas qu'il l'ait fait. Et je ne veux pas qu'il le regrette non plus. Mon seul problème, c'est de ne pas y avoir pensé avant.

Je ne me souviens pas m'être endormie, mais je suis réveillée par le bruit de la douche. Je me redresse sur les coudes et j'entends Bishop se brosser les dents. La porte de la salle de bains s'ouvre et laisse sa silhouette sombre se déplacer dans le couloir éclairé par la lumière de la lune.

— Tu viens juste de rentrer ?

Il s'arrête à la porte de la chambre. Dans l'ombre, la serviette claire autour de sa taille paraît lumineuse.

— Il y a quelques minutes. Je t'ai réveillée ? demande-t-il doucement.

— Ce n'est pas grave, dis-je en me redressant. Où es-tu allé ?

Il se passe une main dans les cheveux et soupire :

— J'avais besoin de marcher. Désolé d'être parti sans t'avertir. J'avais besoin d'être seul un moment.

— J'ai vu Meredith. Elle dit que Dylan a été opéré, ça s'est bien passé.

Bishop ne répond pas et déplace son poids d'un pied sur l'autre, toujours à la porte. Je sens l'odeur fraîche de son savon quand il bouge, un peu piquante.

— Il lui a dit qu'il allait signer la demande de divorce. Bishop ne répond rien. Je devine qu'il me fixe même si je ne vois pas ses yeux.

— Tu as bien fait. (J'hésite, mais il a le droit de savoir.) Même si Meredith n'est pas de cet avis pour l'instant.

— Tu crois ? dit-il d'une voix épuisée. Est-ce que faire du mal à quelqu'un, ça peut être bien faire ? (Il expire d'un coup.) Je ne suis pas si différent de Dylan, en fin de compte.

Je repousse le drap pour venir m'agenouiller au bord du lit. Je souhaiterais être plus près pour pouvoir le toucher, mais c'est une très mauvaise idée.

— Ne dis pas ça. Parfois, la douleur est le seul langage que certaines personnes peuvent comprendre. Et tu es différent de lui, dis-je d'une voix tendue. Bishop... Je sais que jamais tu ne t'en prendrais à moi.

Un long moment, on n'entend que le tic-tac du réveil sur ma table de nuit, le chant étouffé des gouttes qui tombent du pommeau de douche juste en face. Ses yeux ne lâchent pas les miens, les miens ne lâchent pas les siens, et la tension qui palpite est si forte que c'est comme une troisième personne dans la pièce, quelque chose de vivant qui souffle de la chaleur entre nous deux.

— Tu ne dis jamais mon prénom, finit-il par articuler, la voix grave et rauque.

— Quoi ?

Je n'y comprends tellement rien que, l'espace d'un instant, je crois que je rêve. Je ne sais pas ce que je m'attendais à ce qu'il dise, mais certainement pas ça.

— À l'instant, tu viens de m'appeler Bishop. Tu n'avais jamais prononcé mon nom avant. (Il s'interrompt.) J'aime bien.

Il a raison et je ne m'en étais jamais rendu compte. Je n'avais jamais prononcé son prénom, comme si, de façon inconsciente, en gardant cette petite distance, je pouvais rendre moins réel ce qui se passe entre nous. Comme si c'était l'omission qui me sauverait. Je suis une idiote. Je m'oblige à parler à travers les sanglots qui s'amassent dans ma gorge.

— Je suis désolée.

— Ne t'excuse pas. (Je distingue son sourire à la lueur de la lune.) Mais redis-le de temps en temps.

J'approuve d'un signe de tête. *Ne pleure pas, Ivy !* Je chuchote :

— Bonne nuit, Bishop.

— Bonne nuit, Ivy, répond-il sur le même ton.

Longtemps après son départ, je reste agenouillée sur le lit jusqu'à ce que mes jambes soient ankylosées, mes yeux secs et que je ne sente plus rien du tout.

Chapitre 16

Le président Lattimer semble sincèrement content de me voir.

— Ivy, dit-il avec un sourire qui lui fait plisser les yeux. Quel bon vent t'amène ?

Il est possible qu'il se moque de moi, mais je ne crois pas. Il ouvre plus grand la porte de sa demeure.

— Entre donc.

Comme toujours, une odeur de fleurs, trop douceâtre à mon goût, embaume l'air frais du vestibule.

— On peut s'asseoir dehors ? demandé-je en désignant la terrasse de devant. Il fait tellement beau aujourd'hui.

Ce n'est pas tout à fait vrai. Il fait chaud et lourd, et je crois que sur le chemin, j'ai gagné une dizaine de nouvelles piqûres de moustiques, mais je ne supporte pas l'idée de rester enfermée dans la maison avec lui. J'ai besoin d'avoir ne serait-ce que l'illusion de liberté.

Le président Lattimer se tourne vers la terrasse. Les meubles de fer forgé ont plutôt l'air d'avoir été choisis pour leur style que leur confort, mais il fait un signe d'assentiment, me laisse sortir devant lui et referme la lourde porte.

— Je ne sais pas s'il m'est déjà arrivé de rester là devant, dit-il, confirmant ainsi ma supposition.

Pourtant, il s'assied sans broncher sur une des chaises et je prends place à côté, nos deux sièges séparés par une petite table couverte de poussière.

— Comment vas-tu, Ivy ?

— Bien.

Depuis que Bishop et moi sommes venus dîner ici et que le président a déclaré avoir connu ma mère, j'avais envie de revenir pour lui parler. Le silence suspect de mon père lorsque j'ai évoqué le sujet avec lui n'a fait que me conforter dans cette idée. Mais la peur m'a un temps retenue. La peur que le plan échoue par ma faute, que je me trahisse sous le coup de la colère. La peur du président Lattimer lui-même. La peur de ce que je découvrirais. Mais le besoin de savoir a été plus fort, il ne m'a pas lâchée malgré tous mes efforts.

Je ne sais pas trop par où commencer, alors je pose la question sans tourner autour du pot :

— Comment connaissiez-vous ma mère ?

Le président pousse un soupir et se pince l'arête du nez.

— Ça m'aurait étonné que tu oublies mon commentaire. (Il baisse la main et me regarde.) J'aurais sans doute dû me taire.

— Pourtant, vous ne l'avez pas fait.

Il m'adresse un bref sourire.

— C'est exact.

De l'autre côté de la rue, il me montre une grande maison qui fait l'angle, presque en face de la sienne. Elle est couverte de bardeaux gris et on la distingue mal derrière un écran de vieux chênes dont la moitié sont morts.

— J'ai grandi ici, Ivy. Et ta mère vivait dans cette maison-là.

L'air qui reste coincé dans ma poitrine, comme une aiguille accrochée à du tissu, m'inflige une piqûre soudaine et aiguë.

Bien entendu, je savais que ma mère avait passé son enfance à Eastglen, mais je n'ai jamais su à quel endroit. Dans mon esprit, elle avait toujours existé dans une espèce d'entre-deux. Je n'ai jamais vraiment pu l'imaginer comme une personne vivante, faite de chair et d'os, alors encore moins comme la

voisine du père de Bishop.

Le président Lattimer se penche en avant et regarde ses mains. En cet instant, il ressemble beaucoup à son fils.

— Que sais-tu de ta mère ?

— Je sais que vous l'avez tuée, dis-je d'une voix sans timbre.

Parfois, ma capacité à l'autodestruction me surprend moi-même.

Il expire avec difficulté et repose le front sur ses mains jointes.

— C'est cruel, de dire ça. (Après un long moment, il relève la tête, les yeux sur la maison où ma mère a grandi.) Mais je suppose qu'au fond, c'est la vérité.

Je suis contente qu'il l'ait reconnu, que nous n'ayons pas à faire semblant. Danser autour de la vérité, c'est épuisant.

— Vous pouvez me parler d'elle ?

Je m'attends presque à ce qu'il me rie au nez après ce que je viens de lui dire, mais il accepte.

— On s'aimait, tous les deux, dit-il simplement. Depuis l'enfance.

Je l'avais deviné. L'expression de son visage quand il a pointé du doigt la maison ne pouvait signifier autre chose. Pourtant j'ai l'impression d'avoir une enclume sur l'estomac. Il fait plus chaud que jamais, mais tout à coup je suis frigorifiée.

— C'était une forte tête, ta mère. Elle avait les mêmes yeux que toi, les mêmes cheveux magnifiques. (Il esquisse un sourire, sûrement en réaction à un souvenir ancien.) Elle fonçait toujours sans réfléchir et ne se rendait compte des conséquences de ses actes qu'après, dit-il d'un air entendu.

— Ça me rappelle quelqu'un...

Il rit.

— Mais elle était pleine d'énergie, de vie, de chaleur. Elle me rendait heureux de vivre, même dans un monde sombre et effrayant. Je pouvais tout lui dire.

Je ne peux qu'apprécier le tableau qu'il me fait de ma mère, espérer que je lui ressemble autant qu'il le croit.

— Il n'y a jamais eu personne d'autre, ni pour l'un ni pour l'autre, ajoute-t-il.

J'ai toujours su que mes parents ne s'étaient pas mariés par amour. Comment auraient-ils pu ? Leur union était arrangée, comme toutes les autres. Mais à la façon dont mon père parle de ma mère, je sais qu'il a fini par tomber amoureux d'elle. Mon cœur se serre à l'idée que ce sentiment n'ait pas été réciproque.

— Que s'est-il passé ?

— Elle pensait qu'on se marierait, tous les deux. Qu'on aurait des enfants. Comme j'étais le fils du président, elle croyait que je pouvais nous éviter le mariage arrangé. (Il me fixe de ses yeux bleus emplis de chagrin.) Et sans doute, j'aurais pu. J'en avais envie, tellement envie... Mais ça n'aurait pas été juste. Je ne peux pas demander à tout le monde de s'unir à un conjoint qu'on lui impose sans moi-même suivre la règle. Westfall s'est développée parce que nous avons fait passer les besoins du groupe avant les désirs individuels. Si nous commençons à autoriser des exceptions, toute la structure s'effondrera.

Malgré toutes les années écoulées, il a toujours l'air de vouloir se convaincre lui-même. D'une voix douce, je l'invite à continuer :

— Et donc, vous avez épousé M^me^ Lattimer ?

— Oui. J'ai passé tous les tests de personnalité et tous les entretiens, et c'est Erin qui me convenait le mieux, donc je l'ai épousée. Malgré ce que tu peux penser, ce n'est pas une mauvaise association. Nous avons un fils super. Nous travaillons bien ensemble. Sur plusieurs plans, ce mariage s'est révélé beaucoup plus facile qu'il ne l'aurait été avec ta mère.

Tout ça me paraît très éloigné de l'amour, mais qu'est-ce que j'y connais, de toute façon ? On ne peut pas dire que je sois une experte.

— Mais j'ai brisé le cœur de ta mère le jour où j'ai épousé Erin, reprend le président Lattimer, qui vient de se renfoncer dans son siège. Et en retour, elle a brisé le mien.

— En se mariant avec mon père ?

— Non, fait-il en secouant la tête. Je ne le lui ai jamais reproché. Elle ne faisait que ce qu'on attendait d'elle. J'étais contente qu'elle se bâtisse une vie. Ensuite, Callie est née... puis toi. Je croyais qu'elle était enfin heureuse. Ou au moins, qu'elle avait trouvé une façon de tourner la page.

— Alors comment... comment vous a-t-elle brisé le cœur ?

Je ne veux pas savoir... Je ne veux pas savoir. Une fois de plus, il lève un doigt tremblant pour désigner le chêne solitaire sur sa propre pelouse. Il y a un rosier jaune en fleurs au bas de l'arbre.

— Elle s'est pendue, juste ici. (Il s'efforce d'étouffer un sanglot.) Ça fait plus de quinze ans, et je la vois toujours ici chaque fois que je sors de chez moi.

Je fixe le chêne, mais je n'arrive pas à le distinguer. Autour de moi, le monde entier est brouillé. Ça ne peut pas être vrai. Ça ne peut pas ! Je finis par chuchoter :

— Vous mentez.

— Oh, non, soupire-t-il, et j'entends la vérité dans sa voix. Je préférerais. (Il contemple toujours le chêne. Sa voix est distante, comme repartie dans le passé, quand ma mère était encore en vie.) Le jaune, c'était sa couleur préférée.

Je cache la tête entre mes jambes et je me couvre les oreilles de mes mains. J'essaie de chasser les points noirs qui tournoient devant mes yeux et c'est par pure volonté que j'y parviens. Mon père ne parlait presque jamais de ma mère. Quand il le faisait, c'était comme un fouet qu'il utilisait pour me garder sur le chemin qu'il voulait que j'arpente. Et cet homme à côté de moi a planté des fleurs en son honneur, alors que ce doit être une torture de tous les jours. J'ai envie de m'arracher la peau pour échapper à ses paroles. Je veux me rouler en boule et mourir. Je veux fracasser et réduire en poussière tous les objets autour de moi.

Le président Lattimer pose sa main sur mon dos et je me dégage avec un cri perçant.

— Non ! dis-je d'une voix haletante. Ne me touchez pas !

— Je suis désolé, Ivy, murmure-t-il. (Il semble confus.) Je croyais que tu savais comment elle était morte.

Avant qu'il puisse prononcer un autre mot, je me suis remise debout et je cours. Je descends les marches du perron à l'aveuglette, je n'écoute pas ses cris qui m'appellent. Le souffle court, je fuis la vérité de la mort de ma mère. Je cours dans la ville comme si m'arrêter signifiait mourir. Les passants me lancent des regards étonnés, quelques-uns m'appellent, mais je ne ralentis pas, je contourne les obstacles. J'entends le tonnerre au-dessus de ma tête. Des éclairs lacèrent le ciel. J'ai mal aux jambes, mes poumons me brûlent et j'accueille chaque manifestation de douleur comme un ami perdu depuis longtemps.

Mon père et Callie sont tous les deux assis à la table de la cuisine au moment où j'entre, les reliefs du repas entre eux. Ils me dévisagent, surpris, et mon père se lève de sa chaise.

— Ivy ? Tu vas bien ? Que s'est-il passé ?

— Je sais... (J'ai la voix éraillée, comme si j'avais avalé du verre et que je m'étouffais avec les éclats.) Je sais ce qui est arrivé à maman. Tu m'as menti. (Je me dirige droit sur mon père et je lui donne un coup sur le torse. Il m'attrape les poignets avant que je puisse le frapper à nouveau.) Tu m'as menti ! hurlé-je.

— Callie, dit-il d'une voix ferme en regardant ma soeur.

Derrière moi, j'entends Callie se lever et fermer la porte à double tour. Elle tire aussi les rideaux au-dessus de l'évier. Je me force à tourner la tête et je capte son regard. Cet échange suffit à me vider de toute énergie. Je m'effondre sous la poigne de mon père.

— Tu le savais ! Tu le savais et tu ne m'as jamais rien dit.

— C'était mieux ainsi, assène Callie. Tu ne pouvais pas encaisser la vérité. Regarde dans quel

état tu es.

— Tais-toi, Callie ! lance mon père d'un ton sec. C'est rare qu'il s'adresse à elle de cette façon. Il relâche mes poignets et me passe un bras autour des épaules.

— Viens t'asseoir. Il faut qu'on parle.

Je le suis dans le salon, les jambes en coton. Callie nous suit, mais arrivé à la porte, mon père lui lance un regard dissuasif et elle retourne à la cuisine.

— Viens ici, me dit-il en me guidant vers le canapé.

Je m'enfonce dans une douceur familière et il s'assied à côté de moi. Nos genoux se touchent. J'ai passé des milliers d'heures dans cette pièce, je connais ses murs marron et son plancher par cœur, mais en ce moment, j'ai l'impression d'être chez un inconnu.

— Je ne sais pas exactement ce qu'il t'a raconté, me dit mon père. C'est le président Lattimer, n'est-ce pas ?

Je confirme d'un signe et je l'entends marmonner : « Salaud. »

— Il ne s'agit pas de lui ! dis-je, haussant le ton. Tu aurais dû être honnête avec moi il y a longtemps.

— Tu as raison, répond mon père. Mais tu mérites aussi d'entendre ma version. (Il prend une inspiration tremblante.) J'étais contre le mariage arrangé. Je ne voulais pas épouser une fille que je n'avais jamais rencontrée auparavant. J'ai envisagé de refuser, mais je ne voyais pas où ça allait me mener, à part de l'autre côté de la barrière, donc j'ai joué le jeu. Et puis le jour de la cérémonie, quand ta mère s'est avancée vers moi... (Il secoue la tête.) J'ai bien failli ne pas y croire, Ivy, tellement c'est un cliché. Mais pour moi, ça a été le coup de foudre.

Il rit, mais d'un rire sans joie.

— Mais ce n'était pas réciproque, dis-je doucement, pour lui éviter d'avoir à l'énoncer lui-même.

— Non. Parce que son cœur était déjà pris. (Mon père détourne le regard, je le vois déglutir avec peine.) En tout cas, on s'entendait. Elle m'appréciait. (Il prononce ces mots avec une amertume qui révèle comme il est dur d'être « apprécié » par la personne qu'on aime.) Et j'ai eu l'impression qu'après votre naissance, la situation pourrait changer. Parce que même s'il manquait quelque chose entre elle et moi, elle vous aimait, toutes les deux, énormément.

— Pas assez pour rester avec nous, malgré tout, précisé-je, moi aussi amère.

— Oh, Ivy... soupire mon père. Elle avait le cœur brisé et malgré tous mes efforts, tous les siens, nous n'avons pas pu le réparer.

Moi aussi, j'ai mal au cœur en regardant mon père. Comme il a dû souffrir d'être amoureux d'une femme qui n'a jamais pu l'aimer autant en retour ! Puis je pense à Erin Lattimer, qui se trouve dans le même cas. Je comprends pourquoi le président pensait agir de façon juste en n'épousant pas ma mère, mais il a eu tort. On ne peut pas légiférer sur l'amour. L'amour dépasse les graphiques, les diagrammes et les intérêts communs. L'amour, c'est brouillon, c'est compliqué, et c'est une erreur de refuser sa magie aléatoire.

— Mais pourquoi m'as-tu menti ? Pourquoi m'avoir sans cesse répété qu'il l'avait tuée ?

Mon père prend mes mains crispées entre les siennes. Il a de gros doigts égratignés et je serais bien incapable de compter le nombre de fois où, enfant, j'aurais voulu qu'il me tienne ainsi.

— Tu as raison, nous aurions dû te dire la vérité. Mais ça revient au même. Il l'a tuée. (Il doit voir l'expression d'incrédulité dans mes yeux, car il resserre les mains sur les miennes.) C'est vrai.

— Elle s'est suicidée, dis-je d'une voix égale. Elle s'est pendue à cet arbre parce qu'elle voulait être sa femme à lui, pas la tienne.

Une partie rancunière de moi savoure l'éclair de douleur sur son visage.

— Elle s'est tuée parce qu'il lui a fait croire qu'ils finiraient ensemble et puis qu'au bout du compte, il l'a forcée à épouser un homme qu'elle n'avait pas choisi. Tout comme il t'a forcée à épouser

Bishop. Tout comme il a forcé des centaines d'autres jeunes filles, dit mon père, qui baisse la tête pour trouver mes yeux. Et si nous ne l'arrêtons pas, c'est ce qu'il continuera de faire.

— En fait, est-ce que tu accordes de l'importance aux mariages arrangés ? Ou à la barrière. Ou à rien de tout ça ? Ou est-ce que ce sont simplement des paroles faciles que tu répètes quand tu veux obtenir quelque chose de moi ?

— Bien sûr que non, répond-il, soudain impatient.

Il laisse retomber mes mains.

— Alors pourquoi ? (Je déteste la faiblesse qui perce dans ma voix.) Tu n'as toujours pas dit pourquoi tu m'as menti.

— Je n'avais pas l'impression que c'était un mensonge, répond mon père. J'estime toujours qu'il l'a tuée. Peut-être pas de ses mains, mais il lui a donné la corde.

— Ce n'est pas...

— Et j'ai menti parce que j'avais peur de te dire la vérité, poursuit mon père. Tu lui ressembles tant. Et la moitié du temps, tu agis exactement comme elle. Tu es tellement impulsive... (Son doigt tapote les cicatrices sur mon bras et j'ai envie de hurler. Cette histoire de chien me poursuivra jusqu'à la fin de mes jours !) Je ne voulais pas que tu penses... que tu te croies destinée à finir de la même façon.

À ses mots, je sens un gouffre glacial s'ouvrir dans ma poitrine et je suis incapable de répondre. Toute ma vie, j'ai éprouvé un vide en moi, un endroit désert qui ne parvenait pas à se remplir, même si j'essayais. Ma mère en souffrait-elle, elle aussi ? Est-ce de ça que mon père a peur ? Qu'un jour, le monde soit trop oppressant pour moi et que j'abandonne ? Il a si peu confiance en ma force ?

— Tu penses que je suis faible, dis-je d'une voix éteinte.

— Non ! proteste mon père. Ce n'est jamais ce que j'ai pensé. Tu aurais pu supporter la vérité et j'aurais dû te faire confiance. On sait que tu es courageuse. Si on ne le savait pas, on ne t'aurait jamais demandé d'accomplir cette mission.

Mais peut-être suis-je faible, en fin de compte ? Car l'idée de mettre fin à la vie de Bishop, je la supporte de moins en moins.

— Papa, chuchoté-je d'une voix incertaine. Je n'ai pas envie de le tuer.

— Bien sûr, que tu n'en as pas envie, répond-il doucement. Si tu en avais envie, je m'inquiéterais pour toi.

— Bishop ne croit pas aux mariages arrangés, papa. Il veut aider les autres, améliorer le système. Il veut aussi que chacun ait le choix.

— Est-ce vraiment ce qu'il souhaite, Ivy, ce qu'il croit ? Ou est-ce seulement ce qu'il te raconte ? Rappelle-toi, son père joue le même jeu. (Il marque une pause.) Mais si tu ne peux pas le faire, tant pis. (Je le dévisage, l'espoir bouillonnant dans mes veines.) Mais combien d'autres femmes devront terminer comme ta mère avant que les choses changent, Ivy ?

Il m'effleure la joue, lisse mes cheveux derrière mon oreille. Mon cœur se brise un peu devant tant de tendresse. Il ne m'en avait jamais offert autant et c'est quand même trop, parce que je ne peux plus démêler si c'est la vérité ou encore un mensonge.

— Ne te décide pas tout de suite, me conseille-t-il. Tu as encore un peu de temps. Réfléchis bien : qui a tes intérêts à cœur ? On est ta famille, Ivy. Et rien de tout ça ne fonctionne sans toi. On ne fonctionne pas sans toi.

Moi qui commence à comprendre, petit à petit, que ce qu'il me demande est mal, laid et malsain, je suis pourtant envahie par la chaleur de ses mots. Ils ont besoin de moi. Ils ne peuvent pas y arriver sans moi. J'ai une place dans cette famille que personne d'autre ne peut prendre.

— Callie ? appelle mon père.

Elle entre si vite qu'elle est forcément restée à la porte pendant tout ce temps. Elle s'assied à côté de moi et m'embrasse sur le front comme elle le faisait quand j'étais petite et qu'elle me bordait pour la

nuit. Je ferme les yeux et je me concentre sur ma respiration pour surmonter la douleur qui me poignarde les côtes.

— Je suis désolée pour ce que j'ai dit tout à l'heure, murmure-t-elle dans mes cheveux. Et désolée pour maman, j'ai voulu t'en parler une centaine de fois. Mais je ne voulais pas te faire mal. (Elle s'interrompt.) Je ne voulais pas que tu doutes de toi.

Je me dégage et je lance :

— Tu m'as fait plus de mal en me mentant.

— Et je le comprends, à présent, avoue-t-elle. J'avais tort, Ivy.

Ses mots sont doux, mais son regard reste dur. Je l'ai déçue. Pourtant je n'en ai cure. Elle aussi, elle m'a déçue.

— Nous avons tous les deux eu tort, ajoute mon père. Mais nous ne te cacherons plus rien.

Il regarde Callie, puis moi, et ses yeux s'enflamment.

— Mais pense un peu à tous les changements qu'on peut apporter ! Tous les choix dont les jeunes filles disposeront. Nous pouvons vraiment améliorer la vie des habitants de Westfall. Penses-y, Ivy. Tu me le promets ?

— Oui, promis.

Je n'ai pas besoin de réfléchir pour savoir que quelles que soient ses raisons de vouloir renverser le président Lattimer, mon père fera un meilleur leader. Jamais il n'expulserait quelqu'un pour un crime mineur. Il nous rendrait notre libre arbitre. Les habitants auraient leur mot à dire sur la façon dont nous sommes gouvernés.

Malgré tout ce qui s'est passé, je crois toujours en mon père et en son objectif final. C'est la manière d'y parvenir qui constitue pour moi un obstacle. Si je tue Bishop, ma famille accédera au pouvoir, mais Bishop sera mort, et moi, je serai quoi ? Une meurtrière. Une fille qui a assassiné un garçon qui n'avait rien fait pour le mériter. Un garçon qui m'a tenu la main, m'a laissée m'exprimer sans jamais chercher à me faire taire. Je serai celle qui aura du sang sur les mains, et j'ignore si je pourrai jamais m'en débarrasser.

Il pleut pour de bon quand je quitte la maison de mon père, mais je refuse le parapluie que Callie me propose, ainsi que son offre de me raccompagner. J'ai envie d'être seule et la pluie est un soulagement sur ma peau échauffée. Je n'ai aucune idée de l'heure qu'il est, mais le soleil est couché et je ne vois personne dans les rues luisantes d'humidité. Quand j'arrive enfin dans notre allée, mes tennis sont trempées. Mes cheveux mouillés ruissellent dans mon dos.

Je ne vois pas Bishop avant d'être presque sur la terrasse. Il est assis sur les marches du perron dans le noir, protégé de la pluie par l'avancée du toit. Il affiche une mine grave. Je m'arrête et je le regarde se redresser, une serviette de toilette entre les mains. Je reste immobile un moment, puis d'un coup, je me mets à courir vers lui sans savoir ce qui a décidé mes jambes à bouger. Je vole au-dessus des trois petites marches pour venir me pendre à son cou. Il est fort, chaud et après une petite seconde d'hésitation, il me serre contre lui. Je sanglote, toutes les larmes que j'ai voulu pleurer pendant ce qui me paraît des années se déversent, se mêlant à la pluie sur son cou.

Il me garde dans ses bras et me laisse pleurer. Il n'essaie ni de me distraire de mon chagrin, comme l'a fait mon père, ni de m'imposer d'arrêter tout de suite, comme l'aurait voulu Callie, toujours impatiente quand il s'agit d'émotions.

Bishop reste simplement là, les bras fermes dans mon dos, la respiration régulière sur ma tempe. Jusqu'ici, je ne m'étais pas rendu compte qu'il était important que ce soit lui qui assiste à ma crise de larmes. Il lève la main gauche qu'il appuie doucement sur ma nuque, pour me masser du pouce.

Ça prend plus longtemps que je ne l'aurais cru pour que mon chagrin se consume, me laissant hors

d'haleine et aussi molle qu'une poupée de chiffon. Je recule d'un pas et je libère son cou de mon étreinte.

— Je ne voulais pas... Je ne devrais pas...

J'émets un hoquet involontaire.

— Chut, fait-il. Tout va bien, Ivy. Tout va bien.

Il dénoue ses mains dans mon dos et me frictionne la tête à l'aide de la serviette. Le coton sec passe sur mon front, sous mes yeux qui continuent de pleurer.

— Mon père m'a raconté ce qui s'était passé, explique-t-il. Je m'inquiétais pour toi. (Il esquisse un sourire taquin.) J'ai bien cru que j'allais devoir rester sur le perron toute la nuit.

— Est-ce que... (J'aspire une goulée d'air.) Est-ce que tu savais déjà ?

— Non. Enfin, pas tout. Au fil des années, j'en ai entendu des bribes, mais je n'avais jamais compris que c'était de ta mère qu'ils parlaient. (Il rassemble mes cheveux sur une épaule et en essuie les mèches qui gouttent.) Ton père ne t'avait jamais rien dit d'elle ?

— Pas vraiment. Il faisait comme si c'était trop douloureux pour en parler.

— Ça l'était peut-être, déclare Bishop avec calme. Mais je ne suis pas prête à entendre quelqu'un défendre mon père.

— Il ne m'a raconté que des mensonges. (Je sais que je trahis mon père en parlant ainsi à Bishop, mais là, tout de suite, c'est le cadet de mes soucis.) Il m'a dit que ton père avait tué ma mère.

Bishop n'arrête pas d'essuyer mes cheveux, ne se met pas en colère comme je l'aurais cru. Il me demande simplement d'une voix douce :

— Et tu l'as cru ?

— C'est mon père ! (Je manque de m'étouffer sur un autre sanglot.) Tu ne fais pas confiance à ton père ?

— En toute sincérité ? (Bishop secoue la tête.) Pas entièrement. Je ne fais pas confiance à la plupart des gens. (Il laisse tomber la serviette.) À part toi.

Je manque de laisser échapper un rire hystérique. Si Callie l'entendait, elle exécuterait une danse de triomphe, mais moi, tout ce que je ressens, c'est du désarroi.

— Pourquoi moi ?

— Parce que tout le monde a besoin de quelqu'un à qui faire confiance, répond Bishop. La vie est trop solitaire sans ça. Et c'est en toi que je place ma confiance.

Il détache les cheveux humides de mon cou, les rassemble dans ses mains et les laisse retomber dans mon dos. Derrière moi, la pluie tape sur les pavés et s'échappe de la véranda comme une minuscule cascade. Bishop me passe le pouce sur la joue.

— Si j'avais su à propos de ta mère, fait-il doucement, je te l'aurais dit.

Je le crois. Il me l'aurait dit. Il aurait eu assez confiance en moi pour me révéler la vérité. C'est lui, parmi tous, qui m'aurait estimée capable d'encaisser la nouvelle.

— Bishop... dis-je dans un souffle.

Nous sommes si près l'un de l'autre que nos poitrines se touchent, sa chemise et mouillée à cause de moi. Je fais glisser ma main sur son torse, appuie le coton humide sur sa peau. Il inspire un peu d'air et les battements de son cœur bafouillent, ivres, sous ma paume. Sa peau est chaude même à travers le tissu humide et froid.

Je ne suis pas quelqu'un de tactile, aussi les contours de son corps sous ma main me sont-ils étrangers. J'aurais sans doute acquis plus d'aisance en matière de contact si ma mère avait vécu, ou si mon père avait été différent. En l'occurrence, Callie a été la seule à m'offrir des caresses, et c'était en général quand elle voulait obtenir une faveur. J'imagine que Bishop ne vaut pas mieux que moi dans ce domaine, connaissant la femme qui l'a élevé. Mais je pense que si nous en avions l'occasion, nous pourrions apprendre ensemble, nous guider l'un l'autre pour découvrir une topographie nouvelle. Cette occasion, nous ne l'aurons pas, en tout cas pas fondée sur l'honnêteté et la confiance. Notre histoire a été écrite il y a

longtemps et elle n'a pas une fin heureuse. Bishop a placé sa confiance dans la mauvaise personne.

Je laisse retomber ma main. Mon père avait peut-être raison de me soupçonner d'être trop fragile pour ce monde. Je ne me suis jamais sentie aussi vulnérable qu'à cet instant. J'ai l'impression d'être une souris qui se fait balader par un chat jusqu'à perdre toute notion d'orientation. Je crois toujours en la cause de mon père, mais maintenant, à côté de Bishop, je suis à nouveau perdue. Je ne suis plus convaincue de rien à part du fait que je ne veux vraiment pas qu'il meure. Je vois bien que je suis au bord du désastre, même si je n'arrive pas à imaginer qu'il reste en moi quelque chose à briser. Une partie froidement curieuse de moi, détachée, a simplement envie de basculer dans le précipice, juste pour voir jusqu'où je tombe.

Bishop se penche vers moi et son souffle réveille les petits cheveux sur ma nuque. Il sent l'eau de pluie, le savon et le soleil de tout à l'heure.

— Ivy, chuchote-t-il.

La bouche sous mon oreille, il m'effleure la peau de ses lèvres, et c'est comme la caresse d'une plume. Un bref instant, l'espace vide et à vif qui existe en moi s'ouvre, chante son désir. Jamais dans ma vie je n'ai voulu quelque chose avec une telle force. Je le veux lui, là, maintenant. L'approbation de mon père, l'admiration de ma sœur, ne sont que de pâles désirs à côté. Je me détache de lui avant qu'il puisse me toucher davantage.

— Je suis désolée, dis-je dans un hoquet. Je ne peux pas...

Je fonce en l'évitant quand il veut me prendre le bras. Je trébuche à l'intérieur, continue dans le couloir jusqu'à être en sécurité dans la salle de bains à la faïence blanche et fraîche, dos contre la porte verrouillée. Il frappe et je compte mes respirations, inspirer, expirer, inspirer, expirer, jusqu'à entendre ses pas s'éloigner. Jusqu'à ce que le seul son restant soit le silence qui bourdonne dans ma tête.

Chapitre 17

— Comment se fait-il que mon repas paraisse toujours moins bon que ce que toi tu commandes ? demandé-je à Victoria. (Je pique au bout de la fourchette un morceau de poulet qui ressemble à s'y méprendre à un vieux ver racorni.) Je ne sais même pas si c'est comestible.

Victoria rit, mais elle examine mon visage avec un peu trop d'intérêt.

— La nuit a été dure ?

Je porte une main à mes yeux, que je sais encore gonflés de larmes et du manque de sommeil.

— J'ai des allergies.

— Ah, d'accord.

Son ton suggère qu'elle ne me croit pas, mais elle ne m'interroge pas plus avant, et je lui en suis reconnaissante. Le réveil a été dur ce matin, notamment au moment du petit-déjeuner, avec Bishop assis à la table en face de moi, les yeux emplis d'inquiétude et la mâchoire serrée. J'avais envie d'éliminer l'espace entre nous et de le prendre à nouveau dans mes bras, de le sentir m'envelopper, mais je me suis contentée de manger mes flocons d'avoine dans un quasi-silence et je suis partie le plus vite possible au boulot.

— Eh bien, c'est ton jour de chance parce que nous avons une après-midi peu chargée, m'annonce Victoria. Tu pourras rentrer plus tôt si tu ne te sens pas d'attaque.

— Non, non, dis-je beaucoup trop vite. Je vais bien. Victoria m'adresse un sourire triste.

— Le mariage, ce n'est pas tous les jours facile.

J'ouvre la bouche pour protester, mais ça me prendrait trop d'énergie pour aujourd'hui de lui raconter des craques.

— C'est vrai. Je pense que Bishop aurait été mieux loti avec une autre.

J'ignorais que j'allais dire ça avant que les mots quittent ma bouche.

— Je n'en suis pas convaincue, proteste Victoria. J'ai l'impression qu'il n'est pas mécontent de celle qui lui a été attribuée.

— Pourquoi dis-tu ça ?

— Je l'ai croisé à plusieurs reprises depuis que vous êtes mariés. Bishop n'est pas du genre à montrer ce qu'il ressent, mais il y a quelque chose dans son expression quand il parle de toi. (Victoria hausse les épaules.) Je me trompe peut-être, c'est juste une impression.

Les joues empourprées, je me concentre soudain très fort sur ma salade. J'ai envie que Victoria voie juste, alors que je devrais espérer qu'elle ait tort. Je ne veux plus parler de Bishop et moi. C'est un véritable champ de mines avec un million de façons possibles de me détruire. Je demande à Victoria :

— Tu es mariée ?

Elle ne porte pas d'alliance et ne parle jamais de mari, mais ça ne veut rien dire. Les alliances ne sont pas faciles à trouver, bien des mariés n'en portent pas. Nous ne possédons pas les matériaux nécessaires pour en fabriquer, donc les seules bagues disponibles sont celles que les familles se transmettent depuis la guerre. Peut-être qu'elle est veuve, qu'elle n'aime pas son conjoint ou qu'elle préfère ne pas mélanger travail et vie privée. Il y a des tonnes de raisons valables qui expliqueraient qu'elle ne parle pas de lui.

— Je l'ai été, déclare-t-elle. Ça n'a pas marché.

— Que s'est-il passé ?

C'est sans doute une question impolie, mais Victoria n'est pas obligée d'y répondre. Je pense à un mariage comme celui de Meredith, même si j'ai du mal à imaginer Victoria prendre un poing dans la

figure sans riposter dans la seconde qui suit. Elle avale une longue gorgée d'eau, fait craquer un glaçon entre ses dents avant de répondre :

— Il venait de ton côté de la ville, bien sûr. Kevin. (Prononcer son nom semble lui être douloureux.) On a été marié dix ans, mais je n'ai jamais pu tomber enceinte. (Elle regarde par la vitre sale de la cantine.) Et finalement, je l'ai laissé partir.

Je ne peux cacher ma perplexité.

— C'est-à-dire ?

— Il voulait des enfants, Ivy. Et je ne pouvais pas lui en donner. Je lui ai dit cent fois que j'étais prête à signer la requête conjointe de divorce, je savais que le président Lattimer accepterait de la valider si mon père le lui demandait. Mais Kevin refusait. Et puis, à la cent unième fois, il a changé d'avis.

Ses yeux sont brillants de larmes qui ne coulent pas.

— Tu l'aimais ?

Ma question est pourtant inutile : la réponse se lit sur son visage.

— Pas dès le départ. Mais ils ont bien fait leur boulot en nous associant tous les deux. On était vraiment bons amis, presque depuis le début. Et l'amour s'est développé à partir de là.

C'est de cet aspect des mariages arrangés que parlait Bishop quand il disait que, parfois, ils fonctionnaient. Victoria et Kevin. Stéphanie et Jacob. Des couples qui finissent par s'aimer et ont le potentiel de fonctionner sur le long terme. Le pourcentage de mariages réussis est sans doute le même que du temps où les gens décidaient qui ils voulaient épouser. Ni meilleur, ni pire. Mais au moins, à l'ancienne, le choix était fait par les principaux intéressés, qui n'étaient plus des adolescents mal dégrossis au moment d'être unis pour la vie.

— Il s'est remarié ?

Victoria opine du bonnet, les yeux rivés sur son assiette.

— Il a épousé une fille de Westside. Une à qui on n'avait pas attribué de conjoint quand c'était son année. (Elle s'interrompt.) Ils ont eu des jumeaux.

Les jumeaux, c'est rare. Déjà, une naissance unique avec le bon nombre de doigts et d'orteils mérite qu'on la célèbre, mais alors des jumeaux ? C'est encore un autre accomplissement. Maintenant, je vois de qui elle parle. Je ne connaissais pas son nom, mais je le voyais parfois au marché, accompagné de sa femme, en train de promener la double poussette avec fierté. Dégingandé, les cheveux d'un roux très vif, il avait un sourire un peu étrange. Jamais je ne l'aurais imaginé avec Victoria.

— Tu le revois, des fois ?

— Non. (Victoria pose ses restes sur le plateau d'un mouvement un peu brusque.) Au début, on a essayé, mais c'était trop dur.

— Je suis désolée, dis-je. Ce n'est pas juste.

Victoria rit, d'un petit rire blessé.

— Non, c'est sûr. Mais de nos jours, il n'y a pas grand-chose de juste. (Elle s'arrête un instant dans son nettoyage et trouve mes yeux.) On fait tous du mieux qu'on peut. Bishop et son père y compris.

— C'est vraiment ce que tu penses ? (Je baisse la voix.) Du président Lattimer ?

— Il n'y a pas de réponse évidente ici, Ivy. Peut-être que la vision de ton grand-père aurait donné de meilleurs résultats, peut-être de pires. Impossible de savoir. Le président Lattimer et son père nous ont mieux gardés en vie qu'on ne l'aurait jamais imaginé. On est en sécurité, la plupart du temps on a assez à manger, notre population augmente petit à petit, personne ne nous met un pistolet sur la tempe pour nous forcer à obéir.

— Et les mariages ? dis-je d'une voix tendue. À moi, ça me paraît plutôt forcé.

— Peut-être à toi, concède Victoria. Mais la plupart des jeunes gens qui montent sur cette scène sont heureux d'y être, de prononcer leurs vœux et de maintenir la paix. Pour eux, c'est une tradition, pas un

devoir.

— Je ne crois pas que tous le vivent de cette manière, murmuré-je. Ils sont simplement effrayés. Personne n'ose remettre en question l'ordre établi. Pourtant, on choisit pour eux. Je n'appelle pas ça la liberté.

— Peut-être qu'on attend trop de la liberté, conclut Victoria en se levant. La liberté, on l'avait avant la guerre. Et regarde où ça nous a menés.

Quand je rentre à la maison à la fin de la journée, je tombe sur la personne que j'étais la moins préparée à voir : Erin Lattimer. Elle est assise tout au bord du canapé, comme si se caler dans les coussins et se mettre à l'aise était au-dessous d'elle.

J'ai envie de lui demander comment elle est entrée, mais je me force à plaquer un sourire sur mon visage. Une main sur la poignée de la porte, je lance :

— Bonjour. Que faites-vous ici ?

Elle se relève et lisse sa jupe gris perle. Comme toujours, elle est apprêtée jusqu'au bout des ongles.

— Nous avons une clé, répond-elle.

Je ferme la porte et laisse tomber mon sac à terre. Je déteste l'idée qu'elle se trouve dans cette maison sans ma permission.

— Très bien. Peut-être que la prochaine fois, vous pourrez attendre sur le perron ? Ou nous prévenir que vous venez ?

Je trouve que mes propos sont tout à fait raisonnables, mais M^me^ Lattimer pince les lèvres comme si je venais de l'insulter.

— C'est noté.

— De quoi aviez-vous besoin ?

M^me^ Lattimer contourne la table basse pour s'approcher de moi.

— L'anniversaire du président approche. (Je lui adresse un regard dépourvu d'expression.) Et nous organisons toujours une grande fête pour le célébrer. Tu n'as pas dû y assister, par le passé, mais je pensais que tu serais au courant.

— J'en ai entendu parler, mais nous n'avons jamais été conviés.

— Bon, il te faudra une robe, dit M^me^ Lattimer d'un ton affairé.

— J'ai déjà une robe, je l'ai portée le jour où j'ai épousé Bishop.

Je n'ai aucune envie de la porter à nouveau, mais je refuse la charité de M^me^ Lattimer.

— Pas ce genre de robe, Ivy. Une toilette plus habillée.

(Elle me détaille sans vergogne.) Et à ta taille.

— J'aime cette robe-là, dis-je juste pour la contrarier.

— C'est faux, objecte-t-elle. Je t'ai vu tirer dessus pendant tout le temps que tu la portais. Elle était trop courte.

Elle se dirige vers la porte d'entrée et l'ouvre, avant de me faire signe de sortir.

— Tu représentes les Lattimer, maintenant, et tu vas te montrer à la hauteur. (Elle n'a pas besoin d'ajouter : « Que tu le veuilles ou non. » Je l'entends de toute façon.) La plupart des jeunes filles seraient ravies à l'idée d'avoir une nouvelle robe.

Elle me pousse dehors, et je marmonne :

— Je ne suis pas la plupart des jeunes filles.

— Certes, dit-elle dans mon dos, la voix cassante. J'étais au courant.

— Où va-t-on ?

Une fois sur le trottoir, elle tourne à gauche vers le centre-ville.

— J'ai une couturière qui a accepté de nous rencontrer aujourd'hui.

Les talons de M^me^ Lattimer claquent fort sur le trottoir.

— Est-ce que j'aurai mon mot à dire dans tout ça ?

— Bien entendu, répond la femme du président, qui me toise des pieds à la tête. Tant que tu as bon goût.

Son expression me souffle qu'elle trouve cette éventualité hautement improbable.

Il se trouve que c'est une boutique devant laquelle je passe tous les jours pour aller au travail, mais je n'y ai jamais fait particulièrement attention. Aucune enseigne devant, rien en vitrine. M^me^ Lattimer doit sonner pour que nous soyons introduites.

— Très exclusif, raillé-je alors que nous entrons.

L'épouse du président ne répond pas, mais, du bout des doigts, elle appuie un peu plus que nécessaire dans mon dos pour me pousser dans la boutique mal éclairée où règne une fraîcheur agréable. Des rouleaux de tissu sont appuyés contre les murs et deux fauteuils rembourrés placés près de la vitrine. Le mur du fond n'est qu'un immense miroir, excepté une porte tout à droite en partie dissimulée par un rideau. La femme qui en émerge est plus jeune que je ne m'y attendais. Étant donné le style un peu austère de M^me^ Lattimer, j'imaginais une vieille femme desséchée aux doigts noueux, affligée d'un croassement de sorcière. Mais la couturière a environ la quarantaine, des cheveux noirs coupés court et elle arbore un sourire amical. C'est seulement une fois qu'elle vient vers nous que je remarque le pied à la traîne derrière elle, et qui lui donne une démarche titubante : à chaque pas on craint qu'elle ne chute. Les anomalies congénitales font partie des séquelles de la guerre nucléaire.

— Alors voici donc votre belle-fille, dit-elle, les bras tendus pour venir m'embrasser. (Je reste raide sous son étreinte, sans trop savoir comment réagir.) Je m'appelle Susan. Je suis enchantée de vous rencontrer.

— Bonjour.

Je tente de m'extraire de son accolade aussi doucement que possible. Susan passe de moi à M^me^ Lattimer et l'accueille avec tout autant de chaleur. Même si la mère de Bishop est tout sourires, je la soupçonne d'être aussi enchantée que moi par cette effusion.

— Je vous avais prévenue, Susan, elle est grande, commence-t-elle.

Les deux femmes se tournent pour me détailler du regard.

— Très grande, confirme la couturière, qui penche la tête et continue à m'étudier.

— Elle peut porter une pièce très voyante, poursuit M^me^ Lattimer. Elle a le corps pour l'assumer. Peut-être une robe sans bretelles ?

Elle attend un signe de confirmation de Susan. J'en profite pour intervenir :

— Je veux des bretelles.

Je passerais la soirée à tirer sur le bustier de peur qu'il se retrouve au niveau de ma taille. M^me^ Lattimer hausse un sourcil.

— D'autres remarques, Ivy ?

Demeurée silencieuse ne m'apportera sans doute rien de bon et de toute façon, ce n'est pas ma spécialité.

— J'aime bien le violet.

La femme du président hoche la tête, comme si ma préférence de couleur avait besoin de son approbation pour être accordée. D'ailleurs, c'est sans doute le cas.

— Peut-être du lilas, Susan ?

— Oui, c'est ce que je pensais aussi.

La couturière me fait signe de la suivre et M^me^ Lattimer ferme les stores de la vitrine.

— Ne gardez que vos sous-vêtements et venez par ici, me dit Susan sur le ton de la conversation avant de se placer en face du grand mur en miroir.

Je ne me suis jamais considérée comme particulièrement timide, mais il y a quelque chose dans le fait de me déshabiller devant la mère de Bishop qui me fait perdre mon sang-froid. Elle doit sentir mon hésitation, car elle claque des doigts devant moi.

— Oh, franchement, Ivy ! Rien qu'on n'ait déjà vu avant.

J'ai envie de lui mordre les doigts. Je me débarrasse de mes chaussures avec brusquerie sans dire un mot, j'enlève mon pantalon et mon T-shirt. Mes sous-vêtements noirs font très sombre sur ma peau pâle. La tête haute, je fais face au miroir et je lutte contre la rougeur qui commence à envahir mon cou et mes joues.

Susan lève un doigt et me dit d'attendre, puis elle disparaît derrière le rideau dans son arrière-boutique. J'essaie de ne pas m'agiter, mais le regard scrutateur de M^me^ Lattimer dans le miroir ajoute à ma nervosité. Je ne peux me défaire de l'impression qu'elle me jauge pour voir si je suis assez bien pour son fils unique. Susan revient enfin avec une longueur de tissu mauve dans les bras. Elle le tient contre ma poitrine et semble satisfaite de son choix. L'épouse du président s'approche, relève mes cheveux.

— Cette couleur lui va à merveille, déclare-t-elle.

— Je suis d'accord, convient Susan. Peut-être une grande jupe, et une seule bretelle ?

Elle ramène le tissu sur mon épaule. Il est plus beau et plus doux que ceux confectionnés par les habitants et vendus au marché.

— Où avez-vous trouvé cette étoffe ? demandé-je.

— Elle date d'avant la guerre. Elle est magnifique, non ? Nous possédons plusieurs dizaines de rouleaux de différents tissus. Je ne veux même pas penser au jour où ils seront finis... Aujourd'hui, c'est difficile d'obtenir des étoffes d'une telle qualité.

— C'est vraiment très joli, affirmé-je, sentant le regard des deux femmes sur moi.

Dès qu'elles reprennent leur discussion sur le style de la robe, je cesse de les écouter. Maintenant que je suis certaine de ne pas me balader sans bretelles, je me fiche bien de comment sera ma tenue. Il me faut donc un petit instant pour me rendre compte que M^me^ Lattimer me parle.

— Tu es vraiment très jolie, me dit-elle, les yeux braqués sur le reflet du tissu dans le miroir.

Vraiment ? Je n'ai jamais pris la peine d'y réfléchir beaucoup. Enfin, je sais que je ne suis pas repoussante, assez de garçons m'ont dévisagée pour que je le comprenne. Mais chez moi, la beauté n'était pas prisée. Personne ne faisait jamais de compliments sur l'apparence, je n'ai eu droit qu'aux moqueries de Callie sur ma taille et mes courbes. Cette absence d'intérêt pour l'apparence physique était une bonne chose, sur beaucoup de plans. Pourtant, je trouve tout de même triste qu'un père ne dise jamais à sa fille qu'elle est jolie, ne sache même pas si elle l'est ou non.

— Merci...

Susan disparaît à nouveau derrière le rideau avec l'étoffe mauve. M^me^ Lattimer observe mon visage dans le miroir. Elle passe ses doigts minces dans ma chevelure et me fait sursauter lorsqu'elle tire soudain sur un nœud récalcitrant, envoyant plusieurs cheveux pâles à terre.

— Tu as les cheveux de ta mère... exactement les mêmes. Couleur du miel brut.

S'agit-il d'un compliment ou d'une malédiction ? Le ton parfaitement neutre de sa voix m'empêche de le déterminer.

Cette comparaison constante avec ma mère, depuis peu, commence à me lasser. Je suis d'autant plus reconnaissante d'avoir Bishop, qui, quand il me voit, ne voit que moi et non l'ombre d'un souvenir mort depuis longtemps.

— Vous aussi, vous connaissiez ma mère ?

L'épouse du président m'adresse un sourire sans joie.

— Une femme intelligente connaît toujours ses rivales.

Bon, ça répond à ma question... M^me^ Lattimer sait ce qu'il en était de la relation entre son mari et ma mère. Son cœur s'est-il réjoui quand sa rivale a été retrouvée pendue au chêne de leur jardin, parce qu'elle en était enfin débarrassée ? Ou s'est-il brisé, parce qu'elle savait qu'à partir de ce jour, son mari serait toujours prisonnier du souvenir de ma mère ?

— Ça vous contrarie que ce soit moi qu'il ait épousée, non ? demandé-je d'une voix douce.

M^me^ Lattimer pousse un lourd soupir.

— Ce qui me contrarie, c'est de la voir chaque fois que je te vois. Mais quoi que tu en penses, je ne suis pas assez injuste pour penser que c'est ta faute. (Elle triture les perles à son cou, ses yeux aussi froids que de la glace pilée.) Je veux que mon fils soit heureux. Et si tu peux le rendre heureux, alors nous n'aurons pas de problème.

Je remarque que mon bonheur à moi n'entre pas dans l'équation. Si jamais M^me^ Lattimer avait la moindre idée de ce que je compte faire à son fils, elle n'hésiterait pas une seconde à me détruire. Elle est sans doute la plus impitoyable de nous tous.

Susan revient avec des perles, qu'elle montre à la femme du président. Il s'ensuit une discussion sur une guirlande à passer dans mes cheveux.

— On les relève entièrement ? demande Susan, qui examine ma crinière.

— Non, peut-être pas tout, objecte M^me^ Lattimer. Ça lui donnerait un air trop sévère. C'est mieux si on lui laisse quelques mèches autour du visage.

Je la fixe dans le miroir et il me semble que son regard s'est un peu adouci. Mais quand je lui adresse un minuscule sourire en retour, son expression redevient froide.

— Tiens-toi tranquille, Ivy. On est loin d'avoir fini.

Chapitre 18

Comme le milieu d'été entame sa lente descente vers l'automne, ma vie adopte une nouvelle routine. Je me lève tôt et je prends mon petit-déjeuner avec Bishop avant de partir au travail. Le soir, c'est l'inverse : nous dînons ensemble, puis Bishop se met à bricoler dans la maison. Il trouve toujours quelque chose à réparer ou à améliorer.

Certains soirs, je m'installe dans la véranda pour bouquiner. D'autres, je reste avec lui pour le regarder travailler. Il est efficace, mais jamais pressé. Il reste concentré sur sa tâche du moment. Le simple fait d'être avec lui apaise mon esprit tourmenté.

Nous sommes plus à l'aise l'un avec l'autre qu'au début. Nous abordons des sujets sans danger : mon boulot, l'hiver à venir, les projets pour la fête d'anniversaire de son père. Nous ne nous touchons pas. Une absence de contact qui n'est en rien le soulagement qu'elle devrait être.

Je sais que mes jours avec lui sont comptés. Mon père m'a accordé le temps promis. Le temps de venir à bout de ce qu'il demande, de ce qu'il attend. Mais il ne peut pas se permettre d'attendre pour toujours et je ne peux pas continuer à traîner des pieds. Les trois mois seront bientôt écoulés. Quand j'imagine Caille dans ma tête, je la vois les bras croisés, en train de taper du pied sur le sol. « *Allez, Ivy, il est temps de t'y mettre !* » Bientôt, je devrai trouver comment m'introduire dans la salle des armes et là, il sera trop tard pour faire marche arrière.

Mais pour ce soir, j'ai juste envie de manger un bon repas, de converser tranquillement, de regarder les yeux de Bishop s'éclairer quand il sourit. Pourtant, lorsque je rentre à la maison, je ne suis pas accueillie par des odeurs de cuisine. Aucune lumière n'est allumée, les pièces sont plongées dans une pénombre rougie par la lumière du crépuscule.

— Je suis là, m'appelle Bishop depuis la véranda.

Je traverse la cuisine et je le trouve assis par terre, à côté de la table basse entre les sofas d'osier. La table est couverte d'une nappe blanche qui tombe jusqu'au sol. Dessus se trouve un assortiment de viandes, de fromage, de fruits frais, de légumes coupés en bâtonnets et de tranches de pain. Au bout se trouvent plusieurs bougies éteintes et un pichet d'eau.

— C'est quoi, ce festin ?

— On n'a pas été livrés en blocs de glace, explique Bishop. Je me suis dit, autant nous goinfrer avant que tout ne tourne. (Il contemple la véranda couverte de lierre.) Pique-nique mi-dehors mi-dedans.

Je souris, j'ôte mes chaussures et je le rejoins. Je m'assieds en face de lui, la table couverte de nourriture entre nous.

— Bon appétit ! lance-t-il d'un ton joyeux.

Nous ne nous encombrons pas d'assiettes et fabriquons de petits sandwiches, des piles de viandes et de fromage, directement sur la nappe. Bishop pousse vers moi la barquette de fraises et après de faibles protestations, je finis par toutes les engloutir. Une fois notre repas terminé, la majorité des provisions a disparu, et ce qui en reste ne pourrait pas trouver place dans mon estomac.

— Eh bien, je n'en peux plus...

Je m'affaisse sur le sofa derrière moi.

— C'était l'idée, dit Bishop.

— Et les bougies, c'était pourquoi ? demandé-je en désignant la table.

— Je me disais qu'on pouvait faire comme si on était en colonie de vacances.

Je suis incapable de dire s'il est en train de se moquer de moi ou pas.

— Je ne suis jamais allée en colonie de vacances.

— Jamais ?

Je secoue la tête. Mon père n'aimait pas que Callie et moi nous éloignions de lui aussi longtemps. Enfin, une personne moins généreuse pourrait interpréter ça comme : il n'aimait pas que nous échappions à son influence trop longtemps. En tout cas, je n'ai jamais eu le droit de participer aux colonies dans les bois destinées aux jeunes âgés de dix à quatorze ans, pas même une seule nuit.

— Dans ce cas, il va falloir les allumer, lance Bishop.

Il s'agenouille à la table et allume les bougies, trois grosses courtes et deux longues. Ensuite, il se rassied sur le sofa face à moi et allonge ses longues jambes à travers l'espace qui nous sépare. Il pose les pieds près de moi, ses orteils à côté de ma hanche.

— Et qu'est-ce que tu faisais en colo ?

Ma voix est un petit peu essoufflée. Je ne sais pas pourquoi. Je n'ai pas envie d'y réfléchir.

— Des bêtises, le plus souvent. Tu sais bien... (Bishop s'interrompt, un sourire en coin.) Euh... en fait non, tu ne sais pas.

Je lui adresse un regard moqueur.

— Le soir, on s'asseyait autour d'un feu de camp et on se racontait des histoires de fantômes. Parfois, on essayait de faire tourner une bouteille pour embrasser qui elle désignait, mais les animateurs n'aimaient pas beaucoup ce jeu. Ils n'approuvaient pas qu'on crée des liens entre garçons et filles.

C'est la première fois que j'entends Bishop parler des efforts fournis par les adultes pour empêcher les jeunes de se rapprocher et de tomber amoureux avant la cérémonie des mariages. Les mariages arrangés sont bien plus faciles à vivre si les participants ne sont pas déjà épris d'un autre. Le père de Bishop et ma mère étant les exemples typiques du chaos qui peut en découler. Sans le regarder, je demande :

— Et... tu t'étais attaché à quelqu'un ?

— J'ai joué au jeu de la bouteille de temps en temps. Quand on arrivait à ne pas se faire prendre. Mais je n'espérais jamais que la bouteille désigne une fille en particulier.

Les dernières lueurs du soleil quittent le ciel et les bougies ne chassent l'obscurité que dans un rayon limité autour d'elles. La moitié du visage de Bishop se trouve dans l'ombre. Nous nous dévisageons un long moment et je sais que je devrais poser une autre question ou dire quelque chose, n'importe quoi, pour rompre le silence. Mais les mots ne sortent pas. Je ne sens que mon coeur qui galope dans ma poitrine.

— En tout cas, je préférais action ou vérité, finit par dire Bishop.

— C'est quoi, ça ?

Je prends une gorgée d'eau pour éclaircir ma voix.

— Tu n'as jamais joué à action ou vérité ?

Bishop est si étonné que ses sourcils risquent de disparaître dans ses cheveux.

— Il y a beaucoup de jeux que je ne connais pas. Ma famille n'était pas très joueuse.

— C'est très facile, m'explique Bishop. Quand c'est ton tour, tu choisis soit action, soit vérité. Si c'est action, je te donne un défi que tu dois réaliser sous peine de perdre. Si c'est vérité, je te pose une question et tu dois y répondre avec sincérité, sinon tu perds. (Il me sourit, une lueur amusée dans les yeux.) Tu veux jouer ?

Alors là, c'est une très mauvaise idée, à tout point de vue, mais quand j'ouvre la bouche, c'est un oui qui en sort. Je précise :

— Mais c'est toi qui commences.

— D'accord. (Bishop fixe le plafond comme s'il pesait le pour et le contre.) Vérité.

Vérité. Je peux lui demander n'importe quoi, et en théorie, il devrait répondre en toute sincérité. Il y a une tonne de choses que je veux savoir à son propos et une tonne de façons dont ces réponses pourraient me blesser. Je devrais m'excuser et aller au lit, mais j'ai passé trop de temps à réfréner ma

curiosité à son égard. Mon envie de le connaître surpasse tout, même le bon sens. Il me faut au moins m'en tenir à des questions insignifiantes.

— Combien de filles as-tu embrassées en jouant au jeu de la bouteille ?

Je ris comme s'il s'agissait d'une blague, mais mon rire sonne faux.

— Ça dépend, répond-il, un peu amusé. On parle d'un vrai baiser ou d'un petit bisou vite fait ?

— D'un vrai baiser.

Je ne lui avoue pas que pour moi, baiser et bisou, c'est la même chose, sachant qu'en dehors de la tentative désastreuse sur son épaule, je n'ai jamais embrassé autre chose que la joue de mon père et celle de Callie.

La mine sérieuse, il plonge ses yeux verts dans les miens comme s'il essayait de deviner ce qui se cache derrière la question.

— J'ai embrassé trois filles dans ma vie. Une quand j'avais treize ans, au jeu de la bouteille. Une autre en colo quand j'avais quatorze ans, avec un usage un peu excessif de la langue.

Je ris, et cette fois ce n'est pas forcé.

— La tienne ou la sienne ?

Bishop lève les deux mains comme s'il se rendait.

— Je plaide le droit de garder le silence.

À présent je m'esclaffe et Bishop affiche une expression très étrange. Comme s'il venait d'apprendre la plus merveilleuse nouvelle au monde, un large sourire se dessine sur ses lèvres, tel un rayon de soleil. Entre deux éclats de rire, je parviens à lui demander :

— Qu'y a-t-il ?

Il sourit toujours.

— Rien.

— Tu ne m'as pas parlé du troisième baiser, lui rappelé-je.

— C'était il y a deux ans. Juste avant que je doive épouser ta sœur. Une fille de mon école. Et il y a eu plus d'un baiser.

— Trop de langue pour ceux-là aussi ?

— Non, ceux-là, c'était beaucoup mieux.

Ces mots me font l'effet d'une lame de rasoir sur la peau, alors que je sais que je n'en ai aucun droit. Il ne me connaissait même pas à l'époque, et de toute façon, ce qu'il a ressenti pour une autre fille ne devrait pas importer.

— Elle te plaisait beaucoup ?

J'ai aussitôt envie de me donner des gifles. Bishop n'hésite pas longtemps avant de répondre :

— Pas autant que toi.

Sa voix grave est égale, son regard ne quitte pas le mien. Il n'est pas gêné. Pas nerveux. Sûr de lui et direct. Et voilà. C'est ce que j'ai envie d'entendre de lui depuis des semaines maintenant, et ce que je ne peux absolument pas supporter d'entendre non plus.

— Bishop...

Il me coupe :

— Tu n'avais droit qu'à une question et tu m'en as posé une centaine environ. À ton tour de passer sur le gril. Action ou vérité ?

— Vérité.

Je sais que je devrais dire action. Mais je ne suis pas une tête brûlée pour rien. Je me prépare à ne pas pouvoir répondre en toute franchise. Une question sur mon père ou sur ce que ma famille pense vraiment de la sienne. Mais en fait, il sourit et me demande combien de garçons j'ai embrassés.

C'est une question facile, mais j'ai un mal étonnant à me résoudre à répondre. J'envisage de mentir, mais avec tous les autres mensonges et omissions qui tourbillonnent entre nous, il me paraît correct d'être

honnête quand c'est possible.

— Aucun, finis-je par articuler.

Je ne baisse pas les yeux, mais mes joues rosissent et j'espère que la lumière de la bougie ne le montre pas. Bishop ne rit pas et ne se moque pas. Il fait juste un signe de tête.

— Par manque d'occasions ou manque d'envie ?

— Les deux, je suppose.

Hors de question de lui avouer que le seul garçon pour qui j'aie jamais éprouvé de l'intérêt me fait face. Bishop ouvre la bouche, mais je parle avant lui.

— Tu avais dit une seule question, tu te rappelles ? Action ou vérité ?

— Je dirais bien action, mais j'ai peur que tu m'ordonnes de me déshabiller et de faire le tour de la pièce en gloussant comme une poule, ou un autre défi dans le genre.

Je manque de recracher la gorgée d'eau que j'étais en train d'avaler.

— C'était ça, les actions que vous vous donniez à faire en colo ?

— En gros, oui. Qu'est-ce que tu veux, on avait treize ans...

— Alors, encore vérité ?

— C'est sans doute moins risqué.

Moins risqué. Je réfléchis un instant à ce que j'aimerais savoir. C'est-à-dire une ribambelle de choses. Les plus importantes : ce qu'il pense vraiment des mariages arrangés, ce qu'il ressent pour moi, ce qu'il rêve de faire de sa vie. Les banalités : sa couleur préférée, son plat préféré, comment il s'y prend pour avoir les cheveux aussi doux. Des questions bêtes et sans intérêt.

— C'était comment, de grandir dans ta maison ?

J'ai beau essayer, je n'arrive pas à imaginer Bishop courir dans ces couloirs sombres. Peut-être qu'être élevé dans la maison du président est ce qui l'a poussé à aimer autant la nature, à toujours rechercher la lumière à travers le feuillage des arbres.

— Solitaire, répondit-il sans hésiter.

Mon cœur se serre, pas par pitié, mais parce que je comprends. J'ai beau avoir une sœur, j'ai été solitaire toute ma vie.

— Mon père est toujours occupé, toujours concentré sur l'extérieur, sur ce qui se passe à Westfall. Et ma mère... (Il se passe une main dans les cheveux.) C'est difficile. À mon avis, elle espérait que je puisse combler le vide qui la sépare de mon père, et quand elle a compris que ce n'était pas le cas... (Sa voix faiblit, empreinte de tristesse.) Je suis sûr qu'elle m'aime, mais elle ne me l'a jamais montré. Et c'est horrible pour un enfant, tu vois ? Tu as toujours l'impression de devoir gagner cet amour, au lieu de le recevoir, sans conditions. Quand j'étais plus jeune, ça me mettait souvent en colère, et puis je me suis rendu compte que ce genre de réaction ne changerait rien à la situation. Pour finir, j'ai arrêté d'essayer.

— Oui, je comprends.

J'aimerais bien qu'il m'apprenne comment arrêter. Moi, je suis toujours prisonnière du même cercle : je désire l'affection de mon père, mais je refuse de faire ce qui est requis pour la gagner. Bishop me fixe et quelque chose se passe entre nous, quelque chose qui tournoie et se forme dans l'air humide et immobile. Ça me terrifie. Il me terrifie. Mais cette fois je ne peux me résoudre à le fuir.

— Vérité.

J'ai chuchoté, car je ne fais pas confiance à ma voix.

— Est-ce que tu avais peur de moi, le premier soir ? me demande Bishop.

Sa question me surprend, tout comme son front plissé et son regard sérieux.

— Oui.

Aucune raison de mentir.

Une ombre passe sur son visage.

— Je n'aurais pas... Je ne t'aurais pas touchée, Ivy.

Pas forcée.

— Je sais. Maintenant, je le sais.

— Moi non plus, je n'étais pas prêt, avoue-t-il.

À présent, c'est à son tour de paraître mal à l'aise, et ses joues virent à l'écarlate dans la pénombre. Je ne l'ai jamais vu hésitant avant, lui qui est toujours si posé.

— Ce n'est pas parce que je suis un garçon que... (Il baisse les yeux.) As-tu encore peur de moi ?

J'ai la bouche sèche et l'impression d'avoir une grosse pierre aux bords aiguisés coincée dans la gorge.

— Non.

Ce n'est pas tout à fait la vérité. Je n'ai plus peur qu'il me touche. Je suis terrifiée par le désir qu'il le fasse. Ses yeux, sombres à la lumière de la bougie, brûlent les miens. J'ai l'impression qu'il va se rapprocher de moi. J'ignore si c'est ce que je souhaite ou ce qui m'effraie. Il y a de l'électricité entre nous, mais Bishop ne bouge pas.

— Je crois que c'est mon tour, dit-il, la voix grave et rauque, comme si lui aussi avait la gorge nouée. Vérité.

— Encore ? (Je tente de sourire, mais échoue lamentablement.) On n'est pas très doués en action, je trouve.

— La vérité est plus intéressante, répond-il. N'importe qui est capable de faire la danse des canards tout nu.

— Pourquoi m'as-tu choisie, moi, au lieu de ma soeur ?

Je ne m'étais pas aperçue à quel point cette question me taraudait jusqu'à enfin la poser. Bishop m'adresse un sourire moqueur.

— Ça m'étonne que tu aies mis si longtemps à la poser. Je croise les bras devant la poitrine, comme pour me faire une armure.

— Alors ?

— Ma mère fait du bénévolat à l'hôpital, deux jours par semaine. Elle donne un coup de main dans les services qui en ont besoin. (Mon impatience doit se lire sur mon visage, parce qu'il lève une main.) Attends un peu, je t'assure que c'est important pour l'histoire. (D'un geste, je lui permets de poursuivre.) Parfois, je l'accompagnais, surtout plus jeune. Un jour, quand j'avais à peu près quatorze ans, je passais la matinée là-bas avec elle. Les portes se sont ouvertes et je ne voyais pas trop ce qui se passait, mais j'ai entendu de l'agitation. Quelqu'un pleurait, une autre personne criait et appelait un médecin. Quand j'ai enfin pu jeter un coup d'œil, j'ai vu une fille d'à peu près mon âge aux longs cheveux noirs qui appelait à grands cris. L'une des infirmières m'a tapoté l'épaule et m'a dit : « C'est la fille que tu vas épouser un jour : Callie Westfall. »

À ces mots, je ressens une vive douleur dans la poitrine : je ne supporte pas l'idée qu'il aurait pu épouser ma sœur. Elle ne lui aurait pas convenu. Elle ne l'aurait pas compris. Elle n'aurait même pas essayé. Bishop relève une jambe et passe l'avant-bras sous son genou replié.

— Je me rappelle l'avoir regardée un long moment et avoir tenté d'imaginer toute une vie avec elle. Et là, elle a fait un pas de côté, et j'ai aperçu une autre fille, plus jeune, avec des boucles couleur miel et de grands yeux gris. Elle avait le visage strié de larmes et une grande plaie sur le bras.

Ses yeux se dirigent vers mes cicatrices.

— Moi, dis-je dans un souffle.

Bon, bien sûr que c'était moi, qui aurait-ce pu être d'autre ?

— Toi, confirme Bishop.

Le mot se déroule dans l'air comme une promesse. Comme quelque chose à quoi m'accrocher, si seulement j'avais le courage de l'attraper.

— Je ne vais pas te mentir et prétendre que c'était le coup de foudre, poursuit-il. Mais c'était de la

fascination. Tu étais blessée, terrifiée, mais tu restais brave, avec un air de défi dans les yeux. Ils brillaient quand tu parlais de ce chien. Ton visage montrait exactement ce que tu ressentais, mais ces sentiments-là étaient inattendus. Comme le jour du mariage, quand tu as tout fait pour m'éviter. (Il esquisse un sourire.) Les poings serrés. (Bishop me dévisage ouvertement.) S'il fallait que je me marie, je voulais épouser une fille que ça m'intéressait de connaître. Tu es facile à déchiffrer, Ivy, mais ton livre est compliqué. Voilà pourquoi je t'ai choisie à la place de ta sœur.

J'ai l'estomac sens dessus dessous. Mon cœur se brise, mais ses millions de petits éclats enflent de bonheur. Je n'arrive pas à respirer, mais je peux toujours sentir, chaque nerf dans mon corps est en alerte rouge. Si Bishop me touchait maintenant, il se pourrait que je me désintègre. Ou que je m'envole vers les étoiles.

— Ce jour-là, tu m'as fasciné, me déclare Bishop d'un ton doux. Et tu me fascines toujours.

Toute ma vie, j'ai souhaité pouvoir revenir en arrière et effacer cette satanée morsure de chien. Rester maîtresse de moi-même et ne pas me faire mordre, ne pas hériter d'une trace indélébile de mon impulsivité. Ces cicatrices argentées sont un rappel constant de la déception que je peux susciter. Et pourtant, Bishop leur donne une tout autre signification. Une médaille d'honneur. Un témoignage de ma force. Une source de fascination. Il ne condamne ni mon tempérament de fonceuse ni mon incapacité à masquer mes émotions. Mes pires traits de personnalité deviennent les meilleurs.

— Action, dis-je.

Je me déplace avant même que mon cerveau enregistre le mouvement et je me retrouve agenouillée sur le sol dur à côté de Bishop, sans savoir comment j'y suis arrivée. Mon visage à quelques centimètres du sien. Je pose une main sur le sofa à côté de sa tête pour retrouver l'équilibre.

— Qu'est-ce que tu fais ? demande-t-il à voix basse.

— Chut. (J'ai la gorge nouée.) Si je ne me concentre pas, je vais me dégonfler.

Amusé, il répond :

— Je ne t'ai pas encore donné de défi à réaliser. Je prends une grande inspiration.

— Le défi, c'est moi qui me le suis donné.

Et je l'embrasse.

Ses lèvres sont plus douces que je ne l'avais imaginé, le dessous de son nez rugueux. L'espace d'une seconde, il ne bouge pas et j'ai le temps de penser que j'ai fait une énorme erreur, le regret et l'embarras enflent en moi comme du sang qui se précipite à la surface d'une blessure. Mais au moment où je m'apprête à reculer, il emmêle la main dans mes cheveux et me rapproche encore.

Ce n'est pas un baiser doux, pas hésitant comme j'aurais cru que serait mon premier baiser, bouche chaste et lèvres sèches. Non, c'est effréné, c'est brut d'émotions, c'est approximatif. Comme si, chaque fois que j'ai senti cette vague de chaleur en sa présence les semaines passées et que je l'ai niée ou refoulée, elle n'avait pas tari comme je l'avais cru. Elle est restée vivante en moi, à brûler, à grandir, et à présent elle explose, trop haute pour être contenue par mon corps. Je serais gênée par ma frénésie, si je ne le sentais pas aussi impétueux que moi.

Il me renverse en arrière, à terre, et le plancher me griffe là où mon haut s'est retroussé. Bishop pèse sur moi, son grand corps logé entre mes jambes, ses mains perdues dans mes cheveux. Je l'embrasse jusqu'à ne plus pouvoir respirer, jusqu'à devoir reculer à moins de mourir étouffée. Et encore... difficile de savoir quelle option je préférerais.

Il respire aussi fort que moi, son visage au-dessus du mien. Je lève une main et, du doigt, je trace la ligne de son sourcil, puis je descends et passe la main sur sa bouche gonflée par nos baisers.

— Désolé, il est possible qu'il y ait eu une utilisation excessive de la langue, murmure-t-il tout contre ma peau. Apparemment, je n'ai pas bien appris ma leçon en colo.

J'éclate de rire et lui aussi. Il place le visage au creux de mon épaule, son souffle me chatouille. Je lui caresse la nuque, je fais passer ses cheveux courts entre mes doigts.

— Ce n'était pas excessif. Je ne suis pas une grande spécialiste, mais ça m'a paru parfait.

Il rit encore, faisant naître la chair de poule sur ma peau. Je murmure :

— Ça faisait longtemps... Ça faisait longtemps que j'avais envie de le faire. T'embrasser.

Il m'est plus facile de prononcer ces mots sachant qu'il ne me regarde pas. Il relève la tête.

— Moi aussi. (Il m'embrasse à nouveau, cette fois plus doucement. Il a passé une main derrière mon cou et je me cambre sous ses caresses légères.) Moi aussi, répète-t-il contre mes lèvres.

Ces baisers durent encore et encore, me plongent dans une léthargie au lieu de m'embraser. Mais le résultat final est le même. Il est aussi proche de moi que possible, son cœur bat contre ma poitrine, ses jambes sont prises dans les miennes et il n'est toujours pas assez près. Pour une fois, mon esprit tourmenté se tait. Il n'y a que les bougies et leur lumière vacillante. La senteur de l'herbe fraîchement coupée au-dehors. Le fantôme d'une brise dans les arbres. Les lèvres de Bishop sur les miennes.

Chapitre 19

Victoria n'aurait pas pu mieux choisir son jour pour me donner mon après-midi. Entre l'épuisement pur et simple et la soirée de la veille avec Bishop que je ne cesse de revivre dans ma tête, je n'ai pas pu me concentrer de la matinée. J'ai fini par m'écrouler dans mon lit passé minuit, après encore quelques baisers dans le couloir. Ensuite, je suis restée éveillée la moitié de la nuit, bien trop consciente du fait qu'il dormait de l'autre côté du mur.

Sur le chemin du retour, je décide de passer à la bibliothèque du président Lattimer pour emprunter de nouveaux livres. Comme un conseil municipal doit se tenir aujourd'hui, je devrais parvenir à l'éviter. Quant à Erin, si elle se rend compte que je suis chez elle, elle risque de s'éclipser. Ça m'étonnerait qu'elle ait envie de tomber sur moi par hasard. En tout cas la réciproque est vraie.

J'entre avec le code que Bishop m'a donné il y a des semaines. Comme chaque fois, le vestibule est sombre et sans vie. Je referme la porte et j'attends un instant, aux aguets. Pas un bruit. « *Étape 4 : trouve les codes* », me chuchote la voix de Callie. Cette étape, je ne cesse de la repousser, mais là, je n'ai aucune excuse valable : la maison est vide. Sur le mur, à côté de la porte du bureau du président, se trouve un pavé numérique. Mon cœur bat si fort que j'en ai presque la tête qui tourne. Je dois prendre une profonde inspiration pour me calmer avant d'avancer à pas de loup dans le couloir. Je ne connais pas le code du bureau, mais peut-être est-ce le même que celui de la porte d'entrée. La main levée, je m'apprête à essayer quand des chaises raclent le sol à l'intérieur, accompagnées de voix masculines. L'une d'elles ressemble à celle de Bishop. Je recule, je me retourne et je cours sur la pointe des pieds me réfugier dans la bibliothèque, dont je laisse la porte entrebâillée.

Je ne vois rien, mais j'entends un battant s'ouvrir et une tonitruante voix d'homme, que je ne reconnais pas :

— Alors, quand est-ce que tu fais de ton père un grand-père ?

Même si Bishop répond d'un ton tranquille, j'entends qu'il le fait les dents serrées :

— Ça ne fait même pas trois mois qu'on est mariés. Son interlocuteur s'esclaffe.

— Si je me souviens bien, quand j'avais dix-huit ans, trois mois auraient largement suffi. (Autre éclat de rire.) Pas vrai, m'sieur le président ?

— Je suis sûr qu'ils y travaillent, répond M. Lattimer.

J'entends un grand bruit de claque. Une tape dans le dos ? J'espère que ce n'est pas pour Bishop, il déteste ça. D'autant plus si le geste vient d'un des bons copains de son père. Le conseil municipal d'aujourd'hui a dû se dérouler ici.

La porte d'entrée se ferme. Sont-ils partis ? J'avance un tout petit peu, et à nouveau, le président parle :

— Mike n'a pas tort, dit-il. (Leurs voix s'éloignent de moi.) Ta mère adorerait avoir un petit-enfant.

Une pause. Je crois qu'ils ont arrêté de marcher.

— Elle n'a que seize ans, rétorque Bishop d'une voix irritée.

Il me faut une seconde pour comprendre qu'il parle de moi.

— Justement, Bishop, c'est tout l'intérêt. Plus les parents sont jeunes, meilleur est le résultat. Tu le sais. Ta mère et moi, on n'avait que dix-sept ans quand tu es né. (Je perçois le sourire de M. Lattimer dans sa voix.) Et tu es parfait.

Bishop pousse un grand soupir.

— Je ne suis pas parfait, papa.

Son père glousse.

— Presque, donc ça compte.

Je savais que Bishop subissait le poids des attentes de son père, de même que moi avec le mien. Le président pense qu'il est parfait. Mon père m'estime bourrée de défauts. Mais nos fardeaux sont similaires. Bishop doit toujours se montrer à la hauteur d'un idéal impossible, tandis que moi, je dois constamment prouver que je suis plus qu'une simple déception. En est-il aussi las que moi ? Le président Lattimer baisse la voix, et je dois faire quelques pas de plus pour l'entendre.

— Vous essayez, non ? Tout va bien dans ce domaine ? Au son de sa voix, je comprends qu'il est gêné d'aborder le sujet. Si je n'étais pas aussi en colère, j'en rirais sûrement. Mais j'ai plutôt envie de surgir dans le vestibule pour lui crier de se mêler de ses affaires.

— Tout va bien, répond Bishop, impatient. Mais peut-être que nous ne sommes pas encore prêts à avoir des enfants. (J'entends la porte d'entrée se rouvrir.) Ivy aussi a son mot à dire, tu sais. Il s'agit aussi de ce qu'elle veut, elle.

— Oui, bien sûr, fait M. Lattimer d'un ton qui dément clairement ses paroles.

— De toute façon, ajoute Bishop, nous avons tout notre temps.

— Moins que tu ne crois, dit le président d'une voix triste. Il y a toujours moins de temps qu'on ne croit, Bishop. Alors, ne le gaspillez pas.

La porte d'entrée claque. Les pas du président se dirigent vers moi. Je m'aplatis contre le mur, mais le son s'arrête avant d'atteindre la bibliothèque et un autre battant se ferme.

M. Lattimer est retourné dans son bureau. Je sors de la bibliothèque sur la pointe des pieds, je parcours le couloir puis je quitte la maison avant que quelqu'un d'autre n'apparaisse.

J'emprunte le chemin le plus long pour rentrer à la maison, ce qui me permet de chasser l'adrénaline en excès dans mes veines. J'aurais sans doute pu trouver un prétexte expliquant ma présence devant le bureau du président, mais j'ai quand même bien failli me faire prendre, et je n'en menais pas large. Rien qu'à l'idée de devoir réessayer, j'en ai des sueurs froides.

Quand j'arrive chez nous, le silence règne dans la maison, Bishop est sans doute ailleurs. Mais soudain des bruits d'éclaboussure m'attirent dans la véranda, d'où j'aperçois Bishop, agenouillé dans l'herbe, occupé à laver des draps dans le baquet en métal. Comme d'habitude, il a mis trop de savon et la mousse a débordé par les côtés, décorant la pelouse de flocons de neige miniatures. Je l'observe quelques instants avant de descendre les marches de la terrasse. C'est une belle journée, pas aussi chaude que celles des semaines précédentes, mais le soleil est haut dans un ciel pastel parsemé de nuages blancs. Des jours comme celui-là, il est difficile de croire qu'il n'y a pas si longtemps nous avons failli anéantir le monde.

— Tu mets du cœur à l'ouvrage !

Il sursaute et sa main heurte un côté du baquet. Il lève les yeux vers moi en agitant les doigts. Je lui envoie un sourire timide, une main en visière pour me protéger du soleil. J'ignore pourquoi je suis si nerveuse, mais tout est un peu changé depuis que nous nous sommes embrassés. Maintenant, je sais quel goût il a, je connais la sensation de sa peau sous mes mains. Ça ne devrait pas faire une si grande différence, et pourtant... À présent, nous sommes plus que des colocataires. Plus que des amis hésitants.

— Tu rentres tôt, dit-il.

— Il n'y avait pas grand-chose à faire au tribunal. Victoria m'a dit que je pouvais profiter de l'accalmie. Bishop me sourit.

— Eh bien, viens donc mettre à profit ce temps libre. Je laisse mes chaussures en bas des marches.

— Tu as tout rincé ?

— Oui, il n'y a plus qu'à étendre.

Il soulève un de mes soutiens-gorge et je le lui arrache de la main, les joues écarlates.

— Bon, je m'occupe des draps, dit-il en étouffant un rire.

Je m'efforce de lui adresser un regard sévère, que mon sourire vient complètement saboter.

— Bonne idée !

Bishop en est au dernier drap quand je le rejoins pour l'aider, une pince à linge dans la bouche et une autre à la main.

— Et voilà, dis-je une fois que tout est en place.

Je lisse le drap qui claque dans le vent. Entre les deux fils à linge, un drap de part et d'autre, nous sommes comme dans un nid douillet. Nous avons bâti une forteresse en coton.

Bishop se tient face à moi, assez près pour que je distingue chaque paillette vert foncé dans ses yeux.

— Viens là.

L'émotion dans sa voix me surprend. Il est un peu essoufflé, comme moi, et d'une beauté ahurissante qui me noue la gorge. Je lui tends la main et il m'attire tout contre lui. J'enlace mes doigts derrière sa nuque. Je suis assez grande pour ne pas avoir à me hausser sur la pointe des pieds, il me suffit d'incliner un peu la tête et ses lèvres sont juste là.

Mon corps palpite contre le sien comme une corde tendue, ma bouche ne se détend pas comme hier soir. Il presse un instant une main dans mon dos, puis relâche sa prise. Il me laisse l'occasion de m'écarter. Je sais que je le devrais. Et à un moment tout pourrait arriver, mais je l'étreins encore plus fort. J'entrouvre les lèvres, sa main se resserre sur ma nuque. Un petit soupir s'échappe de ma bouche et il le recueille dans la sienne.

Ces baisers devraient être moins enfiévrés, à la lumière du jour, debout l'un contre l'autre et non pas allongés. En fait, c'est tout aussi renversant. Entourés des draps du lit où je dors toujours seule, le soleil sans merci brûlant nos épaules, nous savourons un contact qui paraît encore plus intime que dans l'ombre de la terrasse fermée. Peut-être parce que nous commençons tout doucement à nous découvrir l'un l'autre.

Quand il recule un peu, je garde les yeux fermés. Derrière mes paupières chauffées par le soleil, je vois une brume dorée. Il prend mon visage entre ses mains, caresse mes pommettes.

— Et cette jupe que tu portes ? chuchote-t-il. Et ton haut ? Il faudrait peut-être les mettre à laver aussi ? Tu sais, pour ne pas gaspiller l'eau...

Il descend les mains pour m'agripper légèrement les hanches, passe un doigt sous l'ourlet de mon chemisier pour trouver ma peau nue.

J'ouvre les yeux et je sais sans même me voir que leur lumière grise est rayonnante. Je pose le front au creux de son épaule, et mon rire jaillit. Je sens, plus que je n'entends, une vibration satisfaite qui émane des profondeurs du torse de Bishop. Il garde les lèvres dans mes cheveux. Je suis contente de rester comme ça et lui aussi semble heureux. Et nous restons ainsi, un garçon et une fille dans les bras l'un de l'autre, entre les draps.

Chapitre 20

Maintenant, je rêve de lui. Presque toutes les nuits. Pas de beaux rêves où il me fait rire, m'embrasse ou me touche de ses mains puissantes. Non, des rêves où je le poignarde, où je lui loge une balle dans la cervelle, où je l'étouffe dans son sommeil. Toutes les variations possibles sur l'horreur que je suis susceptible de lui infliger. Je me réveille dans des draps humides de sueur, le coeur battant. Dans ces heures sombres de la nuit, quand la maison et silencieuse et qu'il dort de l'autre côté du mur, je sais, au plus profond de mon âme, que je ne pourrai pas le tuer. Que je préférerais mourir moi-même plutôt que d'être celle qui l'exécute. Mais pour autant, je ne sais pas si je peux le sauver.

Au bout d'une bonne dizaine d'essayages, tous avec Erin Lattimer dans mes pattes, ma robe pour l'anniversaire du président est enfin prête. Pour tout un tas de raisons, je suis nerveuse de voir ce jour arriver. Ma tenue ne représente qu'une petite part de cette anxiété. Je sais que je serai sous le feu des projecteurs en tant que nouvelle belle-fille du président. Tout le monde sera à l'affût du moindre de mes gestes, de mes échanges avec Bishop.

Ils guetteront tous un faux pas de ma part. Mon père et Callie seront aussi présents. Ils ne m'ont pas contactée depuis le soir où j'ai appris le suicide de ma mère, mais je sais qu'ils veulent la combinaison de la chambre forte. Il ne reste que quelques semaines avant la date limite. Une grande fête chez le président Lattimer, c'est sans doute ma meilleure chance de trouver les codes.

Mais au-delà de toutes ces inquiétudes, il y a le simple désir d'être belle dans cette robe. De voir le visage de Bishop s'illuminer quand j'entrerai dans la pièce. C'est une perte de temps, mais je ne peux m'empêcher d'imaginer ce moment. *Tu es ridicule, Ivy !* Puis, cinq minutes après m'être réprimandée, je replonge dans cette même rêverie.

Au matin du jour J, l'air est lourd, le ciel chargé d'averses. Une grande partie de la soirée d'anniversaire est censée se dérouler sur la terrasse de derrière et dans le jardin, mais j'imagine que ce temps pluvieux n'effraie pas Erin. Elle est le genre de femme à estimer que les choses se passeront comme elle l'a prévu. Ainsi, je ne suis pas vraiment surprise quand je vois en fin d'après-midi les nuages noirs laisser place au soleil. Le temps se plie à la volonté de M^me^ Lattimer.

Après le repas de midi, Bishop est à peine sorti qu'une femme que je ne connais pas arrive, soi-disant pour m'aider à m'habiller et me coiffer. Je pourrais protester, mais je m'en abstiens. Il me faut choisir mes combats, et celui-ci n'en vaut pas la peine. Et puis il faut bien le dire... j'ai envie d'être jolie. Mais jamais je ne l'avouerais à voix haute. À personne.

Laura, la femme venue me donner un coup de main, refuse que je me regarde dans la glace avant qu'elle ait terminé. Cependant elle accepte sans sourciller de ne pas relever entièrement mes cheveux. Enfin, sans doute ne fait-elle que suivre les consignes préalables d'Erin. La robe est une véritable œuvre d'art, et je ne suis pas sûre d'être à la hauteur d'une telle merveille. Mais une fois que j'en suis revêtue, Laura joint les mains devant sa bouche et déclare avec un grand sourire :

— C'est parfait !

Elle me retourne vers mon reflet, puis s'efface. J'avais peur de ne pas me reconnaître, pourtant j'ai toujours l'air de moi. Je suis simplement plus élégante. Le haut de mes cheveux est relevé, mais le reste descend toujours jusqu'au milieu de mon dos, même si mes boucles d'ordinaire rebelles sont lisses et brillantes. Mais c'est la robe qui me captive vraiment. Plus près du corps que je ne l'aurais cru, elle n'est pas pour autant moulante, le jupon flotte à partir de mes hanches et frôle le sol. Mon épaule droite est

dénudée, la gauche un peu couverte par le tissu mauve plissé. Je n'ai jamais possédé de robe confectionnée à ma mesure et non celle de ma sœur. Dans celle-ci, je me sens bien. Je n'ai honte ni de ma grande taille ni de mes courbes, je n'ai aucune envie de les dissimuler. Ce soir, je vois une jolie fille dans le miroir, bien dans sa peau, et j'espère que Bishop la verra aussi.

C'est seulement lorsque j'entends la voix de Laura depuis l'extérieur de la maison que je remarque qu'elle a quitté la pièce. Le timbre grave de Bishop lui répond. Je me détourne du miroir, hésitante. Devrais-je rester où je suis ? Aller le retrouver dehors ? Mon pouls s'emballe, mes paumes deviennent moites. J'imagine que c'est ainsi qu'une vraie mariée doit se sentir le jour J, ce qui ne fait qu'ajouter à mon anxiété. Bishop m'épargne la décision en apparaissant sur le seuil de la chambre. Il s'arrête dès qu'il m'aperçoit, et, d'un air détaché, s'appuie contre le chambranle de la porte. Son regard parcourt mon corps de haut en bas, puis de bas en haut. Il porte un costume noir et une chemise de ce tissu blanc convoité, déboutonnée en haut. Pas de cravate. Je me souviens du jour de notre rencontre : j'avais détaillé son visage, catalogué ses traits avec une objectivité sans pareil. Je comprenais qu'il était beau garçon, de la même façon que je savais un coucher de soleil magnifique ou que je reconnaissais une jolie fleur en la voyant. Mais cette beauté ne me touchait pas. À présent, quand il se tient devant moi, je vois juste Bishop.

Et il est à couper le souffle.

Il s'écarte de la porte pour venir me retrouver. J'ai encore les mains jointes devant moi. Il les prend dans les siennes et déplie mes doigts crispés.

— Alors c'est pour cette robe que ma mère t'a rendue dingue ?

Je confirme sans un mot.

— Rappelle-moi de la remercier. (Il lâche une de mes mains pour venir toucher ma joue et il embrasse la courbe de mon cou, juste sous l'oreille.) Tu es magnifique, chuchote-t-il, mais ce n'est pas une nouvelle.

— Tu n'es pas mal non plus. (Je sens son sourire sur ma peau. Je passe un doigt dans son col ouvert et je tire doucement.) Pas de cravate ? demandé-je d'un ton moqueur.

Il recule pour me regarder, enroule les bras autour de ma taille.

— J'ai horreur de ça, répond-il avec une petite grimace.

— Ta mère ne va pas être contente.

— Elle s'en remettra. (Il me serre plus fort contre lui.) Ou alors, on pourrait rester ici, histoire de l'énerver vraiment.

Je ris et secoue la tête.

— Sûrement pas.

Il pousse un soupir et se tourne vers la porte, ma main dans la sienne.

— On ne pourra pas dire que je n'ai pas essayé.

Erin nous avait ordonné d'être bien à l'heure, mais à force de traîner, nous arrivons parmi les derniers. Nous avançons dans l'allée avec quelques autres retardataires. Bishop ne paraît pas inquiet, mais je n'ai pas envie de fournir à sa mère des munitions supplémentaires contre moi.

Des bougies placées dans de petits sacs en papier éclairent les bords de l'allée et les marches du perron. Comme par solidarité, des lucioles étincellent dans l'herbe. Quand j'étais plus jeune, certains étés, on pouvait les ramasser par poignées dans l'air sans même avoir à essayer, assez pour remplir un bocal et le transformer en lanterne ou pour se fabriquer une bague phosphorescente, à condition d'avoir la volonté de séparer leur queue brillante de leur corps. Je ne l'ai jamais fait, mais Callie s'en chargeait pour moi. Il y a sans doute un enseignement à en tirer, si je prends la peine de me pencher dessus.

Du coin de l'œil, je distingue l'ombre imposante du chêne auquel ma mère s'est pendue. Je ne tourne pas la tête pour le regarder, mais Bishop doit sentir à quoi je pense, car il me presse la main de

façon rassurante. Nous sommes arrivés à un stade où nous pouvons lire dans les pensées l'un de l'autre, et je ne sais pas trop quand ça s'est produit. Bishop Lattimer semble toujours avoir un tour dans son sac.

Ses parents nous saluent dès notre entrée dans le vestibule. Le président me prend dans ses bras et m'embrasse sur la joue. D'après lui, je suis radieuse. Erin est aussi distante que d'habitude, mais je surprends une lueur d'approbation dans ses yeux.

— Très joli, me dit-elle d'une voix détachée.

Je n'obtiendrai pas plus d'elle, et c'est suffisant.

— Vous êtes en retard, reproche-t-elle à son fils, les lèvres pincées.

— C'est ma faute, dis-je avant que Bishop puisse prendre sur lui les reproches. Un souci avec la robe.

Erin me fait la grâce d'un sourire poli.

— Mieux vaut tard que jamais, dirons-nous.

Bishop me guide vers la terrasse de derrière. Illuminée par les mêmes bougies que devant, la scène baigne dans la lumière et les rires. Un bar se trouve à l'extrémité de la terrasse, et Bishop me fait un signe de tête.

— Tu veux boire quelque chose ?

— Avec plaisir.

M'occuper les mains, voilà qui serait le bienvenu ! Nerveuse, je sens les regards inquisiteurs des autres invités sur nous : tout le monde veut voir le fils du président et la fille du fondateur. Je préfère quand nous sommes seuls tous les deux, à l'abri des curieux, dans notre toute petite maison.

— Je reviens tout de suite, me dit Bishop.

Je le regarde s'éloigner de moi, plus grand que tous les autres, sa silhouette élancée fendant la foule. Je m'efforce de ne pas me sentir intimidée, entourée de tous ces inconnus, dont quelques-uns m'offrent un gentil sourire en passant. Si mon père et ma sœur sont là, je ne les ai pas encore aperçus.

Dans la file devant le bar, Bishop se tourne vers moi et ses yeux trouvent les miens. Il m'adresse un petit sourire complice qui met ma peau en feu. Mon regard ne dévie pas, même quand quelqu'un se glisse à côté de moi.

— Eh bien, vous avez l'air plus à l'aise, tous les deux, murmure la voix de Callie.

J'arrache mes yeux de ceux de Bishop pour me tourner vers ma sœur. Elle porte une robe jaune qui lui donne un teint cireux, mais son visage est toujours aussi magnifique.

— Il ne te quitte vraiment pas des yeux, dit-elle, occupée à examiner ma propre robe.

— J'aurais cru que tu en serais contente, dis-je, agacée.

— Oui... Sauf que toi non plus, tu n'arrives pas à lâcher son regard.

Je me détourne d'elle. Je veux qu'elle arrête de penser à Bishop.

— Où est papa ?

De sa flûte de champagne à moitié vide, Callie désigne un endroit éloigné sur la pelouse.

— Là-bas.

Je distingue le profil de mon père parmi un groupe d'hommes assemblés autour d'une haute table décorée, elle aussi, de bougies. Il rit, la tête rejetée en arrière, comme s'il n'avait pas le moindre souci.

— Il veut la combinaison de la chambre forte, me souffle Callie.

— Il m'avait promis qu'il me laisserait du temps...

— Ce qu'il a fait, gronde-t-elle en me tapotant l'avant-bras de son verre. Le temps est écoulé.

Je lui lance un regard noir et elle penche la tête, comme si elle étudiait un insecte particulièrement intrigant, mais qu'elle pourrait de toute façon écraser.

— Je lui ai dit que tu n'y arriverais pas. Je lui ai répété des milliers de fois. Qu'on finirait par tout devoir faire nous-mêmes car tu serais incapable de mener à bien ta mission. Tu es trop faible, Ivy. Tu l'as toujours été.

— La ferme, Callie ! rétorqué-je les poings serrés. J'ai dit que je trouverais le code, et c'est ce que je vais faire. Donc tu la fermes !

Je m'éloigne d'elle avant d'agir d'une façon que je pourrais regretter, comme lui hurler à la figure ou la gifler pour faire disparaître sa petite moue dubitative.

Je joue des coudes dans la foule pour retourner dans la maison. Je ne sais même pas vers où je me dirige, mais du moment que c'est loin de Callie...

— Où tu cours comme ça ?

Je fais volte-face et Bishop est là, nos verres à la main, l'air intrigué. Il me guide vers un endroit désert, au bas de l'escalier.

— Je t'ai vue parler avec ta sœur. Que s'est-il passé ? Je me force à sourire mais je doute que ce soit un franc succès.

— Une histoire entre sœurs, dis-je de façon aussi légère que possible. Parfois, je regrette de ne pas être enfant unique.

Il me regarde un instant droit dans les yeux. Puis il me passe une flûte de champagne et prend ma main libre.

— Viens.

Nous montons l'escalier, puis je le suis dans un couloir sombre bordé de portes fermées.

— Où va-t-on ?

— Dans mon ancienne chambre. (Bishop s'arrête devant la dernière porte, la main sur la poignée.) On dirait qu'une petite pause ne te ferait pas de mal.

— Si ta mère se rend compte qu'on se cache là-haut, elle va piquer une crise...

— Encore mieux, répond-il, ouvrant la porte.

Sa chambre, plutôt grande, est située à l'avant de la maison. À travers les voilages, je distingue la lumière vacillante des bougies dans l'allée. Bishop n'allume pas la grande lampe, seulement une petite sur son bureau, et laisse la chambre dans la pénombre. De l'autre côté du bureau se trouve un grand lit, recouvert d'une couverture en patchwork aux teintes bleues et grises. Au fond, un fauteuil et une petite bibliothèque. La chambre est impeccable et impersonnelle. Elle ne dit rien de l'amour de Bishop pour la nature ou de ses rêves d'océan. Il me suffit d'un coup d'œil pour comprendre que c'est sa mère qui a décoré la pièce et qu'elle ne comprend pas du tout qui est son fils.

— Ah, c'est beaucoup mieux !

Sur ces paroles, il s'affale sur le lit. Je m'appuie contre le bureau en pianotant sur le pied de ma flûte.

— J'ai toujours voulu un frère ou une sœur, me dit Bishop. J'imaginais avoir quelqu'un qui me comprendrait toujours. Un meilleur ami automatique. (Il capte mon regard depuis l'autre bout de la pièce.) Mais ce n'est pas toujours comme ça, j'imagine.

— Peut-être pour certains, mais pas pour Callie et moi. (Il me fixe sans parler et je sais qu'il attend que j'en dise plus.) On est... différentes, c'est tout. On n'a pas la même personnalité et la vie serait plus facile si je lui ressemblais plus.

Des larmes jaillissent de mes yeux et je cille avec énergie pour les retenir.

— Allez, me dit doucement Bishop. Plus facile pour qui ? Pour elle ? (Il se relève et se dirige vers moi.) C'est son problème. C'est peut-être elle qui devrait plus te ressembler.

Il pose les mains de part et d'autre de moi sur le bureau et se penche vers moi. Ses lèvres sont chaudes, sa bouche a le goût du champagne.

Il commence à reculer, et j'accroche la main dans ses cheveux pour le retenir, je pose mon front contre le sien. Nos souffles se mêlent, nos lèvres toutes proches.

— C'est toi, mon meilleur ami.

Avant de chuchoter ces mots, je ne m'étais pas rendu compte qu'ils attendaient de sortir de ma

bouche. Ils en révèlent trop, et pourtant c'est la moindre des choses que je puisse lui dire.

— Ivy, chuchote-t-il. Ouvre les yeux.

J'obéis, pour le trouver en train de me dévisager, les yeux graves et sombres. Je suis terrifiée de ce qu'il pourrait dire, des mots qui ne pourront jamais être ni retirés ni oubliés. Des mots qui me feront trop mal à entendre. Alors j'empêche sa voix de sortir en pressant ma bouche sur la sienne. Il émet un son frustré à l'arrière de la gorge, mais enlace ma taille et m'attire plus près de lui.

La porte s'ouvre au moment où on y frappe, donc nous n'avons pas le temps de nous détacher et de faire semblant d'avoir été occupés à autre chose. De toute façon, Bishop n'essaie même pas de donner le change. Il garde les bras autour de moi, les lèvres sur ma tempe tandis que sa mère apparaît dans l'embrasure. D'un ton glacial et désapprobateur, elle annonce :

— On vous demande. Il s'agit d'une fête donnée en l'honneur de ton père, Bishop. Et vous, vous venez vous cacher ici pour faire... Dieu sait quoi. Je veux vous voir tous les deux en bas dans cinq minutes.

Elle nous tourne le dos, ses talons claquent dans le couloir. Je me rends compte que c'est le son que j'associe le plus à elle.

— Pris la main dans le sac ! souffle Bishop.

Je ris et j'enfouis la tête au creux de son épaule. Nous prenons au sérieux la menace pas si voilée d'Erin et descendons dans les cinq minutes imparties. Je ne doute pas qu'elle serait capable de revenir et de nous traîner par les oreilles si nous nous avisions de désobéir. Il y a moins de monde que tout à l'heure dans le vestibule. La plupart des invités sont dans le jardin, près de longues tables où trône à présent un buffet.

— Tu as faim ? me demande Bishop.

Pour tout dire, je suis affamée, mais avant il me reste une chose à faire : trouver les codes. J'entends encore la voix de Callie dans ma tête, qui m'accuse de ne pas avoir la volonté d'accomplir ma mission, qui est convaincue que je ne suis pas assez forte.

— Tu n'as qu'à nous prendre à manger. Je fais un tour aux toilettes et je reviens.

J'attends qu'il soit parti avant de retourner d'un pas pressé vers l'avant de la maison. J'omets de passer par la case toilettes et, sans trop y réfléchir, je tape le code pour entrer dans le bureau de M. Lattimer. Je ne sais toujours pas si c'est le même que celui de la porte d'entrée, mais avec une sécurité aussi lâche, je pense avoir toutes mes chances.

Comme je le soupçonnais, la porte se déverrouille avec un petit cliquetis. Je m'introduis à l'intérieur et referme doucement derrière moi. Mon cœur s'emballe et menace d'éclater. Je m'intime de me calmer. De respirer.

La pièce est plongée dans l'obscurité. Je sais bien que je prends un risque en allumant, mais je dois voir ce que je fais. Heureusement, les lourds rideaux sont fermés et les fenêtres donnent sur le côté de la maison. Je n'ai plus qu'à espérer que personne ne passe par là et remarque la lumière.

Je m'efforce de ne pas réfléchir à mes actions et à ce qu'elles impliquent. J'aide ma famille. J'aide toutes les jeunes filles qui viendront après moi. Cependant, seul le visage de Bishop danse devant mes yeux. *Mais que fais-tu, Ivy ?*

Je m'accroupis à côté du bureau du président et j'ouvre un grand tiroir. Il est rempli de dossiers, par chance tous bien classés. Je parcours les étiquettes, mais je n'aperçois rien à propos de chambre forte, d'armes ou de défense. Il ne faut pas que je traîne. À tout moment Bishop peut venir me chercher. Je n'ai absolument aucune bonne raison de me trouver dans cette pièce, et encore moins courbée à côté du bureau comme une voleuse. *Tu as peut-être envie de te faire prendre. Ça rendrait sans doute les choses plus faciles*. Je chasse aussitôt cette pensée et je passe au tiroir suivant.

Bingo ! Les dossiers qu'il contient sont ceux que je cherche. Les doigts tremblants, je fais défiler les étiquettes jusqu'à arriver au mot «Armes ». Je sors la chemise cartonnée et je l'ouvre sur le sol. Page

après page défile un long inventaire. Chaque type d'armes et modèles possédés par le gouvernement est répertorié. Mon père serait ravi d'avoir ces renseignements, mais c'est trop risqué d'embarquer le dossier, et il m'est impossible de tout mémoriser. Je continue à tourner les pages, mes yeux rivés sur les documents mais l'oreille tendue. *Dépêche... Dépêche*. Si l'information que je cherche n'est pas là, alors je devrai abandonner pour cette fois et réessayer plus tard.

Je suis sur le point de laisser tomber quand j'arrive à la page où figure le code de la chambre forte. C'est une note de Ray adressée au président Lattimer : 21-13-6-18-57.

Code unique pour la porte extérieure et pour la chambre forte. Pas très professionnel, mais plus facile pour moi. Au bas de la note, il est précisé : « Le dernier nombre est augmenté de 3 tous les mois, jusqu'au premier de l'an, où une nouvelle série les remplacera. »

Le papier est daté du 1er janvier de cette année et nous sommes début août. Nous en sommes donc à 78. Ce mois-ci, le code est 21-13-6-18-78. Je ferme les yeux et les chiffres défilent sous mes paupières.

Tout à coup, je suis prise d'une envie de vomir quasi irrépressible. Je pose le front contre le bureau et je me couvre la bouche d'une main. Alors voilà qui je suis ? Une fille qui ferait n'importe quoi pour sa famille ? Prête à sacrifier un innocent pour prouver qu'elle n'est pas faible ? Je ne sais pas ! Je ne sais plus rien...

Un bruit se fait entendre dans le couloir : des pas qui résonnent. En deux temps trois mouvements, je remets le dossier dans le tiroir, espérant qu'il atterrisse à peu près au même endroit qu'avant, et je referme. J'éteins la lumière et je retourne à la porte dans l'obscurité. J'appuie la tête contre le bois frais. Je n'entends rien d'autre que les voix des invités au loin. Je n'arrive pas à savoir exactement ce qui m'attend de l'autre côté, mais je n'ai aucun intérêt à m'attarder ici. J'inspire un grand coup, j'ouvre la porte... et je percute un homme.

— Ivy ?

Je découvre le visage mon père et le soulagement m'envahit. Il ferme la porte derrière moi, pose les mains sur mes avant-bras.

— Je l'ai, papa, murmuré-je. Le dernier chiffre change tous les mois en ajoutant 3.

Les yeux brillants, il me prend dans ses bras. Je l'étreins en retour, le menton sur son épaule. Bishop est au bout du couloir et sourit lorsqu'il me voit. Je ferme les yeux et mon nez s'emplit de l'odeur familière de mon père : feu de bois et vieux papier. Je me souviens de l'hiver où il m'a appris à lire. De tous les après-midi qui ont suivi, passés à bouquiner chacun de son côté, mais dans la même pièce. Chaque fois que je me suis sentie proche de lui, je tenais un livre. Le visage de Callie, que je n'ai pas invoqué, s'impose à mon esprit. Malgré tous ses défauts, elle m'a toujours protégée, même si ses méthodes ne sont sans doute pas celles que j'aurais choisies. Je rouvre les yeux et je vois Bishop s'avancer vers moi à travers un rideau de larmes. Bishop. Avec son rire profond et ses mains puissantes. Le garçon qui rêve d'océan et donne à manger aux expulsés. Que dois-je à chacun d'entre eux ? Que me dois-je à moi-même ? 21-13-6-18-78. Je tourne la tête et j'approche les lèvres de l'oreille de mon père. Je chuchote :

— 21... 13... 6... 18... (J'hésite un bref instant : Bishop est à présent tout proche.) 87, complété-je avant de m'éloigner de mon père.

C'est une erreur que n'importe qui pourrait commettre. Elle me permettra de gagner un temps précieux et d'essayer de trouver quoi faire avant même qu'ils ne se rendent compte que j'agis.

Chapitre 21

Sur le chemin du retour, je garde le silence. La main de Bishop dans la mienne, je réponds par onomatopées à ce qu'il me raconte, mais je suis ailleurs. Encore dans les bras de mon père, au moment où j'étais face à une alternative. Et j'ai choisi celui qui se trouve à mes côtés plutôt que ma propre famille.

— Au fait, j'ai parlé au président du comité matrimonial, m'annonce Bishop. D'après lui, Dylan et Meredith ont tous les deux remis leurs noms en lice pour l'année prochaine.

— Génial... Maintenant, Dylan va pouvoir transformer en enfer la vie d'une autre fille.

Bishop me presse la main.

— Je ne pense pas. J'ai suggéré qu'il serait préférable de ne pas lui trouver de nouvelle épouse.

Je pousse un soupir de soulagement.

— Je n'arrive pas à croire que Meredith veuille subir tout ça à nouveau ! Enfin, c'est elle qui voit...

— Tout à fait. Et peut-être qu'elle aura plus de chance, cette fois-ci.

— Difficile de faire pire.

Ma remarque fait sourire Bishop. Je trébuche soudain sur un pavé disjoint et il me stabilise de sa main libre.

— Décidément... me dit-il, les yeux baissés sur mes pieds. Si tu les enlevais ?

Ses paroles me ramènent au jour de notre rencontre, de notre mariage. Il a prononcé exactement les mêmes à propos de mes talons. Quel chemin parcouru depuis ! Nous sommes allés plus loin que je ne l'aurais cru possible. Plus loin que je n'aurais voulu voyager. Je me tiens à lui et j'ôte mes chaussures. Cette fois-ci, il me les prend et passe les doigts sous les lanières. Mais il ne repart pas. Je l'interroge :

— Qu'y a-t-il ?

Il me lâche la main pour me replacer une mèche de cheveux derrière l'oreille.

— Tu es encore plus belle maintenant qu'avant le début de la fête. J'aime te voir pieds nus et les cheveux détachés.

Malgré le chaos qui règne dans ma tête, je ne peux m'empêcher d'être touchée par son compliment.

— Je suis content que tu aies pu revoir ton père, enchaîne-t-il une fois qu'on recommence à marcher.

Je l'observe un instant. Que répondre ?

— Ça m'a fait plaisir. Je ne lui avais pas parlé depuis le jour où j'ai appris pour ma mère.

— Tu lui en veux toujours ?

— Oui.

Je ne pardonnerai sans doute jamais complètement à mon père de m'avoir caché la vérité sur la mort de ma mère. Ce mensonge a été le point de départ de tant de décisions, de tant de tournants sur la route que j'ai prise. Si j'avais su la vérité dès le départ, j'aurais peut-être choisi un chemin différent. La cause de mon père ne serait pas devenue la mienne si facilement.

— Je comprends que tu veuilles garder tes distances pendant un moment, dit Bishop. Mais je ne veux pas faire partie des raisons.

— De quoi parles-tu ?

Il me caresse la main.

— Je sais que nos pères ne se sont pas toujours entendus. Je ne veux pas que notre mariage dresse une barrière entre ta famille et toi.

— Ne t'inquiète pas.

Je l'ai toujours su, mais ses paroles prouvent que Bishop est quelqu'un de bien. Meilleur que le reste d'entre nous. Il ne comprend pas qu'il est exceptionnel. Que tous les autres cherchent quelque chose sous la surface de chaque relation. Il est le seul dont je pense les intentions entièrement sincères.

Je relève la tête pour admirer le ciel. Au-dessus de nous, les étoiles scintillent dans l'air humide. Il paraît qu'avant la guerre, on les voyait à peine la nuit à cause des lumières des milliers de villes. Désormais, elles s'étendent au-dessus de nous tel un immense tapis illuminant un ciel noir comme de l'encre. Malgré toutes les victimes et les difficultés dues à la guerre, je ne regrette pas de pouvoir contempler les étoiles.

Parvenue sur le perron, je lui reprends mes chaussures à talons.

— J'ai passé une bonne soirée, dis-je.

Sourire me demande un effort considérable. J'ai trahi ma famille et placé mes désirs au-dessus du bien de tous. J'ai décidé que la vie de Bishop valait plus que l'avenir de centaines de filles. J'ai pris un virage vers un monde entièrement nouveau et il n'y aura pas de retour en arrière facile.

Ma superbe robe de soirée se retrouve en boule dans un coin de ma chambre, les chaussures jetées par-dessus. Je me mets au lit, en débardeur et culotte, et j'écoute Bishop se brosser les dents, suspendre ses vêtements à la patère de la porte pour ne pas me déranger en les mettant au placard. Ses gestes quotidiens me sont devenus aussi familiers que les miens. Lorsque son ombre passe à côté de ma porte, je l'appelle :

— Bishop ?

— Oui ?

Je me tourne sur le côté. Je sais ce que je veux, mais je ne sais pas exactement comment je devrais le demander, quels mots utiliser. En fin de compte, ça n'a pas vraiment d'importance, parce que tous les mots ont disparu. Je repousse le drap et je découvre la place vide dans le lit. Mon cœur bat lentement, mais fort, comme une caisse claire dans ma poitrine. Le rythme est si grave qu'il en est presque douloureux. Les yeux de Bishop se déplacent du lit à mon visage.

— Je ne pense pas être prête à... faire l'amour.

Je m'éclaircis la voix pour donner plus de poids à mes propos. En vérité, je n'ai pas vraiment peur de l'acte en lui-même. Pas si c'est avec Bishop. Dans un monde différent, je serais sans doute prête. Mais ici, dans la toile d'araignée dont je suis prisonnière, j'ai peur de franchir ce dernier pas, celui qui unira nos corps de la même façon que le reste de nous a déjà fusionné. Pour autant, je ne veux pas non plus que Bishop reste de l'autre côté du mur.

— Je ne veux pas dormir dans ce lit toute seule.

— Ivy...

Il est plus nerveux que d'habitude, ce qui me donne du courage. Il ne voulait pas me le demander. Il attendait que ça vienne de moi.

— Je veux t'avoir à côté de moi, dis-je.

En quatre pas, il est devant le lit, puis il hésite. Il ne porte qu'un caleçon et soudain, je panique un peu. Peut-être aurais-je dû faire cette suggestion quand il était encore habillé ? *À qui veux-tu faire croire une chose pareille, Ivy ?* J'ai très envie de le toucher, j'ai le bout des doigts qui frémit de désir.

— Tu en es sûre ?

— Oui.

Il s'installe près de moi, le drap tassé près de nos chevilles. Il se met de côté aussi, face à moi, un bras sous l'oreiller où il pose la tête, les jambes légèrement pliées. Nos genoux se touchent, et après une seconde d'hésitation embarrassée, je passe une jambe par-dessus les siennes. Il pose sa main libre au creux de ma taille avant de l'aventurer sur la courbe de ma hanche. Son pouce me caresse, fait des allers-retours sur ma peau.

Je me rapproche un petit peu. Il a les yeux brillants dans la pénombre, ses cheveux ébouriffés par l'oreiller. Je m'approche encore, jusqu'à être tout contre lui. Je noue les bras derrière sa nuque. Je m'enroule autour de lui comme du lierre. *Ivy*. Du lierre.

Nous nous embrassons jusqu'à ce que je sois soûle, soûle de sentir son goût. Il a passé les mains sous mon débardeur, l'a relevé à moitié. Ma jambe est maintenant autour de sa taille.

Quoi que nous ayons pu dire sur le fait de ne pas être prêts, si nous ne nous arrêtons pas tout de suite, nous irons jusqu'au bout. Ce sera comme essayer d'éteindre les flammes de l'enfer avec un dé à coudre d'eau.

— Ivy, chuchote Bishop contre ma bouche. La frontière est mince entre le self-control et le masochisme, et en ce moment, nous sommes en plein dessus.

Sa voix est rauque, essoufflée, mais aussi amusée. Je lui tire légèrement les cheveux et je demande en riant :

— Être au lit avec moi, c'est une forme de torture ?

— Oui, quand on est tous les deux à moitié nus.

Du bout des doigts, je caresse avec douceur son torse. Il est chaud, lisse, et j'aime la façon dont ses muscles bougent sous ma main curieuse.

— Arrête, gémit-il, retenant la main qui descend vers son ventre pour la porter à ses lèvres. Maintenant, tu me tortures vraiment.

Je n'aurais pas cru que ce simple contact l'affecterait autant. Mais je l'imagine effleurer ma poitrine nue de la même façon et la chaleur grandit dans mon ventre, me laisse hors d'haleine et saisie de vertiges. Je chuchote :

— Désolée.

— Pas grave, répond-il, ses yeux plongés dans les miens. Il y a juste une limite à ce que je peux endurer.

Je me redresse et je lui donne un dernier baiser. Puis je me retourne et je passe son bras autour de ma taille. Je replie sa main entre les deux miennes. Nous ne nous embrassons plus, mais je ne suis pas persuadée que cette position soit moins dangereuse, à le sentir pressé contre moi, son torse dans mon dos.

La pleine lune se dessine derrière les rideaux, sa lueur froide nimbant la pièce d'argent. Je trace les contours élancés des doigts de Bishop.

— Pourquoi tu n'as pas arrêté d'essayer avec moi ? Je me dis que s'il dort déjà, je ne lui redemanderai pas. Mais il n'est pas endormi.

— C'est-à-dire ?

Son souffle me chatouille la nuque.

— Le soir où on a joué à action ou vérité. Tu as dit qu'au bout d'un moment, tu avais arrêté d'essayer de gagner l'affection de ta mère. (Je m'interromps.) Pourquoi n'as-tu pas arrêté avec moi aussi ?

— Tu le sais.

Je ferme les yeux en entendant son murmure. C'est vrai, je le sais, mais je ne suis peut-être pas prête à l'entendre. Pourtant une autre partie de moi l'est, sinon je n'aurais pas posé la question. Pas à Bishop, qui ne choisit jamais des paroles faciles simplement parce que la vérité est difficile. Peut-être que j'ai envie de l'entendre pour savoir, une fois pour toutes, qu'il n'y a pas de retour en arrière possible.

— Parce que je suis amoureux de toi, Ivy, chuchote-t-il. Te laisser tomber, ce n'est pas envisageable.

Il soulève mes cheveux sur ma nuque et embrasse la peau délicate. J'en ai le souffle coupé. Le silence se déroule dans la chambre sombre et c'était peut-être idiot de poser la question, mais je ne le regrette pas. Je rouvre sa main et je lui embrasse la paume, à la peau fraîche et sèche. Je la place sur mon cœur puis je la couvre de la mienne.

Nous nous endormons ainsi. Ses lèvres sur ma nuque. Mon cœur dans sa main.

Chapitre 22

Quand la fin approche, c'est à toute vitesse. Je devrais être préparée, mais je ne le suis pas. Pourtant, chaque seconde de ma vie a mené à ce moment. Son arrivée ne devrait pas me surprendre.

Je quitte le tribunal après ma journée de travail, Bishop et notre maison à l'esprit, quand j'aperçois le marchand de confiture. Il se dirige droit sur moi, avec son petit chariot rempli de pots divers et variés. Je fais mine de ne pas le voir, comme une enfant qui pense que si elle ne regarde pas sous le lit, un monstre n'y sera pas caché. Mais refuser de regarder ne m'épargne pas pour autant.

— Confitures ? demande-t-il en passant à côté de moi. Je peux vous proposer des confitures, madame ?

Il parle assez fort pour m'empêcher de faire comme si je ne l'avais pas remarqué, en tout cas pas sans attirer l'attention sur moi.

— Non merci, dis-je par-dessus mon épaule. Pas aujourd'hui.

— Mais madame, j'en ai de framboise, et à un bon prix. Je n'ai d'autre choix que de m'arrêter et de me tourner vers lui, un sourire factice plaqué sur le visage.

— Un pot.

Il avance à ma hauteur, le pot de confiture de framboise déjà en main. Il me le passe avec un petit bout de papier et je lui tends en échange quelques tickets froissés.

— Merci, bon appétit !

Je fourre la confiture dans mon sac mais garde le mot serré dans mon poing. Je m'éloigne d'un pas pressé. Bien que le papier me brûle la main, j'attends de m'être éloignée d'une rue, puis de deux, avant de m'arrêter pour l'ouvrir. « Au pont du parc. Tout de suite. » C'est l'écriture de Callie.

C'est presque un soulagement, après ces semaines interminables, de s'y mettre enfin. Je pourrais sans doute ne pas me rendre à la convocation, mais ça ne ferait que retarder l'inévitable. Au lieu de poursuivre droit vers la maison, je tourne à gauche et emprunte un raccourci à travers le parc, l'herbe sèche de fin d'été crissant sous mes pieds.

Callie m'attend déjà au lieu de rendez-vous. Elle est accoudée à la rampe, un peu penchée au-dessus de l'eau trouble. Quelques canards nagent tranquillement au-dessous, mais même eux sont anesthésiés par la chaleur. Elle attend que je sois à côté d'elle pour parler, mon sac posé sur le pont entre nous.

— C'est le moment, dit-elle.

Je ne dis rien. Je fixe l'autre bout de l'étang. Elle me tend un objet, mais je refuse de tourner la tête pour le regarder.

— Il faudra en mettre dans ce qu'il mange. Presque l'intégralité du flacon. Tu en prends aussi un petit peu, afin qu'ils ne te soupçonnent pas. Mais juste un peu. Quelques gouttes.

— Qu'est-ce que c'est ?

Ma voix est éteinte, presque sépulcrale.

— Un poison qui imite un virus.

Je ne m'attendais pas à ce genre de... méthode. J'imaginais une solution plus théâtrale, couteau acéré ou yeux exorbités. Un moyen qui m'obligerait à utiliser mes mains pour lui ravir son dernier souffle.

— Il nous faudra aussi en mettre dans les aliments vendus au marché. (À présent je la dévisage avec de grands yeux.) Pas assez pour tuer quelqu'un, mais suffisamment pour rendre malade. Tout le monde pensera à une nouvelle épidémie. C'est plutôt courant.

— Et le fait que seul Bishop meure ? Personne ne va avoir de soupçons ?

— Les soupçons sont très loin de constituer des preuves, Ivy. (Ma sœur hausse les épaules, indifférente.) Et de toute façon, on ne peut pas savoir quelles quantités vont être ingérées par les autres. Bishop ne sera peut-être pas le seul à succomber.

Sa nonchalance est comme un poignard glacé qui transperce ma poitrine.

— Pourquoi devons-nous le tuer ? Pourquoi est-ce la seule façon d'y arriver ? Si papa croit qu'une démocratie serait plus adaptée, ne peut-il pas convaincre les habitants de le suivre ?

— Les gens sont stupides, répond Callie d'une voix sifflante. Ils font ce qui est facile. Ils font ce qu'ils connaissent. Regarde toutes les familles qui s'alignent avec le sourire le jour des mariages, quand leur enfant va épouser un inconnu. Personne ne veut risquer sa peau pour changer les choses.

Je prends la petite fiole dans ma main. Le liquide est d'un rouge violacé, la couleur d'un hématome de plusieurs jours. Du sang coagulé. Callie pose la main sur la mienne. Ses doigts sont froids et noueux.

— Pense au résultat final, Ivy. Une fois que ce sera terminé, nous aurons le pouvoir. Et tu pourras faire ce que tu voudras. Avoir un travail à responsabilités. Te remarier un jour avec quelqu'un de ton choix. Tout sera différent.

Je la regarde droit dans ses yeux noirs.

— Et si mon choix, c'était lui ?

Callie grogne, agacée.

— Oh, franchement ! Si c'était à refaire, tu voudrais quand même te marier à seize ans ? Laisser tous les autres décider à ta place ?

Bien sûr, elle a raison. Quels que soient mes sentiments pour Bishop, je préférerais ne pas être mariée avec lui. Que le gouvernement ne nous ait pas forcés à nous unir avant que nous soyons prêts.

— Non. Je n'ai pas envie d'être mariée. Pas maintenant. Pas tout de suite.

Mais un jour, je voudrais quand même que ce soit lui.

— Tu vois ? (Les yeux de Callie font des étincelles.) C'est ce que je veux dire. Une fois que papa sera au pouvoir, nous aurons le choix. Ça en vaut la peine.

— Si papa désire qu'on ait le choix, pourquoi veut-il prendre la place du président Lattimer ? En quoi est-ce démocratique ? On ne devrait pas laisser les gens voter, comme avant la guerre ?

Le visage de Callie se durcit.

— Alors maintenant qu'on y est presque, tu commences à douter ? Oui, papa veut la démocratie, mais il n'y a personne de mieux préparé que lui pour gouverner Westfall, et tu le sais. Une fois qu'il aura rétabli la situation, alors on envisagera des élections. Il ne faut pas brûler les étapes, Ivy, et pour le moment, on en est à la tienne.

La fiole dans ma main me brûle la peau. À quoi mesure-t-on la vie d'une seule personne par rapport au bien général ? Sacrifier un innocent peut-il s'avérer la chose juste ? Et comment sait-on vraiment ce qu'est le bien général ? Nous ne sommes pas torturés. Personne n'est affamé ni réduit en esclavage. Est-ce que ça vaut la peine de tuer quelqu'un pour améliorer la situation ? Mais si cette mort avait pour résultat de préserver l'avenir d'innombrables filles ? Au bout du compte, la réponse à toutes ces questions n'a pas d'importance. Parce que je suis incapable de faire ce qu'elle me demande.

Je ne peux pas le tuer. Je ne le veux pas.

— Alors, comment procède-t-on ? Et qu'est-ce qui arrive au président Lattimer ?

Callie me regarde un long moment avant de parler.

— Une fois Bishop mort, on s'emparera des armes pendant le deuil de Lattimer. Sa mort viendra après. Les habitants verront qu'il ne parvient même pas à assurer leur sécurité, à garder le contrôle de ses propres armes, et ils seront beaucoup plus partants pour nous suivre.

— Il va donc subir la mort de son fils, dis-je lentement.

— Oui.

Je secoue la tête.

— Ça aussi, ça fait partie du plan de papa ? Priver le président d'un être cher, comme nous avons perdu maman ?

— Oui, répète Callie. Et pour moi, ce n'est que justice.

Je ferme les yeux. Tout ce temps, j'ai été guidée par le désir de voir les choses changer. D'offrir aux citoyens la possibilité de participer au gouvernement de notre nation, de mener leur vie comme ils l'entendent. Et je pense toujours que mon père serait un meilleur dirigeant que le président Lattimer. Mais à présent, je crains qu'il n'ait été motivé par la vengeance, le désir de voir Lattimer survivre à son fils, pendant que mon père assiste à son supplice et savoure sa douleur.

— Comment allez-vous tuer le président ? Tout n'est pas déjà prévu ?

— Pas vraiment, avoue Callie après une pause. Ce sera après la mort de Bishop.

— Alors, pourquoi m'avoir imposé une date limite ? Pourquoi... (Soudain je comprends, et ma voix se brise.) C'était un test ? Vous vouliez me *tester* ?

— Pas exactement, répond ma sœur, qui a la décence de paraître au moins un peu mal à l'aise. Mais on ne pouvait pas se permettre que tu traînes les pieds. On a toujours su que ce serait dur pour toi, Ivy. On ne pouvait pas attendre jusqu'à la fin des temps. Mais tu t'en es très bien tirée, en trouvant l'emplacement des armes et le code d'accès. Mieux qu'on ne l'a jamais espéré. Maintenant, il ne te reste plus qu'une chose à faire.

J'aboie un rire. Si seulement elle savait que j'ai donné un faux code à notre père !

— Quand ?

— C'est toi qui vois pour le moment exact, tant que c'est au cours de la semaine prochaine.

Ce qui ne me laisse pas beaucoup de temps...

— Et M^me^ Lattimer ?

— Elle ne servira plus à rien une fois qu'ils seront morts, lâche Callie. Inutile de gaspiller notre temps et notre énergie avec elle.

Je ne me fais aucune illusion quant à ma relation avec Erin Lattimer. Ni elle ni moi ne débordons de sentiments chaleureux envers l'autre. Et pourtant, j'ai le cœur serré à l'imaginer seule, son mari et son fils morts. Tout son monde détruit en un battement de cils. L'indifférence à la souffrance qu'elle éprouvera est une forme de cruauté particulièrement vile.

— Notre famille a attendu des années de reprendre le pouvoir, et personne ne va nous en empêcher, reprend Callie.

— Le pouvoir sur quoi ? Quelques familles effrayées qui tentent de faire comme si le monde n'avait pas changé ? Tous ces gens trop terrifiés pour même demander ce qu'il peut y avoir au-dehors ? Ce petit bout de terre avec dix mille habitants, c'est pour ça qu'on se bat ?

Je regarde vers le bout du parc, essaie d'imaginer ce qui se trouve au-delà de ce lopin de terre que nous revendiquons tous comme si c'était le dernier. C'est peut-être vrai. Mais nous n'en sommes même pas sûrs.

— Est-ce que ça en vaut la peine ?

— Bien sûr que ça en vaut la peine ! s'exclame Callie. C'est tout ce qu'il y a, Ivy. Et ça devrait être à nous. C'est un Westfall qui a fondé cette ville et un Westfall qui devrait la gouverner.

Rien de très démocratique, à mon avis. Je range la fiole dans mon sac.

— Au revoir, Callie.

Je l'étreins avec force avant qu'elle puisse protester ou me repousser. Après tout, elle est encore ma sœur. Je l'aime encore, et je l'aimerai toujours. Mais à présent, je comprends que Callie et mon père m'ont tenue à ma place pendant toute ma vie, ne m'accordant jamais la liberté d'avoir mes propres idées ou d'agir par moi-même de peur que je m'éloigne de leurs désirs. Ils ne sont pas si différents du président Lattimer.

Et c'est Bishop qui m'a aidée à me libérer. Cependant, il ne m'a pas sauvée. Il m'a permis de me

sauver moi-même, ce qui est la plus belle façon de recouvrer sa liberté.

J'ai passé en revue toutes les possibilités une dizaine de fois. Envisagé de révéler à Bishop les plans de mon père et de Callie. Mais bien que je veuille vraiment les arrêter, je ne peux pas aller aussi loin. Je ne peux pas être celle qui attire le malheur sur eux, même s'il est probable qu'ils le méritent. Et ne rien faire n'est pas envisageable non plus. Je pourrais casser la fiole et continuer ma vie, mais ils trouveraient quand même un moyen de tuer Bishop, avec ou sans mon aide. Je peux examiner le problème sous tous les angles, il n'en reste pas moins qu'à l'arrivée, il devra y avoir un sacrifice. Si je ne veux pas que ce soit Bishop et que je ne supporte pas que ce soit ma famille, alors il ne reste qu'une seule possibilité.

Ce sera moi.

Chapitre 23

Je laisse le papier à un endroit où je suis certaine qu'il sera trouvé. Si ce n'est pas ce soir, alors ce sera tôt demain matin, quand Victoria arrivera. Impossible qu'elle le manque, elle est trop méticuleuse dans son travail. Ensuite, je rentre chez moi et je range la fiole dans le tiroir du bas de la salle de bains, derrière les gants de toilette, les savons et les shampooings. Je ne sais pas s'ils prendront la peine de chercher des empreintes digitales sur le flacon, mais je prends soin de l'essuyer par mesure de précaution, afin qu'on n'y trouve que les miennes.

Au dîner, je souris et je m'efforce de ne pas penser que c'est ma dernière nuit ici. J'écoute le rire de Bishop, j'essaie d'oublier que je ne l'entendrai plus jamais, que d'ici demain il me détestera. Mais il sera en vie, donc le marché est équitable. Enfin, aussi équitable qu'un marché pourra jamais l'être pour nous dans cette vie. Au moment du coucher, je ne m'attarde pas à la salle de bains, je ne permets pas à la panique de pénétrer mes os comme le poison caché dans le tiroir. Je me glisse sous le drap aux côtés de Bishop et je tends les mains vers lui dans le noir. Je ne m'autorise pas à penser que chaque seconde pourrait être la dernière, qu'à tout moment on peut frapper à la porte.

— Ivy ? (Je veux graver dans ma mémoire le son de sa voix.) Pourquoi pleures-tu ?

— Je ne pleure pas, dis-je en essuyant mes joues d'un geste rageur. (Je me presse contre lui, je le fais basculer sur le dos et je m'assieds à califourchon sur lui. À la lumière de la lune, ses yeux sont presque translucides.) On pourrait partir.

Je me retrouve à prononcer ces mots en sanglotant. Je suis tendue à l'extrême, je tremble de tous mes membres. J'ai l'impression que la seule chose qui me relie au monde est la chaleur de ses mains sur mes hanches.

— On pourrait franchir la barrière et voir ce qu'il y a au-dehors, ajouté-je. Trouver l'océan.

Bishop me dévisage, inquiet.

— Qu'est-ce qui se passe ? Dis-moi.

Mais je ne peux pas. Je secoue la tête.

— Laisse tomber... dis-je d'une toute petite voix. Ses mains se resserrent sur mes hanches.

— Un jour, murmure-t-il. On verra l'océan ensemble, je te le promets.

Je me contente d'opiner du chef parce que je ne peux pas ouvrir la bouche : impossible de savoir ce qui pourrait en sortir. Un autre genre d'océan, peut-être, constitué de mots qui nous noieraient tous les deux. Alors, les mains sur l'oreiller derrière sa tête, je l'embrasse. La douceur de ses lèvres, le goût de sa langue, la force de ses mains. Je les grave en moi pour quand ils ne m'appartiendront plus.

J'ai envie de lui dire que je l'aime. Mais ce serait égoïste. Le laisser avec encore un souvenir dont il doutera plus tard, une vérité durement gagnée qui sera pour lui le pire et le dernier mensonge.

Je dors quand on frappe à la porte, fort et avec insistance. Bishop est allongé sur le côté, contre mon dos, une main passée sous mon débardeur et posée contre mon ventre.

— Bishop, dis-je en lui donnant un petit coup de coude. Il y a quelqu'un à la porte.

Les premiers rayons brumeux du soleil filtrent par les voilages de notre chambre.

— Hein ? marmonne-t-il contre mon épaule.

Son souffle est chaud sur ma peau. On frappe encore, plus fort cette fois. Ils ne vont pas attendre longtemps.

— Qui ça peut bien être, aussi tôt ?

Bishop se lève et repousse le drap qui recouvrait nos jambes emmêlées. Dès qu'il a quitté la pièce, je me redresse, inspire un bon coup et dégage les cheveux de mon visage. Il va me falloir être plus forte maintenant que jamais auparavant, plus courageuse que je ne croyais pouvoir l'être. Des voix me parviennent depuis le salon. Celle de Bishop, d'un autre homme et... d'Erin ? Ça va être encore pire que je l'avais imaginé.

J'enfile un short et un T-shirt par-dessus mon débardeur. J'ai juste le temps d'improviser une queue-de-cheval pas très réussie quand Bishop et un homme en uniforme apparaissent à la porte. Le visage rougi et les veines du cou palpitantes, le policier paraît extrêmement nerveux. Bishop, encore torse nu et les cheveux en bataille, a simplement l'air perdu.

— Ivy, dit-il. Mes parents sont là. Et la police. (Il indique l'homme à côté de lui avec un signe de tête sec.) Ils auraient reçu un message anonyme qui prétend... (Il s'interrompt et adresse un regard agacé au flic.) C'est ridicule. Je n'arrive pas à croire qu'on le prenne au sérieux.

— Le message dit que vous prévoyez de l'empoisonner, explique le policier.

— Ils veulent fouiller la maison, ajoute Bishop.

— Allez-y, dis-je.

Je voudrais que toute ma personne soit aussi à l'ouest que ma voix. Le policier ressort de la chambre et un instant plus tard, j'entends les placards s'ouvrir dans la cuisine, sa voix qui aboie des ordres. Bishop a les yeux rivés sur moi et si je ne détourne pas le regard, je vais me mettre à pleurer. Je m'assieds au bord du lit, concentrée sur mes mains jointes.

— Je ne comprends même pas ce qu'ils viennent faire ici, dit Bishop. (Il prend place à côté de moi, si près que nos jambes nues se touchent. Il se frotte le visage.) On ne dormait pas, il y a encore cinq minutes ? (Il a un rire un peu rauque.) Peut-être suis-je en train de rêver.

— Ce n'est pas un rêve.

Ma voix me paraît très lointaine, comme si je parlais à travers un voile de nuages.

— En tout cas, ils ont intérêt à se dépêcher de repartir, râle Bishop.

La colère dans sa voix masque autre chose, peut-être la peur ou le doute. Mon cœur est en chute libre. J'aimerais pouvoir le sauver sans lui infliger aucune douleur. Mais je n'ai le choix qu'entre la souffrance maintenant ou la mort plus tard, et la douleur de me perdre, il s'en remettra. Je rendrai les choses aussi faciles pour lui que possible.

Bishop me saisit la main et, de l'index, suit les lignes de ma paume pendant que nous entendons les policiers mettre à sac notre cuisine et le salon. Nous faisons semblant de ne pas remarquer qu'ils passent par le couloir pour se rendre à la salle de bains juste à côté. La tension me parcourt comme un arc électrique, menace de faire jaillir des étincelles par mes doigts et mes orteils. Malgré ce qu'a dit Bishop au flic, il le sent aussi. Son corps dégage des ondes d'anxiété.

On entend une exclamation dans la salle de bains, puis des pas rapides et encore des échanges de paroles. Je ne cherche pas à écouter, je préfère tâcher de m'éclaircir les idées et de respirer à intervalles réguliers.

— On a trouvé quelque chose, annonce le policier. Bishop et moi tournons la tête dans sa direction. Il soulève un sac en plastique contenant la fiole.

— Qu'est-ce que c'est ? demande Bishop.

— C'est ce qu'on va tenter de découvrir, répond le flic, qui ne me quitte pas des yeux. Mais si je devais deviner, je dirais qu'il s'agit de poison.

Comme au ralenti, Bishop se retourne vers moi, ses yeux verts rivés sur les miens.

— Il nous faut... recommence le policier.

Mais Bishop l'interrompt d'un geste.

— Ivy, dit-il.

Il ne fait pas que me regarder, il regarde en moi, me sonde de ses yeux. Il n'y croit pas. Il attend

une explication, les mots qui justifieront la présence de ce flacon dans notre salle de bains. Il n'a pas l'air très inquiet. Il ne croit pas à la fiole parce qu'il croit en moi.

Une seule larme déborde et coule sur ma joue.

— Je suis désolée, murmuré-je.

La moindre parcelle de mon corps me fait mal, même ma peau est douloureuse. J'ai envie de l'enlacer et de ne plus jamais le lâcher. Mais je me lève, les jambes plus fermes que je ne le mérite, et je fais face au policier qui s'avance vers moi. Je ne résiste pas quand il m'attrape par les bras. Je fixe le mur le plus éloigné. Je ne fais pas attention quand Bishop tente d'intervenir, qu'il pousse le flic, qu'il crie mon nom. Je suis traînée dans le salon, devant le président, qui affiche une mine catastrophée, et Erin, qui m'écorcherait vive si elle le pouvait.

Je ne regarde pas en arrière quand on me fait sortir de la maison. Dans mon dos, j'entends la voix de Bishop, qui ne cesse de protester, enragé. À l'extérieur, je suis calme, soigneusement neutre. À l'intérieur, dans mon sang, mes os, ma chair, tout crie pour lui. Mais je pose un pied devant l'autre, je me rappelle que chaque pas le met plus en sécurité, même s'il m'éloigne de lui.

Chapitre 24

On me place dans une cellule individuelle au sous-sol du palais de justice. Au moins, elle est propre et éloignée des autres. Le policier qui a trouvé la fiole me pousse plus ou moins dedans, mais David, qui l'a retrouvé à l'entrée du tribunal, se montre plus doux.

— On va vite dissiper ce malentendu, j'en suis sûr, me dit-il avec un sourire inquiet. Ne bouge pas.

La porte claque dans mon dos. Je ne m'assieds pas, je m'affale sur la couchette fixée au mur du fond et je me roule en boule, me faisant aussi petite que possible. Malgré la chaleur qui règne dans la cellule confinée, je frissonne de façon incontrôlable et je serre les dents pour qu'elles cessent de claquer.

Je dois être préparée à ce qui peut à présent se passer. Impossible de flancher maintenant. Quel que soit le visiteur, je serai prête. Ce pourrait être mon père, le président, Bishop lui-même. Qui que ce soit, je me montrerai forte.

Je ne sais pas combien de temps s'écoule. Assez pour que la lumière du soleil pénètre de biais par la minuscule fenêtre du haut. L'air est à présent quasi irrespirable et de petits grains de poussière dansent dans le rai de lumière brillant. Si je garde les yeux fixés dessus assez longtemps, je peux faire comme si je flottais avec eux, et que j'étais transportée loin d'ici.

— Ivy ?

Je sursaute et je me redresse, le sang battant sous mes yeux. C'est Victoria qui se tient sur le seuil de ma cellule. Je ne m'y attendais pas. Elle referme la porte et s'appuie contre les barreaux. Ses yeux sont tristes.

— Ton père et ta sœur sont là, m'informe-t-elle. On les interroge à l'étage. On verra les Lattimer ensuite. Ils affirment qu'ils ignoraient complètement ce que tu prévoyais.

Ce n'est pas une question, mais son ton est tout de même interrogatif. Elle attend que je les dénonce.

— Ils n'étaient pas au courant, dis-je.

Ma langue est sèche et me paraît bien trop grande pour ma bouche.

— Tu ne veux pas parler à la police sans la présence d'un avocat, je suppose. Donc cet après-midi, on va t'en assigner un. Ensuite, tu pourras...

— Non ! (Je l'ai interrompue d'une voix trop forte. Je baisse le ton.) Pas d'avocat.

Le système judiciaire n'est plus le même qu'avant-guerre. Nous n'avons ni le droit à un avocat de façon automatique, ni celui de refuser de parler à la police. Mais mes amis du tribunal me réservent un traitement de faveur que je ne veux pas et dont je n'ai nul besoin. Victoria pense sans doute m'aider. Je reprends :

— Je veux plaider coupable. Pas de procès.

— Ivy... soupire Victoria en avançant vers moi. J'ignore ce qui se passe. Mais je sais ce qui va arriver si tu plaides coupable. Et toi aussi.

Je confirme d'un signe de tête. Malgré la terreur qui oppresse ma poitrine tel un énorme rocher je parviens toujours à respirer.

— Je suis coupable. Pas de procès.

Victoria me dévisage un moment, puis déverrouille la porte.

— Suis-moi, dit-elle.

J'hésite.

— Où va-t-on ?

— Allez, dépêche-toi.

Je n'ai pas envie de quitter la sécurité relative de la cellule, mais Victoria ne m'a jamais fait de mal. Je me lève et lui emboîte le pas.

— On va voir si on peut te procurer des chaussures, dit Victoria en regardant mes pieds nus. Et d'autres vêtements.

Nous sortons du bloc des cellules et passons par une autre porte que Victoria doit ouvrir avec le trousseau de clés accroché à sa ceinture. David, qui attend de l'autre côté, affiche une mine effarée quand il nous voit apparaître.

— Je l'installe dans l'une des salles d'interrogatoire, le rassure Victoria.

— D'accord.

Le garde paraît surpris, mais il ne discute pas. Victoria me mène jusqu'à une porte à gauche du couloir, impossible à différencier des autres. Petite, la pièce comprend une table en carton et deux chaises.

— Assieds-toi, m'enjoins Victoria. Je reviens.

Avant de partir, elle enfonce un des boutons de l'interphone fixé au mur. Elle referme la porte derrière elle.

Il y a un miroir sans tain au fond de la pièce, mais je ne pense pas être observée. Je m'assieds sur la chaise pliante en métal et je croise les bras, en me les frottant pour tenter de me réchauffer. Je sursaute quand l'interphone se met en marche dans un gros bruit de friture.

— Elle dit qu'elle est coupable. (C'est la voix de Victoria.) Qu'est-ce qui se passe ?

— Bishop ! Tu écoutes ? Tu as entendu ce qu'a dit Victoria ?

Cette fois, c'est Erin. L'interphone déforme les sons, rend le tout un peu brouillé, mais je reconnais tout de même les voix. Je soulève ma chaise et l'approche du mur.

— Même si c'est ce qu'elle dit, elle ne l'a pas fait, proteste Bishop d'une voix épuisée. Elle n'allait pas me tuer.

— Alors pourquoi y avait-il du poison chez vous ? demande Erin.

— Je l'ignore, répond Bishop. Je n'ai pas d'explication, mais je sais qu'elle n'est pas coupable.

J'ai envie de le toucher à travers l'interphone. C'est une torture de le savoir juste au-dessus de moi et de ne pas être en mesure de le voir.

— En tout cas, elle affirme l'être, enchaîne le président Lattimer.

Ils doivent tous être là. Mon père et Callie sont-ils là-haut, eux aussi ?

Comme si ma pensée l'avait invoquée, j'entends ma sœur prendre la parole :

— Je n'ai rien voulu dire avant. Mais je crois que maintenant, je n'ai pas le choix.

— On vous écoute, l'encourage le président.

— Ivy a toujours été... différente, déclare Callie. Je crispe les mains sur mes genoux.

— Différente ? demande Erin d'une voix tranchante. Que voulez-vous dire ?

— Instable, confirme mon père.

Ce mot est la dernière pierre à l'édifice. Mon destin est bel et bien scellé. C'est ce que je voulais, c'est ce qui devait se passer. Mais la trahison de ma famille n'est pas pour autant indolore, c'est comme un coup de poignard en plein cœur.

— On a fait ce qu'on pouvait pour elle, poursuit mon père. Elle a toujours eu des hauts et des bas, elle était imprévisible. On espérait que ça lui passerait en grandissant. Que ce n'était pas un trait permanent de sa personnalité...

Un silence suit, puis Erin éclate :

— Comme sa mère. Folle comme sa mère !

Je suis contente que nous ne nous trouvions pas dans la même pièce, parce que je ne pourrais pas retenir mes poings.

— Arrête, Erin ! tonne le président Lattimer.

— Ivy n'est pas folle. Et sa mère ne l'était pas non plus, reprend mon père. Mais... ce n'est pas tout à fait étonnant qu'elle agisse de la sorte.

— Elle a toujours été très remontée contre les mariages arrangés, explique Callie. Elle les trouvait injustes. Elle a peut-être estimé que c'était une réaction appropriée. Difficile de savoir ce qui se passait dans sa tête.

Pendant un moment, personne ne pipe mot.

— Des conneries, lâche Bishop d'une voix neutre dans le silence. Un ramassis de conneries.

— Bishop !

Malgré ma vie entière qui m'échappe, je ne peux que me réjouir en entendant Bishop, sa confiance totale en moi, la réaction choquée de sa mère. Après tout ce qui s'est passé, il parvient encore à m'arracher un sourire au moment où je m'y attends le moins.

— Je ne sais pas exactement ce qui se passe, mais ce que vous dites d'Ivy n'est pas vrai, reprend Bishop. Soit vous ne la connaissez pas du tout, soit vous mentez. J'ai vécu avec elle dans cette maison tous les jours. J'ai partagé son lit. Et elle n'a rien d'une malade mentale. Elle...

Sa voix se brise et je me détourne de l'interphone. Je sais comme Bishop maîtrise ses émotions, comme il les protège de ceux qui ne méritent pas de les voir apparaître derrière sa surface impassible. Que ce soit moi qui le force à se révéler ainsi me tord le ventre.

— Nous aussi, Bishop, nous avons vécu avec elle, réplique mon père. Pendant bien plus longtemps que toi. Personne ne la connaît mieux que nous.

— Dans ce cas, comment avez-vous pu la laisser épouser notre fils ? demande Erin. Sachant qu'elle est instable ?

— Je vous rappelle que ce n'était pas de notre ressort, rétorque mon père. Il devait épouser Callie. Mais il en a décidé autrement. Nous n'avions pas notre mot à dire.

Encore confiant et fier de lui, alors même que son plan vient de s'effondrer. Maintenant, il lui est impossible d'éliminer Bishop, en tout cas pas dans un avenir proche. Après ce dont j'ai été accusée, mon père ne peut pas risquer de faire si vite peser à nouveau des soupçons sur notre famille.

— Malgré tout, vous aviez l'obligation...

— Taisez-vous. (La voix tranchante de Bishop réduit tout le monde au silence.) Arrêtez, taisez-vous. (Il y a une pause et j'entends une chaise racler le sol. Quand il parle à nouveau, sa voix est plus forte. Plus près de Victoria ?) Je veux voir Ivy.

— Non. (Je l'ai dit avant de pouvoir me retenir. Je bondis de mon siège et je griffe l'interphone, mais ils ne peuvent pas m'entendre.) Non !

— Je veux la voir, répète Bishop. Maintenant.

— Attends une minute, répond Victoria. Et tu ne pourras pas entrer dans la cellule.

— Merci, murmure-t-il.

On entend encore des bruissements et des chuchotements. Puis l'interphone s'éteint.

Chapitre 25

Quand il arrive, je suis roulée en boule sur le lit et je fais face au mur. Victoria n'est pas venue me rechercher, mais David m'a escortée jusqu'à ma cellule. Je lui ai dit que je refusais les visites, mais il a répondu que ce n'était pas lui qui en décidait. La lumière de la fin d'après-midi qui perce par la toute petite fenêtre donne à la cellule une atmosphère d'automne, même si nous sommes encore en été. Lorsque j'entends sa voix, je ferme les yeux dans la lueur rousse.

— Coucou, me dit doucement Bishop. On va te sortir de là, il n'y a vraiment pas de place pour nous deux sur cette couchette.

Il me faut un temps fou pour me retourner, m'asseoir. Son visage est bien le dernier que j'ai envie de voir. Celui qui pourrait me faire perdre mes moyens, qui me déstabilise depuis le tout début.

Enfin, je lève les yeux sur son visage toujours aussi beau.

— Bishop... (J'ai la voix enrouée, comme si je n'avais pas parlé depuis des semaines.) Tu n'aurais pas dû venir.

Il saisit les barreaux métalliques qui nous séparent.

— Bien sûr que je suis venu, Ivy. Où veux-tu que je sois d'autre ?

Je retiens un rire.

— N'importe où ?

— Viens là, dit-il. Rapproche-toi de moi.

Je secoue la tête, je garde les mains agrippées au rebord de la couchette, comme s'il allait trouver un moyen de me traîner vers lui si je ne faisais pas attention. J'ai peur que son contact me rende faible alors que j'ai tant besoin de rester forte.

— Qu'est-ce que c'est que cette histoire, Ivy ? Je sais que tu n'allais pas m'empoisonner. Alors pourquoi c'est toi qui portes le chapeau ? (Il fait une pause.) C'est ton père ? C'est lui qui t'a dit de faire ça ?

Les yeux baissés, je réponds :

— Pourquoi ferait-il une chose pareille ? Il n'apprécie peut-être pas la politique de ton père, mais ils parviennent à s'entendre depuis des décennies.

Bishop m'étudie avec attention.

— Je l'ai vu là-haut il y a quelques minutes. Avec ta sœur. Il a déclaré que tu étais instable. D'après Callie, ils n'étaient pas si choqués que tu aies agi de la sorte.

Comme je le soupçonnais, il ignorait que la conversation était écoutée. Un petit cadeau de Victoria, qui espérait sans doute qu'en entendant les propos de ma famille, je passerais aux aveux. Et à présent, c'est Bishop qui tente de provoquer chez moi une réaction que je ne peux pas lui offrir. Ma gorge s'actionne, mais reste muette.

— Pourquoi es-tu allée raconter ça, Ivy ? On sait tous les deux que c'est faux. J'ai vécu avec toi, je t'ai parlé tous les jours. Tu es la personne la moins instable que je connaisse.

— Ils ont vécu avec moi plus longtemps, lui fais-je remarquer, comme mon père.

— Je m'en fous ! (Il hurle presque et j'entends les efforts qu'il fait pour se maîtriser.) Je l'aurais su. (Il baisse la voix.) Je te connais, Ivy.

Il a raison. Il me connaît mieux que personne ne m'a jamais connue, mieux que personne ne me connaîtra jamais. Si j'en avais été capable, j'aurais interrompu ce qui se passait entre nous. Mais j'ai appris à la dure qu'on ne choisit pas la personne qu'on aime. C'est l'amour qui nous choisit, qui se fiche bien de ce qui est pratique, facile ou planifié. L'amour a ses propres projets et tout ce que nous pouvons

faire, c'est le laisser agir à sa guise.

— Où as-tu trouvé le poison ? demande-t-il. Si c'était ton plan, qui te l'a donné ?

Je secoue la tête.

— La personne qui me l'a fourni ne savait pas à quoi je le destinais. Sa provenance n'a aucune importance.

— Ben voyons, grogne Bishop. C'est facile. Et c'est ce même individu qui a aussi laissé un message anonyme sur le bureau de Victoria ? Ça a super bien marché, dis donc.

— Arrête d'essayer de comprendre, Bishop. Laisse tomber.

— Tu es sérieuse ? Hors de question que je laisse tomber ! Ce n'est pas une dispute idiote pour savoir à qui le tour de nettoyer la salle de bains. Il s'agit de ta vie, Ivy ! (Sa voix est de plus en plus forte.) Tu sais ce qui va se passer, non ? Si tu plaides coupable ?

Je garde la tête baissée, les lèvres serrées.

— Mais bon sang, c'est pas vrai ! explose Bishop. Regarde-moi ! Mon père va t'expulser. Derrière la barrière. Tu comprends ça ?

— Je sais, dis-je d'une voix douce.

— Tu le sais ? Tu le sais ?

Je me compose un sourire peiné, tente de le regarder sans que mon coeur se fende dans ma poitrine.

— Peut-être que ça ira. Peut-être que j'arriverai à l'océan.

Il me regarde, hébété.

— Peut-être que ça ira ? répète-t-il. Peut-être que... (Sa voix déraille et il pose le front contre les barreaux.) Tu veux bien me parler ? demande-t-il d'une voix défaite. Dis-moi la vérité pour qu'on puisse trouver une solution ensemble. Qu'est-ce qui se passe, nom de dieu ?

Je regarde sa tête courbée, je me rappelle la sensation de ses cheveux soyeux entre mes doigts.

— Je ne voulais pas me marier. Je ne voulais pas t'épouser. Et ton père ne voulait rien entendre. Il se fiche de toutes les filles qui doivent faire des bébés avant d'être prêtes ou épouser des types qu'elle ne connaisse pas. (Je respire profondément.) Je voulais qu'il connaisse le sentiment de perte. Comme nous, qui avons perdu tous nos choix.

Pendant un long moment, il ne bouge pas d'un pouce, et je crois que je suis peut-être parvenue à le convaincre de ma culpabilité en répétant les mêmes raisons données là-haut par Callie. Et elles sont réelles... jusqu'au point où elles ne deviennent qu'un invraisemblable mensonge.

Il relève la tête et ses yeux brûlent les miens.

— Je ne te crois pas, articule-t-il.

Pourquoi doit-il rendre les choses si difficiles ? Pourquoi ne peut-il pas accepter le pire de moi, comme tant d'autres le font ? Pourquoi est-ce qu'il ne lâche pas l'affaire et ne m'abandonne pas, comme ma famille l'a déjà fait ?

— Sincèrement, tu prétends que tout était un mensonge ? Tu as fait semblant d'un bout à l'autre ? (Il secoue la tête.) Tu n'es pas une actrice si douée, Ivy. Tu as du mal à cacher tes émotions, même quand tu essaies. C'est l'un de tes traits de caractère qui me plaisent le plus.

Je détourne la tête et les larmes que je retenais commencent à couler. Lentement au début, puis c'est le grand débordement. Je ne tente même pas de les essuyer, et je les laisse dévaler mes joues, mon menton et s'écraser sur le ciment par terre comme une toute petite averse.

— Regarde-moi, murmure-t-il d'un ton désespéré. Regarde-moi et dis-moi que rien de tout ça n'était vrai. La gorge serrée, je ne peux pas lever les yeux vers lui.

— S'il te plaît...

— Dis-le, exige-t-il, inflexible.

Quand je relève la tête, la vision brouillée par les larmes, je vois qu'il pense avoir gagné. Il sait

que je ne peux pas le regarder dans les yeux et prétendre que je ne ressentais rien pour lui. Et si je n'y parviens pas, il saura que le poison est un mensonge.

Il ne me quitte pas du regard pendant que je me redresse. Je m'avance vers lui, je m'arrête juste devant la grille.

— Tout était vrai, dis-je avec douceur. Chaque seconde. Les fois où je t'en ai voulu. Les fois où j'ai été en colère contre toi. Les fois où j'ai eu peur de toi. (Je prends une longue inspiration saccadée, les yeux plongés dans les siens.) Les fois où je t'ai aimé. Tout était vrai.

Je vois le soulagement qui l'envahit, l'éclat de douleur et de confusion dans son regard qui se transforme en espoir. Il ouvre la bouche, mais je tends les mains pour envelopper les siennes sur les barreaux. Le contact de sa peau m'électrise et me rive sur place.

— Mais le poison aussi, c'était vrai, Bishop. Et ce que je viens de dire n'y change rien. (Je presse ses mains.) J'allais te tuer.

Je tente d'insuffler le plus de sincérité possible à mes paroles, même si je sais qu'elles ne sont qu'une tromperie des plus méprisables. Je serre la mâchoire, je garde le regard fixe. Je ne veux pas qu'il découvre mon mensonge, même s'il cherche bien. Il scrute mon visage avec une intensité à présent si familière que je la sens jusque dans mes os.

— Tu te souviens quand tu m'as avoué que je t'avais fasciné ? Qu'à l'hôpital, j'étais effrayée, mais toujours prête à défier les adultes ? Que j'étais très facile à lire de l'extérieur, mais compliquée sous la surface ? (Il ne répond pas, il cherche toujours à déceler le mensonge. Et si je ne le convaincs pas bientôt, il va le trouver. Le désespoir me rend cruelle.) Je suis toujours la même. Celle qui pouvait t'aimer. Et te tuer quand même.

S'ensuit un moment de lourd silence. L'acceptation se fait lentement jour dans ses yeux. Telles des eaux saumâtres, elle les rend peu à peu sombres et brumeux. Je desserre ma prise et il arrache ses mains des miennes, les lève comme si j'étais en train de pointer un pistolet sur lui, puis il s'éloigne des barreaux. Le contact de sa peau me picote encore les paumes.

— Tu me crois, maintenant ?

Mon ton est acéré, froid comme la glace. Enfin, après tout ce temps et au moment où j'en ai le plus besoin, j'ai trouvé au fond de moi la voix de Callie.

Il me croit.

La vie n'est qu'une plaisanterie de mauvais goût après une autre, je commence à le découvrir. Car c'est injuste de souffrir autant une fois qu'on a enfin obtenu ce qu'on souhaitait.

Chapitre 26

Je passe les trois jours suivants seule, excepté lors des visites régulières de Victoria, qui me tient au courant des dernières évolutions sur un ton soigneusement professionnel, et part si vite qu'elle en trébucherait presque. Et il y a aussi David, bien sûr, qui m'apporte mes repas et me sourit. Des sourires tristes et désolés, en fait pires que s'il me lançait des regards noirs ou crachait dans mon assiette. Ça me rappelle la façon dont on regarderait un agneau avant le sacrifice. Une comparaison plutôt adaptée, je suppose.

Mon père ne vient pas. Callie ne vient pas. Ils m'ont passée au compte de profits et pertes puis ont tourné la page. Même si je ne suis pas surprise qu'ils aient choisi de sauver leur peau — après tout, c'est ce que je recherchais —la facilité avec laquelle ils m'ont abandonnée me laisse anéantie. Pendant tout ce temps, je n'étais qu'un pion dans leur quête du pouvoir. L'idée de se sacrifier pour moi ne leur est sans doute même pas venue, ni à l'un, ni à l'autre.

Je ne suis ni assez désintéressée, ni assez courageuse pour ne pas avoir envisagé de révéler la vérité à propos de ma famille pendant ces heures interminables passées enfermée dans ma cellule. Je pourrais les pointer du doigt, ce ne serait pas compliqué, et une partie de moi meurt d'envie de le faire. Mais je veux m'élever au-dessus des leçons qu'ils m'ont enseignées. Je veux que mon amour soit plus grand que ma haine, ma miséricorde plus forte que mon désir de vengeance.

Bishop ne revient pas me rendre visite. De toute façon je ne le souhaite pas : la première et unique fois a été une véritable épreuve. Son expression quand il a arraché ses mains des miennes, qu'il a reculé comme si j'étais contaminée... Je ne pourrais pas le supporter de nouveau. Je céderais sous son regard brûlant et je lui avouerais tout. Alors je ne cesse de me répéter que c'est mieux qu'il ait enfin perdu confiance en moi.

Après tout, je ne l'ai jamais méritée.

Au matin du quatrième jour, Victoria vient m'informer que je paraîtrai devant le juge dans l'après-midi. Elle reste un moment devant la cellule.

— La procédure ne va pas traîner, Ivy... ajoute-t-elle.

— Très bien.

C'est ce qui se passe en général quand un accusé plaide coupable. Elle regarde le plafond, les murs, partout sauf moi.

— Non, je veux dire... Une fois que ton plaidoyer sera accepté, tu seras condamnée. Aujourd'hui.

— Oh.

Le moment n'a pas vraiment d'importance. Ce qui est fait est fait, mais c'est vrai que je pensais disposer de plus de temps.

— Et quand va-t-on m'expulser ?

Encore une fois, ses yeux errent dans la pièce pour éviter de me regarder.

— À mon avis, ils n'attendront pas le prochain jour programmé. M^me^ Lattimer fait des pieds et des mains pour qu'on t'expulse tout de suite. Elle affirme que tu représentes une trop grande menace pour qu'on te garde ici. Et puis, ils veulent t'utiliser comme exemple, pour éviter que ce genre de chose se reproduise.

Malgré ma nuque raide, je hoche la tête.

— Merci de m'avoir avertie. Enfin, Victoria croise mon regard.

— Si tu as quelque chose à nous dire, Ivy, c'est le moment. Il n'est pas trop tard pour organiser un procès.

— Non, pas de procès. (J'ai l'impression de le répéter pour la millième fois.) Tu avais allumé l'interphone à mon intention, l'autre jour ?

— Oui. J'espérais ainsi faire ressortir la vérité. Te rappeler qui vaut la peine d'être protégé et qui ne la vaut pas.

Je reste muette et elle pousse un soupir, plus frustré que déçu. Comme si elle savait déjà qu'elle n'arriverait à rien avec moi.

— Est-ce que... (Je m'interromps et je me racle la gorge.) Est-ce que j'aurais le temps de dire au revoir à ma famille ?

Même après tout ce qui s'est passé, je les aime toujours. Ils sont toujours de mon sang, et bien que nous nous soyons déçus les uns les autres, je voudrais bien les voir une dernière fois, les serrer contre moi et les embrasser.

Un éclair passe dans les yeux de Victoria avant qu'elle ne les détourne.

— Ils n'ont pas demandé à te voir, Ivy. Même pas après ta condamnation.

— Bon... D'accord.

Ma voix n'est plus qu'un murmure. Victoria hésite à peine une seconde avant d'ouvrir la bouche :

— Mais Bishop a demandé si...

— Non ! Pas Bishop.

Je ne vois pas pourquoi il voudrait se retrouver dans la même pièce que moi. Il m'a affirmé un jour trouver inenvisageable de me laisser tomber, mais j'espère de toutes mes forces qu'il a changé d'avis à ce sujet. Je pensais l'y avoir forcé. *Peut-être t'aime-t-il encore ?* souffle une petite voix traîtresse dans ma tête. *Peut-être n'est-il pas prêt à abandonner...* Une lueur d'espoir commence à naître en moi, mais je l'écrase, je l'étouffe. Un tel espoir nous détruira tous les deux : je dois lui régler son compte sans attendre.

— Je ne veux pas le voir, déclaré-je à Victoria. Mais pourrais-tu lui transmettre un message ?

— Lequel ?

— Lui dire que je suis désolée ? (Je marque une pause. Comment formuler ma pensée sans trop en révéler ? Je dois pourtant prendre le risque...) Et recommande-lui de faire attention.

Victoria s'approche des barreaux.

— Attention à quoi ? demande-t-elle.

Je doute que mon père réessaiera de tuer Bishop alors qu'il a bien failli se faire pincer. Il trouvera un autre moyen de parvenir à ses fins. Et en vérité, il n'existe aucune façon de protéger quelqu'un pour toujours. Le monde recèle une foule de dangers, par milliers, ceux dont on a conscience et ceux auxquels on n'a jamais pensé. Mais c'est le mieux que je puisse faire.

— À ne pas accorder trop facilement sa confiance, dis-je. (Je lâche un petit rire amer.) Même s'il en va sûrement sans dire au point où on en est.

Après un long silence, Victoria accepte ma demande.

— D'accord, dit-elle, s'éloignant de ma cellule. Bonne chance, Ivy.

À mon avis, la chance ne me sera d'aucun secours, mais j'adresse tout de même à mon ancienne responsable un faible sourire. Elle a toujours été sympa avec moi, même depuis mon incarcération.

Une fois Victoria repartie, je me recroqueville sur la couchette. Ma position par défaut dans la cellule. J'ai en tête la moindre fêlure dans le parpaing, je sais combien de temps il me faut attendre avant l'arrivée de mon prochain repas grâce à l'inclinaison de la lumière qui pénètre par la fenêtre au-dessus de ma tête. Mais j'ai beau essayer, je n'entends jamais rien en provenance de l'extérieur. Je ne perçois que le claquement des portes et parfois des bruits de pas. Quoi qu'il arrive, j'apprécierai de sentir à nouveau l'air frais sur mon visage et d'entendre le vent dans les arbres.

J'effleure le mur rugueux en me souvenant de la chaleur de la peau de Bishop sous mes doigts. J'espère qu'un jour, il pourra se pardonner de m'avoir aimée. J'espère qu'il trouvera une autre fille, meilleure que moi, pour garder son coeur. Une qui mérite sa confiance. J'espère qu'il ira voir l'océan et

qu'il pourra en goûter la piqûre salée. Des larmes dévalent mes joues, s'amassent au creux de mon cou, et je suis contente que personne ne soit là pour les voir.

Une fois, Bishop m'a demandé qui je voulais être. Je crois que maintenant, je connais la réponse. Je veux être une personne assez forte et courageuse pour prendre des décisions difficiles. Mais je veux être assez juste et aimante pour prendre les bonnes. Après tout ce qui s'est passé, je ne peux regretter d'avoir aimé Bishop. Et je ne regrette pas non plus de l'avoir sauvé, même si j'ai dû pour ça me sacrifier. C'était mon choix, et j'en suis fière. S'il me rend faible, alors c'est une faiblesse avec laquelle je peux enfin vivre.

Je suis menottée à un banc dans un couloir de derrière en attendant d'être escortée dans la salle d'audience. Je regarde droit devant moi, déploie d'importants efforts pour me vider l'esprit, quand mon père débouche depuis un angle et vient s'asseoir à côté de moi.

— Papa ?

Mon imagination me joue-t-elle des tours ?

— Nous n'avons pas longtemps, m'avertit-il. Le garde a dit juste cinq minutes.

Il pose une main sur ma joue.

— Je suis vraiment contente que tu sois venu, dis-je en m'efforçant de sourire.

— Oh, Ivy... soupire-t-il, la voix éraillée. Qu'as-tu fait ? À ces mots, ma gorge se noue.

— Ce que je devais faire, papa.

Nous nous parlons de façon plus ou moins codée, car nous ignorons si les murs ont des oreilles. Mais j'ai l'impression que nous avons toujours communiqué ainsi, sans jamais être capables d'aller droit au but, toujours à tourner autour du pot.

Il secoue la tête et laisse retomber sa main.

— Tu vas être expulsée.

— Je suis désolée, papa, murmuré-je. Je t'aime.

Une larme coule sur sa joue. C'est la première fois que je vois mon père pleurer.

— Moi aussi, je t'aime.

— Mais pas assez pour me sauver, dis-je d'une voix plus dure que je n'aurais cru.

Mon père se relève et me toise de toute sa hauteur.

— Tu as fait ton choix, Ivy.

— Oui. (Je plante mes yeux dans les siens.) Et tu as fait le tien.

La salle d'audience est pleine à craquer quand on m'amène devant le juge. Tout le monde tend le cou pour apercevoir la traîtresse. Quelques-uns me sifflent quand je passe à côté d'eux, mais je regarde droit devant moi, le menton levé. De nos jours, le crime n'est plus vraiment un spectacle, mais je dois constituer une exception.

On me fait asseoir du côté de la défense, puis les deux gardes qui m'encadraient reculent d'un pas. Jack Stewart, le collègue de Victoria, est déjà là. Il est venu une fois à ma cellule pour m'annoncer qu'il me défendrait. Victoria n'a visiblement pas tenu compte de ma requête de me passer d'avocat. En tout cas, la présence de Stewart ne fera pas une grande différence. Son boulot devrait être rondement mené. Il m'adresse un sourire amer, puis se retourne vers les juges. Derrière nous, j'entends un bourdonnement de voix, mais je n'écoute pas les paroles prononcées. Il ne vaut mieux pas.

La salle d'audience, avec son bois de merisier sombre et son haut plafond, confère un côté très formel à la procédure avant même qu'elle ait commencé. Si j'avais nourri quelque illusion que mon destin ne serait pas décidé aujourd'hui, elle est brisée par l'autorité que dégage la salle. Mon avenir est entre les

mains du juge qui prendra place sur le haut banc en face de moi. À cette idée, je ressens un étrange soulagement : plus rien ne dépend de moi.

Dans mon dos, le brouhaha s'amplifie et je m'intime de ne pas me retourner. Mais ma curiosité est plus forte que ma peur. Le président et M^me^ Lattimer viennent d'entrer, suivis par mon père et Callie. Bishop ferme la marche. Il a beau avoir le regard lointain, il ne le détache pas de moi, même quand il rejoint les autres au premier rang derrière le procureur. Personne n'est assis juste derrière moi. Ce banc vide témoigne de l'ampleur de ma chute.

Je sens toujours les yeux de Bishop sur moi, même quand je me retourne vers l'avant de la salle. Je fixe la porte par laquelle le juge va entrer et prononcer ma sentence.

— Mesdames et Messieurs, veuillez vous lever, s'il vous plaît. Maître Lawrence Lozano.

Jack me saisit doucement le coude, pourtant je n'ai pas besoin de son aide, je me lève toute seule. Ce qui va se passer ici ne m'effraie pas. Je n'ai peur que de ce qui suivra.

Le juge a la quarantaine, des cheveux poivre et sel coupés court et des lunettes à monture épaisse. Je ne l'avais pas rencontré officiellement quand je travaillais ici, mais de loin, il m'a toujours paru assez sympathique. Aujourd'hui, je ne décèle chez lui aucune trace de bienveillance.

— Maître Stewart, dit-il en regardant Jack par-dessus ses lunettes. Votre cliente ici présente souhaite plaider coupable ?

— C'est exact, monsieur le juge.

Le juge me fait signe d'approcher en recourbant le doigt. Mon estomac se soulève, mais je parviens à garder mon sang-froid. J'obéis et Lawrence Lozano m'indique la barre des témoins. Je fais face à la galerie des spectateurs. Je parcours la foule du regard jusqu'à trouver enfin Bishop, qui a toujours les yeux rivés sur moi, le visage grave. Je n'ai aucune idée de ce qu'il pense. Ça me rappelle les premiers jours de notre mariage, quand chaque mot prononcé ou chaque geste esquissé par lui était un mystère complet pour moi.

— Vous êtes accusée de tentative d'homicide volontaire. Quel est votre plaidoyer ? me demande le juge Lozano d'une voix forte, ce qui me ramène avec un sursaut à la réalité.

— Coupable, dis-je sans hésitation.

Tout le monde le savait, mais l'entendre tout haut, de ma bouche, fait planer un malaise dans la salle. Je suis reconnaissante de ne pas avoir à exposer mon crime en détail, comme il fallait le faire avant-guerre. De nos jours, on ne s'inquiète pas autant des droits de l'accusé. Si vous prétendez être coupable, on vous prend au mot. On doit se dire que vous seriez bien bête de risquer de vous faire expulser sans avoir commis le crime dont on vous accuse.

— Étant donné la nature inhabituelle de ce dossier, la famille du président Lattimer a exigé que je prononce votre sentence immédiatement, et qu'elle soit exécutée sur-le-champ.

À présent, la salle est sous le choc. Apparemment, la rapidité de l'application de ma sanction n'était pas connue de la foule. La plupart semblent ravis d'assister à des événements aussi intéressants. Bishop, lui aussi, paraît surpris. Il tourne la tête d'un coup vers ses parents, puis se penche en avant, les mains agrippées à la balustrade de bois qui sépare la galerie de la salle d'audience.

J'essaie de lui faire comprendre d'un regard que tout ira bien. La dernière chose que je voudrais, c'est qu'il s'inquiète pour moi. Je veux qu'il m'oublie et passe à autre chose. Qu'il soit en sécurité et heureux. Il n'a pas besoin de se tourmenter, je suis préparée à ce qui va venir. Aussi prête que je le serai jamais.

— Ivy Westfall Lattimer, vous êtes condamnée à être expulsée. La sentence sera exécutée à la suite de la procédure.

Grand brouhaha dans la salle, même si ma condamnation ne peut être une surprise pour personne. Par-dessus, j'entends Bishop appeler mon nom, et même si je ne devrais pas le regarder, je ne supporte pas de partir sans le voir une dernière fois. Mais sitôt que je tourne les yeux vers lui, je le regrette. Il est

debout contre la balustrade, livide, les traits tirés et la main de Callie sur son avant-bras. Ma sœur a le visage levé vers lui et lui murmure à l'oreille. Elle le touche de trop près, affiche une expression trop gentille. Elle joue un rôle pour obtenir ce qu'elle désire.

Quelque chose se brise en moi, quelque chose qui avait été tendu depuis des jours, des semaines, peut-être toujours. Maintenant je vois le vrai visage de Callie : elle a le cœur froid, elle est en quête du pouvoir et cherche la revanche, plus encore que mon père. Elle ne laissera pas mon échec l'arrêter. Pour elle, Bishop n'est pas un être digne d'amour et de compréhension. Pour elle, il est comme le chien qui m'a mordu, celui qu'elle a étranglé au bout de sa chaîne. Bishop est un obstacle. Quel qu'en soit le prix, elle trouvera un moyen de lui faire mal.

Je quitte en courant la barre des témoins et je parviens à mi-chemin d'elle avant que les gardes se rendent compte que j'ai bougé. L'un m'attrape par le bras et me tire en arrière, mais je ne m'arrête pas, je tire et je donne des coups de pied, je suis sauvage, complètement hors de moi. Si je pouvais me libérer, je la tuerais sans doute de mes mains.

Je hurle et mon long feulement lugubre fait taire le reste de la salle. Un autre garde se joint au premier et ils m'emmènent par la porte latérale pendant que je continue de me débattre. Je hurle, je hurle jusqu'à ce que mes poumons soient vides et que je voie des points dorés danser devant mes yeux. Je hurle en entendant Bishop crier mon nom. Je hurle jusqu'à être poussée par la porte dans un couloir. Jusqu'à ce qu'un objet dur et lourd me frappe le crâne et que le monde s'évanouisse.

Il fait noir. Un noir d'encre. Ma tête cogne en rythme avec mon cœur qui bat. Je sens quelque chose d'acéré contre ma joue. Même mes paupières sont douloureuses, pourtant je parviens à les ouvrir. Toujours l'obscurité, mais plus aussi impénétrable. Quelques pâles rayons de lumière la transpercent. Je lève les yeux. La lune. Je suis dehors. Comment suis-je arrivée là ?

Je remue la tête et je pousse un grognement : j'ai l'impression que mon crâne a été brûlé au fer rouge. Avec prudence, je tourne la tête de côté, soulève ma joue, posée sur une pierre qui me pénétrait dans la peau. Près de moi, des reflets dans le noir, d'un éclat argenté. Je ne comprends pas ce que c'est. C'est trop difficile de penser. J'avance une main pour tâtonner de mes doigts tremblants. Du métal froid, mince et lisse, qui cliquette sous ma main. Je sais ce que c'est, mais mon esprit refuse de le reconnaître. Je noue les doigts autour du métal, comme avait fait Bishop le jour où nous étions de l'autre côté.

Je suis derrière la barrière. Seule.

Chapitre 27

C'est la pensée de la jeune fille morte qui finit par m'inciter à bouger. Je savais que personne ne viendrait. Mon père et Callie n'allaient pas apparaître de l'autre côté de la barrière avec un nouveau plan, celui-ci destiné à me sauver. Bishop n'allait pas foncer à travers les arbres, une gourde d'eau à la main, prêt à me pardonner. Pourtant, je suis restée longtemps collée à la barrière, la tête lourde, avec le métal qui m'entrait dans les omoplates.

Lorsque le soleil commence à monter dans un ciel bleu sans nuages, au seul son du crissement des sauterelles infatigables, mon esprit se tourne vers la fille tuée par Mark Laird. Son corps est étendu, quelque part à côté de cette barrière. Et je sais que si je ne pars pas bientôt, je terminerai exactement comme elle. Abandonnée, oubliée. Laissée à pourrir. Car plus je demeure assise là, les yeux vitreux et le regard dans le vague, plus rester devient facile.

Je n'ai aucune idée d'où aller. Ni même de comment faire le premier pas. Dans ma cellule au sous-sol du palais de justice, je m'étais dit que je pourrais me débrouiller. Mais maintenant que j'y suis, je pense avoir présumé de mes forces. Quelques larmes se mêlent à la sueur sur mon visage et je baisse la tête sur mes genoux relevés. Mais ce mouvement ne fait qu'empirer la douleur dans mon crâne, comme deux couteaux derrière mes yeux qui tenteraient une sortie.

Il n'y a que deux possibilités. Rester ici et mourir. Ou me lever et voir ce qui va suivre.

Je ne veux pas terminer comme la fille morte. Je ne veux pas baisser les bras comme ma mère. Je suis peut-être sa fille, mais je ne suis pas elle. Je relève la tête et passe la main dans le grillage au-dessus de moi de façon à me redresser. Après plus de douze heures recroquevillée à terre, je sens mes muscles protester, des points noirs envahissent mon champ de vision.

Je me souviens de Bishop, qui avait dit que la rivière se trouvait à l'est. J'ai fait attention à l'endroit où le soleil se levait ce matin. L'eau. Ma priorité. Trouver de l'eau, se préoccuper du reste plus tard. Le seul moyen d'avancer, c'est de procéder par étapes douloureuses.

Le départ est lent. Mes bras et mes jambes ne se déplacent pas de façon tout à fait synchronisée. Je tâte doucement l'arrière de mon crâne : mes cheveux sont poisseux, mais il n'y a pas de sang frais qui coule. Combien de fois m'ont-ils frappée avant de me jeter là ? Ont-ils éprouvé le moindre scrupule à laisser une adolescente dans le noir, seule et inconsciente ? Sans doute pas. Après tout, j'ai tenté d'assassiner le fils du président.

Aussitôt, l'image de Bishop surgit dans mon esprit. Je serre les dents et je le chasse de ma tête. Il ne m'appartient plus de me souvenir de lui, désormais. Il pourrait aussi bien se trouver à un million de kilomètres de moi, et non à proximité de cette barrière qui nous sépare. Je dois trouver un moyen de l'oublier, même si le simple fait de l'envisager m'empêche de respirer correctement. Il fait partie de moi maintenant, aussi nécessaire que ma peau ou mon cœur qui saigne. Mais pour survivre, seule et de l'autre côté de la barrière, il me faudra user de toute mon énergie. Je ne peux pas perdre une seule minute à penser à autre chose ou à quelqu'un d'autre.

Le sol est dur et inégal, en légère pente descendante : la combinaison parfaite pour trébucher et se tordre une cheville. Je remercie en silence Victoria de s'être assurée que je reçoive des vêtements corrects avant d'être expulsée : un jean, des chaussures fermées, un débardeur et un pull, même s'il fait beaucoup trop chaud pour le porter. Au moins, ces vêtements me donnent une chance de me battre. Pieds nus et en short et T-shirt, la tenue que je portais quand on m'a mise en prison, je n'aurais pas tenu longtemps.

Ce serait plus facile si je m'éloignais de la barrière, mais pour l'instant je refuse de la lâcher. Je

l'effleure de la main gauche en marchant, le métal heurte mes doigts au passage. Lorsque j'étais petite, l'idée de la barrière m'effrayait. À présent, c'est comme un doudou dont je n'arrive pas à me défaire. S'en éloigner, c'est comme sauter dans le vide. Je pourrais partir si loin que je ne retrouverais jamais mon chemin pour y revenir.

Je n'ai aucune idée de la distance qui me sépare de la rivière, mais elle ne doit sans doute pas être très loin — je ne peux pas imaginer le contraire. Penser à la rivière fait resurgir le visage de Bishop, et je trébuche sur une motte d'herbe. Je me sermonne : je me suis juré de l'oublier il n'y a pas cinq minutes, et voilà que je romps déjà ma promesse !

Je m'efforce de vider ma tête de toute pensée, de me concentrer uniquement sur le fait de poser un pied devant l'autre. Un liquide chaud coule le long de ma nuque : de la transpiration et non du sang, j'espère — en tout cas je refuse de vérifier. Si je saigne de nouveau, il n'y a rien que je puisse y faire, alors autant ne pas savoir. Une fois à la rivière, je pourrai immerger ma tête dans l'eau froide, laver le sang qui me gratte là où il a séché en croûtes sur ma peau et s'est collé dans mes cheveux déjà emmêlés.

Depuis le nord — le côté Westfall de la ville —, j'entends des voix lointaines et je m'arrête net, le cœur battant la chamade. Je me serre contre le grillage, j'enroule les doigts autour du métal chaud. Deux enfants, à peut-être dix mètres, jouent à je ne sais quel jeu dans les arbres. Leurs parents ne sont sûrement pas au courant qu'ils se sont aventurés aussi près de la barrière.

— Bonjour.

Ma voix est faible et enrouée, ils ne réagissent pas à mon appel. J'essaie encore, je me racle la gorge et parle un peu plus fort. Cette fois, ils me voient tous les deux et sautent à terre en même temps. La plus âgée pousse le petit garçon derrière elle, comme pour le protéger.

— Vous pouvez m'aider ? S'il vous plaît.

La main du garçon s'accroche à la robe d'été de la fillette, il glisse un œil sur le côté pour m'observer.

— Partez ! crie la petite fille, Dégagez d'ici !

Les mots en eux-mêmes sont forts, mais sa voix tremble, ses yeux brillent de peur. Ses cheveux blond pâle caressent son visage dans le vent léger.

Je sais qu'ils ne peuvent rien pour moi. Que ma présence est terrifiante pour eux. Mais impossible de m'éloigner. Un désespoir féroce s'empare soudain de moi : quand ces deux enfants se seront enfuis, je serai seule au monde.

— S'il vous plaît, répété-je dans un souffle. S'il vous plaît...

La petite se penche, ramasse un objet à terre, puis recule le bras et me le lance. La pierre rebondit sur le grillage juste au-dessus de ma main et le son métallique résonne dans le silence alentour. La fillette prend le garçon par la main et bat en retraite vers les arbres. En un instant, ils ont disparu de ma vue, les bois une fois de plus vides, moi exceptée.

Je pose la tête dans mes mains. Ma peau est crasseuse, la saleté incrustée en plaques inégales. Mon avant-bras est zébré de sang séché. J'ai dû paraître monstrueuse à ces petits. Une créature maléfique derrière la barrière, la sorcière kidnappeuse d'enfants contre laquelle leur mère les a toujours mis en garde...

Les larmes dévalent mes joues et leur sel me pique les lèvres. Je cède et m'autorise à pleurer. Pour tout ce que j'ai perdu, par peur de ce qui m'attend. Je pleure la fille que j'ai été, l'épouse que je n'ai jamais voulu être, la tueuse que j'ai refusé de devenir, la traîtresse que j'ai prétendu être.

Je ne suis aucune d'entre elles à présent. Je relève la tête et m'essuie les yeux. Fille. Épouse. Tueuse. Traîtresse. Ce sont toutes d'anciennes versions de moi. À partir de maintenant, je deviens une survivante.

Remerciements

Un grand merci...

À mes éditeurs, Alycia Tornetta et Stacy Cantor Abrams, pour leurs précieux éclairages et pour m'avoir aidée à faire un meilleur livre. À toute l'équipe d'En-tangled Publishing pour m'avoir donné ma chance. À Rebecca Mancini, la magicienne des droits étrangers. À mon mari, Brian, qui m'aime et me soutient même quand je deviens invivable. (Tu es ma constante !) À mes enfants, Graham et Quinn, qui ne se plaignent pratiquement jamais quand l'écriture prend le pas sur la préparation du dîner, et qui me font rire chaque jour. À ma famille, proche et lointaine, pour leurs encouragements et leur enthousiasme. À Holly, la sœur que je n'ai jamais eue et la meilleure des amies, sans qui je ne pourrais pas vivre. À Meshelle, Michelle et Trish pour nos déjeuners mensuels arrosés de Margarita qui me permettent de garder la raison et de quitter de temps à autre mes oripeaux d'écrivain (en d'autres termes, mon jogging). Et, enfin et surtout, à mon chat Larry, qui tient mes jambes bien au chaud pendant que j'écris !

Composition : Romain Delplancq

Achevé d'imprimer en France en février 2015 par Aubin Imprimeur

Le papier de cet ouvrage est composé de fibres naturelles, renouvelables, recyclables et fabriquées à partir de bois issu de forêts plantées expressément pour la fabrication de pâte à papier.

ISBN : 978-2-37102-035-1
Dépôt légal : mars 2015

Loi n° 49-956 du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse, modifiée par la loi n° 2011-525 du 17 mai 2011

Numéro d'édition : 0018-010-01-01

Numéro d'impression : 1501.0101

LUMEN